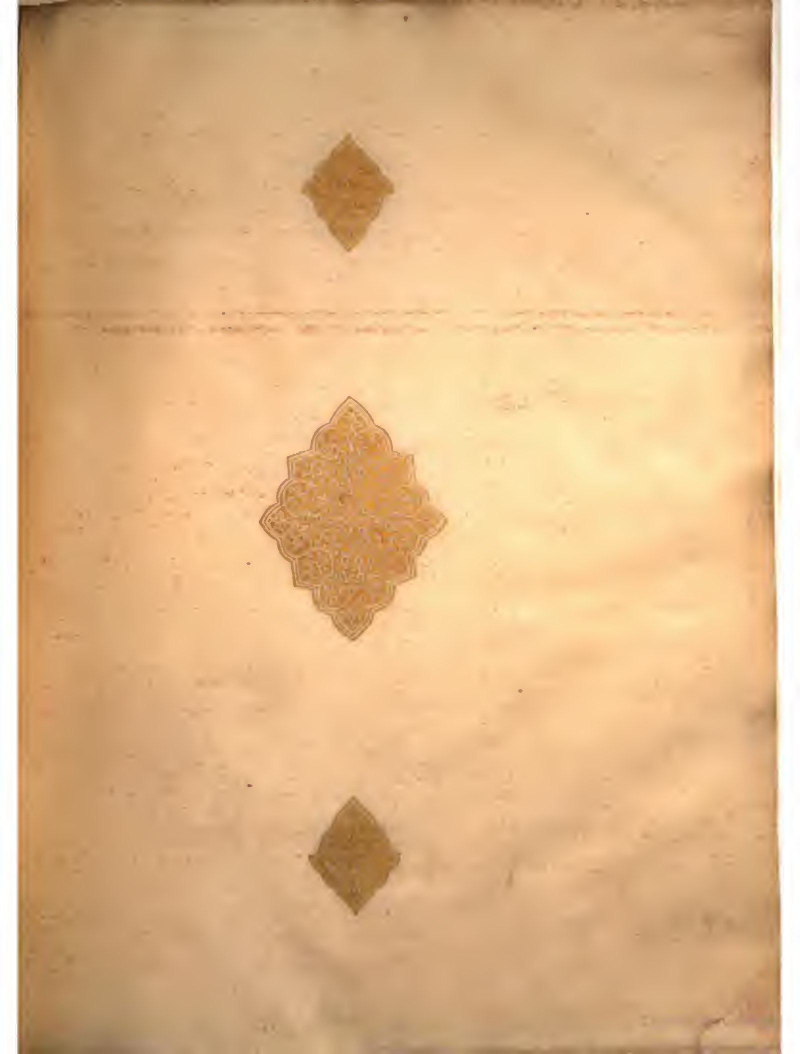
A TRAVERS LE TURKESTAN RUSSE

Hugues Krafft







A la Bibliothèque de la Ville de Lyon
Hommage de l'auteur
Hugues Krafft

A TRAVERS LE

TURKESTAN RUSSE



GUES

KESTAN RUSSE



HACHETTE ET C



HUGUES KRAFFT



A TRAVERS LE

TURKESTAN RUSSE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DEUX CENT-SOIXANTE-CINQ
GRAVURES D'APRÈS LES CLICHÉS DE L'AUTEUR
ET CONTENANT UNE CARTE EN COULEURS





Une Musulmane Voilée

PARIS 1902. — HACHETTE ET CIE, 79, B^D SAINT-GERMAIN

A MADAME

LA MARQUISE DE MONTEBELLO

Cet ouvrage est dédié par l'Auteur
en hommage reconnaissant
et respectueusement dévoué



Avant-Propos.



Le vaste groupement de pays désigné aujourd'hui sous le nom global de « Turkestan Russe » est une portion de l'immense territoire occupé au centre de l'Asie par les peuples Turks primitifs.

D'une superficie à peu près égale au quart de l'Europe (si on y joint Khiva et la Boukharie), il est borné : à l'ouest, par la mer Caspienne ; à l'est, par les monts Thian-Chan, limitrophes de la Chine. Au nord, ses déserts, ses steppes peuplés de nomades, confinent à la Russie d'Europe et à la Sibérie, tandis que toute sa partie méridionale, composée de plateaux et de grandes vallées, est délimitée du côté des pays situés plus au sud et au sud-est, — la Perse, l'Afghanistan et la Kachgarie, — par les montagnes du Khorassan, le lit de l'Amou-Daria et les sommets alpestres du massif des Pamirs.

C'est cette partie méridionale du Turkestan Russe qui est la plus intéressante, par sa nature même et par la civilisation de ses habitants ; car au pied des colossales montagnes, dans les larges et fertiles vallées, arrosées de nombreux cours d'eau, s'étendent les campagnes bien irriguées où, depuis de longs siècles, une population très dense se livre à l'agriculture et à toutes sortes d'industries.

Cependant cette région importante ne représente elle-même qu'une

fraction de la grande unité administrative nouvelle que forme le « Gouvernement général du Turkestan ».

Celui-ci, en effet, comprend maintenant les cinq provinces qui se suivent entre la mer Caspienne et la Chine, c'est-à-dire la Transcaspie, les provinces de Samarkand, du Syr-Daria, du Ferghana et de la Sémiretchié (*). Il englobe enfin, sinon nominalement, du moins virtuellement, les deux Khanats de Khiva et de Boukhara, aux destinées desquelles président encore des princes indigènes.

Toutefois, le Turkestan Russe, ainsi organisé au point de vue de l'administration militaire, n'est pas encore une contrée absolument ouverte, car les étrangers ont besoin, pour s'y rendre et pour y séjourner, d'autorisations spéciales délivrées à Saint-Pétersbourg et visées par le Ministère de la Guerre.

Mais l'accès du pays est aisé à présent depuis l'établissement du chemin de fer militaire transcaspien (construit avec tant de difficultés), et surtout depuis la création des lignes ferrées qui relient Samarkand, point terminus de la voie transcaspienne, à Tachkent, la capitale du Turkestan, et à Andijan, point extrême de ces nouveaux tracés, qui ont été prolongés jusqu'aux frontières mêmes du Turkestan Oriental, ou Chinois.

S'il faut actuellement une quinzaine de jours pour aller par le plus court chemin de Paris à Tachkent, on pourra d'ici quelques années accomplir ce trajet en huit jours au plus, quand une autre ligne (déjà commencée), celle d'Orenbourg à Tachkent, aura relié directement Saint-Pétersbourg avec le siège du Gouvernement général du Turkestan.

Il y a quarante ans à peine, il en était tout autrement. Il fallait de longues semaines pour atteindre l'Asie Centrale, et bien des vicissitudes attendaient les hardis explorateurs qui pénétraient dans des contrées alors plus isolées du reste du monde et plus fermées qu'à l'époque de Tamerlan. Ceux qui s'y hasardèrent dans le courant de la première moitié du XIXe siècle risquaient même leur vie, puisqu'ils allaient dans des contrées musulmanes,

gouvernées par des souverains fanatiques et qui n'hésitaient pas à faire emprisonner ou même à faire périr les Chrétiens assez indiscrets pour s'aventurer dans leurs domaines.

L'avancement rapide des Russes modifia subitement l'état des choses. En 1865 et en 1868, ils prirent Tachkent et Samarkand; en 1876, ils ajoutèrent le Khanat de Kokan et tout le pays du Ferghana au Gouvernement militaire du Turkestan; en 1881 enfin, ils conquirent, bien qu'avec peine, le district transcaspien. Depuis lors, de nombreux voyageurs ont pu visiter le pays et s'y livrer, en sécurité absolue, à des études de toute espèce.

La bibliographie concernant le Turkestan est par conséquent déjà considérable. Pour en avoir une idée, pour y choisir à son gré parmi les ouvrages les plus variés, il suffira de consulter le relevé très détaillé qui a été consacré à cette bibliographie dans le « Nouveau Dictionnaire de Géographie » de Vivien de Saint-Martin et L. Rousselet, publié en 1900.

On y trouvera la mention des écrits les plus anciens relatifs à l'Asie Centrale : les récits du Chinois Tchang-Kien, de 128 avant J.-C.; les travaux de Claude Ptolémée, du IIe siècle de notre ère; les voyages de Zemarkh, en 564; du pèlerin bouddhiste Hiouen-Thsang de 628 à 645; — du Chinois Tchan-Tchoun, de 1220 à 1224; de l'Arabe Ibn-Batoutah, de Lonjumel, de Rubruquis, de Marco Polo, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle; de Gonzalez de Clavijo, ambassadeur du Roi de Castille auprès de Tamerlan (1403), accompagné de Schildtperger; du marchand anglais Jenkinson à Boukhara, de 1557 à 1559; les mémoires écrits en *turk-djaghataï*, vers 1500, par le Sultan Baber, Empereur Mongol de Delhi.

Entre le XVIe et le XVIIIe siècle, rien n'a été divulgué sur des contrées qui restaient inaccessibles, tandis qu'au milieu de luttes intestines se développait la décadence.

La relation de l'officier russe Iéfrémoff, gardé captif à Boukhara

pendant neuf ans, fut la première publication faite sur l'Asie Centrale depuis plusieurs siècles. Elle date de 1786.

Vers notre époque les travaux s'accumulèrent petit à petit. Ce furent les explorations et les voyages de Nazaroff en 1813 et 1814; du Général de Mouravieff en 1819 et 1820; de Meyendorf en 1820; de Burnes en 1831 et 1832; de Wood, qui, le premier après Marco Polo, accéda à la région des Pamirs en 1836; du naturaliste Lehmann, de Struve et de Karéline en 1841 et 1842; de Ferrier en 1846; de Khanykoff en 1861; de Vambéry en 1863; de Makchéieff en 1867; de Vérestchaghine en 1867 et 1868; de Osten-Sacken en 1867; de l'ethnographe Radloff en 1868; du naturaliste Fedtchenko, de 1868 à 1871, qui découvrit les chaînes de l'Alaï et du Trans-Alaï, et dont les publications ne sont pas terminées encore; de Siévertzoff, de 1864 à 1867; de Petzholdt en 1871; de Ujfalvy en 1877, et de Kostenko en 1880.

A tous ces résultats viennent s'ajouter les diverses publications faites depuis 1873 par Pétrovsky, Vénioukoff, Ivanoff, Schuyler, Mouchkétoff, Obroutcheff, et les articles de la Gazette du Turkestan, qui s'imprime à Tachkent depuis 1870, sous la direction de M. Maïeff.

Viennent, enfin, les explorations et les livres plus ou moins récents de G. Capus, de Bonvalot, de Henri Moser, de Lansdell, de Curzon, de Ed. Blanc, de F. de Rocca, de Ross et Skrine, qui, sous le titre « The Heart of Asia », ont fait paraître en 1899 une étude historique très approfondie; et, en dernier lieu, l'exposé statistique établi par M. P. de Séménoff, à l'occasion de la participation de la Russie à l'Exposition Universelle de 1900.

Tous ces travaux et beaucoup d'autres encore, dus en grande partie à des voyageurs, à des officiers russes, et dont la nomenclature seule occuperait des pages entières, ont déjà bien fait connaître le Turkestan, et sont là pour le faire connaître davantage.

Il pourrait donc sembler superflu d'écrire un nouvel ouvrage sur ce

sujet, si l'auteur n'avait eu pour but de montrer le pays sous le jour où il est le moins connu encore, au moyen de documents photographiques très nombreux et inédits.

J'ai assumé cette tâche en groupant un choix raisonné d'illustrations, reproduites d'après une partie des meilleurs clichés que j'ai réunis au Turkestan, et en les appuyant d'explications descriptives.

Au cours de mes pérégrinations je ne songeais guère, cependant, avoir l'occasion de les publier un jour.

Je n'avais, en effet, traversé la mer Caspienne au début de l'hiver (et à la suite d'un voyage au Caucase fait en compagnie de mon ami le Baron de Baye, si sympathiquement connu en Russie), qu'avec l'idée de me borner à une courte visite de Boukhara, de Samarkand et de Tachkent.

Mais je fus bientôt encouragé à faire un séjour prolongé en Asie Centrale, grâce à l'aimable et bienveillant accueil qu'en l'absence de S. Exc. le Général Doukhovskoï, Gouverneur général du Turkestan, je trouvai auprès de LL. Exc. le Général Fédoroff, Gouverneur militaire de la province de Samarkand, le Général Médinsky, Vice-Gouverneur (maintenant Gouverneur), le Général Tchaïkovsky, Gouverneur militaire du Ferghana, et M. Ignatieff, Agent politique à Boukhara; grâce à toutes les facilités obligeantes et à l'hospitalité que me donnèrent à Samarkand, Tachkent, Andijan et ailleurs, les Colonels Levchine, Lodijensky et Donovsky, M. et M[me] Orsero de Krapkoff, ainsi que d'autres personnalités russes établies au Turkestan.

A tous, je présente ici l'expression de ma plus sincère gratitude.

Je finis par rester plusieurs mois dans le pays, charmé par la beauté des hautes montagnes et des florissantes vallées, par la splendeur des monuments du passé, par le coloris extraordinaire des costumes, et par l'attrait d'une population éminemment pittoresque, — autant de sujets qui me procurèrent des impressions plus vives qu'aucune de celles déjà éprouvées dans d'autres pays d'Orient.

AVANT-PROPOS

La mémoire à tout jamais pénétrée de l'originalité si frappante du Turkestan, j'ai divisé en chapitres, propres à les mieux faire comprendre, les documents graphiques qui se succèdent dans ce volume :

L'aspect des nouvelles villes russes précédera celui des vieilles villes indigènes, de leurs bazars si animés et de leurs mosquées vénérables.

A leur suite, les ruines et les monuments anciens de Samarkand occuperont une place importante, en rapport avec leur intérêt archéologique et artistique.

Puis, le lecteur contemplera les riants paysages des campagnes qui encadrent les villes principales, et quelques sites des régions montagneuses qui les avoisinent.

Il pénétrera dans les maisons musulmanes, plus hospitalières ici que dans maint pays de l'Islam. Il verra comment y vivent les indigènes et quelles sont leurs coutumes domestiques, celles du moins qu'un étranger peut être admis à observer.

De près, il examinera les habitants en une série de nombreux portraits masculins et féminins, choisis dans une collection de types expressifs, que j'ai pu former sans grandes difficultés.

Enfin, il assistera aux mêlées des immenses agglomérations populaires, pendant les grandes fêtes profanes et religieuses, qui sont plus vivantes et plus colorées que dans n'importe quelle autre contrée asiatique.

Peu de temps après l'introduction des influences européennes, le lecteur trouvera ainsi, je l'espère, l'impression de ce que les régions civilisées du Turkestan Russe étaient naguère et de ce qu'elles sont encore, mais de ce qu'elles pourront cesser d'être — il faut s'y attendre — au fur et à mesure que les communications avec l'Occident deviendront plus directes et plus rapides.

Dans un certain nombre d'années, quand des générations nouvelles auront

remplacé celles qui assistèrent à la russification progressive du pays, bien des modifications, bien des transformations se seront accentuées. Bien des souvenirs se seront peut-être même entièrement évanouis, tels ces monuments de Samarkand, derniers débris glorieux du règne de Tamerlan, exposés maintenant à la merci du premier tremblement de terre venu, qui pourra les réduire en poussière.

Ne traitera-t-on pas alors de « visionnaires » les voyageurs qui, sous la magie de toutes les magnificences qu'ils contemplèrent, ont donné à leurs descriptions des sensations de rêve et de contes merveilleux ?

Puissent donc les documents et le texte, qui vont suivre, aider à illustrer les manifestations tangibles de l'âme musulmane du Turkestan, et les fixer d'une manière durable !

Puissent-ils contribuer à conserver le reflet de son attrayante image ancienne, le jour où cette âme se sera peut-être rénovée, et alors surtout que la modernisation universelle aura répandu ses vagues envahissantes jusque sur ces régions éloignées, et encore somnolentes, en les submergeant à leur tour, comme le reste du monde...

HUGUES KRAFFT.



I

NOUVELLES VILLES RUSSES



A LA RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR DE SAMARKAND : UN LAC ET SES OMBRAGES.

I



Nouvelles Villes Russes



ENTRE les bords de la Caspienne et les limites orientales du Turkestan, les Russes ont créé leurs centres principaux à Askhabad, Merv, Boukhara ; puis, au Turkestan proprement dit, à Samarkand, Tachkent, Kokan, Marghélan et Andijan.

Leurs nouvelles villes sont reliées à la mer et rattachées entre elles par l'immense tracé des chemins de fer, dont la première partie a été terminée en 1888 jusqu'à Samarkand, et dont la seconde [1], qui traverse le Turkestan en longueur et en largeur, a été livrée au public le 1-13 janvier 1899.

Une troisième ligne, commencée il y a quelques années à partir de Merv et dirigée vers le sud, fonctionne jusqu'à proximité de la frontière afghane,



LE PORT DE KRASNOVODSK SUR LA MER CASPIENNE.

à titre d'embranchement spécial.

Je n'aurai pas à parler ici d'Askhabad ni de Merv. Il ne devrait pas être question non plus de Boukhara, puisque la principauté de l'Émir, restée indépendante, ne relève pas directement de l'administration du Gouvernement général du Turkestan. Je dirai cependant un mot aussi bien du Nouveau que du Vieux-Boukhara, ne fût-ce que pour en faire ressortir le contraste avec les autres grandes agglomérations russes et musulmanes.

A peu d'exceptions près, les villes russes sont non seulement distinctes des villes anciennes à côté desquelles elles ont été bâties, mais elles sont, en général, assez éloignées de ces villes elles-mêmes.

Comme les Anglais aux Indes, les Russes se sont installés partout entièrement en dehors des centres indigènes, créant ainsi des cités modernes bien en rapport avec les besoins de la vie européenne, et évitant aussi de cette manière une promiscuité inutile avec des populations qui sont moralement séparées d'eux par des différences fondamentales de religion et de coutumes.

Les conquérants savaient d'avance qu'en face de croyances aussi absolues, en face de traditions aussi invétérées que celles des Musulmans, il n'y avait pas lieu de forcer une fusion ou une assimilation, et que le parti le plus avantageux était celui d'isoler deux civilisations nettement opposées.

Sans possibilité de froissements ou d'indiscrétions réciproques, gouvernants et administrés du Turkestan restent donc, de part et d'autre, can-



[illegible] tranchement

[illegible] pas à par- [illegible] ne devrait pas [illegible] plus [illegible] la [illegible] [illegible] ne [illegible] tement [illegible] du [illegible] général [illegible]

[illegible] ment [illegible] tout [illegible]

[illegible] tout [illegible]

[illegible] que les [illegible] et d'autres [illegible]





UNE MAISON RUSSE DE SAMARKAND AVEC PORTIQUE DE STYLE ORIENTAL.

tonnés dans des milieux appropriés tant à leur caractère respectif qu'au culte de leurs habitudes les plus chères.

C'est ainsi que tout en trouvant, pour eux-mêmes, d'énormes avantages à pareille organisation, et tout en mettant sous les yeux des populations conquises les idées maîtresses de la civilisation occidentale, les Russes ont certainement réussi à mieux s'attacher ces populations.

Celles-ci, en effet, conservent leurs idées, leur manière de vivre, leurs privilèges, et jouissent en même temps des nombreux bienfaits que leur apporte la domination chrétienne. Après les guerres intestines, les oppressions et les tyrannies d'autrefois, leurs mœurs, si elles ne sont pas appelées à se transformer radicalement, s'adouciront tout au moins, grâce à l'ordre, à la sécurité et à la paix que garantit le nouveau régime.



LA RÉSIDENCE DE L'AGENT POLITIQUE DE BOUKHARA.

Par suite de l'état matériel des choses, l'étranger, venu surtout pour voir de près ce qui se rapporte aux mœurs et aux spectacles indigènes, est sans doute le seul à regretter les distances qui séparent ses points d'attache des buts divers de son voyage.

Cet inconvénient lui paraît particulièrement sensible à Boukhara, où les quartiers russes, qui touchent à la gare du chemin de fer, sont situés à douze kilomètres de la capitale de l'Émir. A moins de s'installer au cœur même des bazars de la vieille cité, dans une primitive auberge géorgienne, le voyageur ne peut faire autrement que de réserver une grande partie de son temps au seul trajet d'aller et retour entre les deux villes. Quand il a goûté une première fois des surprises multiples que lui réserve l'aspect extraordinaire du Vieux-Boukhara, ce long trajet lui devient une obligation fort assujétissante [2].

Calme et triste, le Nouveau-Boukhara n'offre rien d'agréable en dehors du confort relatif d'un petit hôtel russe et du voisinage immédiat de la résidence de l'Agent politique. Mais on y trouve en tout cas l'impression instructive de ce que durent être à leur origine les nouvelles villes russes de cette contrée, avant leur développe-



UNE AVENUE DU NOUVEAU-BOUKHARA.



L'ORPHELINAT RUSSE DE SAMARKAND.

ment graduel et avant la poussée rapide des beaux arbres dont elles ont été remplies.

Dans les avenues vides du Nouveau-Boukhara il n'y a encore que de maigres baliveaux, et à les voir aussi chétifs, on ne s'imagine guère qu'ils soient destinés à prospérer sur le sol sablonneux de ce terrain uniformément plat.

Au Turkestan même, les années ont consacré l'œuvre des conquérants, œuvre favorisée d'ailleurs par l'abondance des eaux et souvent relevée par le charme du paysage environnant. Partout des arbres magnifiques s'alignent en doubles rangées, de chaque côté des avenues régulières, le long des *arik*, c'est-à-dire des canaux d'irrigation qui les fertilisent. Complétées par



UN CROISEMENT D'AVENUES A SAMARKAND.

la végétation de vastes squares et d'esplanades, ces plantations ressemblent plutôt à de hautes futaies forestières, dans lesquelles on aurait tracé des voies de communication, bâti des habitations, dessiné des parcs et des jardins. Et cependant, c'est le contraire qui a eu lieu.

Comme dans la mère patrie, nulle part l'espace n'a été ménagé. En bordure des larges allées rectilignes se succèdent les maisons basses, simplement construites en briques et blanchies à la chaux. Composées d'un rez-de-chaussée seulement, elles sont souvent couvertes de toits plats en terrasses, dont un grand nombre se garnissent au printemps de jolies floraisons sauvages. Sous les branches vigoureuses des arbres qui les ombragent, leurs façades se détachent claires et gaies, assez écartées entre elles dans les quartiers des habitations particulières, plus rapprochées dans les quelques rues commerçantes de chaque ville.



LES « NUMÉROS » DE VARSOVIE A SAMARKAND.

Ici se trouvent les magasins et débits de toutes sortes, tenus par des Russes, des Juifs, des Tatars, des Arméniens, ou des indigènes. Ici on











LA RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR DE SAMARKAND : LA FAÇADE PRINCIPALE.

rencontre également les modestes hôtelleries, mises à la disposition des voyageurs, et qui ne méritent pas d'autre appellation que celle de « numéros » que leur donnent les Russes.

Sur différents points, et toujours encadrés de végétation, sont disséminés les églises, les résidences officielles, les cercles militaires, toutes les constructions administratives et toutes les institutions civilisatrices nécessaires à ces villes modernes : banques, imprimeries, écoles russes et russo-indigènes, orphelinats, hôpitaux, etc...

Mentionnons encore diverses fabriques et usines créées par des industriels russes (3); puis les casernements des garnisons, contenus dans les citadelles, ou répartis çà et là dans la périphérie des villes.

A plusieurs kilomètres de distance sont les camps. Les troupes russes y logent en été dans de spacieux baraquements construits, sans portes ni fenêtres, en forme de longs hangars, dont les toitures, simplement portées par des piliers de briques, laissent librement circuler l'air de tous côtés.



LES BARAQUEMENTS D'ÉTÉ A ANDIJAN.

Étant donné la prédominance générale de l'élément militaire, ces camps, de même que les cercles militaires de chaque ville, constituent les buts favoris de promenades et de réunions de la société russe. Les belles et grandes salles des cercles servent, en particulier, aux nombreuses réceptions : bals, représentations d'amateurs, concerts, etc., qui, pendant les soirées d'hiver, offrent, en pleine Asie Centrale, le reflet des distractions mondaines de l'Occident.



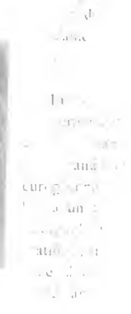
L'ÉGLISE RUSSE DE SAMARKAND.

Tachkent, siège du Gouvernement général du Turkestan (4) est la plus grande et la plus européenne de ces villes. Elle a un type accentué de capitale, tout en étant gratifiée par les temps de pluie d'une boue profonde, argileuse et glis-













LA RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR DU FERGHANA A MARGHÉLAN.

sante, dont les émanations ne contribuent pas à l'assainir. Le quartier des magasins y est plus important, plus riche qu'ailleurs au Turkestan, et certaines de ses constructions administratives se distinguent par une véritable ampleur architecturale.

Leur luxe n'est égalé ou dépassé que par celui de quelques édifices du Nouveau-Marghélan, tels que la cathédrale, placée au milieu d'un très beau parc, et le palais du Gouverneur de la province du Ferghana, un des rares bâtiments de ce pays qui possède deux étages superposés.

Le site de Marghélan, très distant de la ville indigène, est d'ailleurs un des plus attrayants qu'on puisse imaginer, car il confine à la base des monts Alaï, dont les pics, hardiment découpés et étincelants de neiges, pointent dans l'azur du ciel.

A Kokan et à Khodjent, cependant, les quartiers russes sont comme englobés dans les quartiers indigènes, puisque, pour diverses raisons, il n'a pas été possible d'y créer des villes neuves et distinctes. On a lieu de le regretter actuellement, surtout à Khodjent où l'espace occupé par les Russes est si restreint que leurs maisons, accolées les unes aux autres, possèdent à peine des jardinets.

Quant au Samarkand moderne, c'est peut-être le plus séduisant de tous ces nouveaux centres. Son climat est le plus sain, sa situation la mieux aérée ; ses plantations sont les plus denses et les plus robustes. Parmi les avenues qui traversent la ville en berceaux verdoyants, citons le boulevard Abramoff, composé de trois larges allées parallèles, bordées d'acacias et de peupliers, sous lesquels courent des haies de rosiers. Parmi les jardins et

les parcs, très nombreux, signalons avant tout le superbe et spacieux domaine qui dépend de la résidence du Gouverneur militaire. Il contient plusieurs lacs et des ombrages d'essences si variées, des recoins si agrestes, que l'on oublie, en s'y promenant, qu'on se trouve loin des parcs européens sur lesquels il a été copié.

L'animation qui règne dans les voies principales est aussi plus considérable et plus divertissante qu'ailleurs, car les indigènes des *kichlak* (villages) environnants passent ordinairement par les quartiers russes pour se rendre à la ville musulmane. Les jours de bazar surtout on y voit un mélange extraordinaire de moujiks, de soldats, de cavaliers enturbannés, d'*arba* (5) (charrettes indigènes), d'ânes et de chameaux chargés. C'est alors un défilé multicolore et presque sans fin de gens à cheval ou à pied.

Ici enfin, circonstance appréciable entre toutes, le centre moderne est peu éloigné du centre indigène, cet ancien Samarkand aux monuments merveilleux, qu'on ne se lasse jamais de contempler et d'admirer.

Aussi le voyageur, désireux de séjourner et de rayonner quelque peu au Turkestan, ne saurait-il mieux faire que de se créer à Samarkand une sorte de quartier général et de point de repos. Il y jouira de l'agrément des relations amicales que, grâce à l'hospitalité russe, il sera à même de nouer et de cultiver entre les diverses étapes de ses pérégrinations à travers les centres indigènes, et les régions qui en dépendent.



II

VIEILLES VILLES INDIGÈNES



VUE GÉNÉRALE D'UNE VILLE INDIGÈNE (OURGOUT).

II

Vieilles Villes Indigènes

Les villes indigènes les plus peuplées du Turkestan sont Tachkent et Kokan (l'ancienne capitale du Ferghana). La première compte environ 150 000 habitants, la seconde près de 80 000. Viennent ensuite Samarkand, Andijan, Marghélan, Khodjent, avec des populations variant entre 50 000 et 30 000 habitants.

Ces chiffres, recueillis dans le plus récent tableau de recensement, sont donnés ici en nombres arrondis. Ils ont certainement varié depuis cette époque, puisqu'ils comprennent également les populations russes et les autres.

Les tableaux de recensement n'ayant pas été établis de façon à donner

une répartition exacte des différents éléments de la population, il suffira de dire que, dans les chiffres énoncés ci-dessus, les Musulmans représentent à peu près les neuf dixièmes de chaque totalisation, et que le dernier dixième s'applique au nombre des habitants russes et des représentants de nationalités diverses.

En Orient les statistiques deviennent facilement un sujet d'étonnement, parce que les espaces, occupés par les villes musulmanes, laissent supposer une population bien plus dense qu'elle ne l'est en réalité. De plus, les éléments de passage sont toujours extrêmement nombreux.

Au point de vue de leur aspect panoramique, les cités indigènes ont une grande analogie entre elles et ressemblent assez aux villes musulmanes d'autres contrées. Mais en raison du ton brunâtre de leurs maisons en terre battue, l'impression d'ensemble qu'elles dégagent n'a rien de l'effet lumineusement blanc que présentent, par exemple, les villes de la côte d'Afrique. Dans les cités du Turkestan on voit aussi une bien plus grande quantité d'arbres, dont la verdure épanouie, mélangée aux dômes et aux minarets de briques claires, tranche agréablement sur les tonalités neutres des constructions.

Naguère encore, ces villes avaient des enceintes de pourtour considérable, faites de terre comme les murs des maisons, couronnées de créneaux arrondis, et percées de portes que flanquaient des tours massives. Ces enceintes ont disparu partout, excepté à Boukhara et à Khodjent, où elles ont toutes chances de subsister jusqu'au jour où elles tomberont d'elles-mêmes.



LA PORTE PRINCIPALE DE BOUKHARA.







LES MURAILLES D'ENCEINTE DE KHODJENT.

A Khodjent, les murailles et leurs tours, d'une forme conique très particulière, sont visibles déjà de loin, et se détachent sur un fond de montagnes arides, au pied desquelles coule le Syr-Daria. Elles dessinent une ceinture pittoresque autour de la vieille cité, et, dans les profonds ravins creusés à la base de ces remparts, des Kirghiz ont coutume de s'établir pour des haltes prolongées, avant de continuer leur route avec les innombrables chameaux de leurs caravanes.

A Boukhara, par contre, les murailles d'enceinte passent pour ainsi dire inaperçues à cause du site généralement plat, et aussi parce qu'elles sont elles-mêmes entourées de faubourgs et de quartiers suburbains, qui s'étendent sur une grande partie de la région irriguée environnante. Mais, au centre de la ville, existent de hauts remblais artificiels qui portent les



LE PORTAIL DU PALAIS DE L'ÉMIR, A BOUKHARA.

fortifications, assez misérables d'ailleurs, construites autour du palais de l'Émir (6). Très rarement habitée maintenant et sans grand intérêt, la résidence souveraine est accessible par un haut portail à tourelles qui ne manque pas de grandeur, et qu'animent à l'occasion des serviteurs et des dignitaires, répandus sur la pente et sous la voûte de son escalier blanc.

Avant la conquête russe et avant la suppression des divers Khans indépendants, la plupart des grandes villes indigènes possédaient aussi des palais et des citadelles comme Boukhara. De tous ces palais il n'en reste qu'un, celui des Khans de Kokan (7), bâti vers le milieu du XIXe siècle. Une rampe douce et une large terrasse forment soubassement à sa longue façade unie, dont les parois de briques, à l'instar des anciens édifices de Samarkand, sont revêtues de faïences multicolores, mais d'un effet très vulgaire en comparaison de celles des monuments superbes qui leur ont servi de modèles.



LE PALAIS DES KHANS, A KOKAN.

En principe, les quartiers centraux des villes indigènes ne contiennent que les bazars avec leurs boutiques et leurs *kara-van-saraï*, quelques mosquées principales et quel-



LE PALAIS DE L'ÉMIR, VU DE LA RUELLE DES BOUCHERS, A BOUKHARA.

ques places publiques. Autour de cette agglomération centrale s'étendent les quartiers des habitations particulières, quartiers assez calmes le jour et plus calmes encore quand, le soir venu, les Musulmans ont réintégré leurs domiciles individuels. Dans les quartiers suburbains, les maisons se complètent par des jardins et de grands vergers qui se fondent insensible-

ment avec les cultures de la campagne. La plupart des villes indigènes occupent donc de très vastes superficies (8).

Si la physionomie de leurs quartiers excentriques ne s'est guère modifiée, celle de certains bazars a subi de profondes transformations. Là, le dédale des artères irrégulières et couvertes a été entièrement bouleversé par les tracés récents de grandes voies droites et symétriques, de chaque côté desquelles ont été construits à nouveau des magasins et des boutiques. Il s'agissait d'assainir ainsi les centres indigènes, où la population se masse en grande quantité, et de satisfaire à des raisons stratégiques qui ont prévalu à la suite de l'occupation militaire.



UNE RUE DANS LES BAZARS DE SAMARKAND.

La facilité des communications et l'état sanitaire général ont tout gagné à cette métamorphose, mais l'aspect pittoresque des bazars y a beaucoup perdu. Aussi faut-il, si l'on veut se faire une idée exacte de ce qu'étaient tous les grands marchés du Turkestan, il y a trente ans, prendre comme types les bazars de Boukhara, qui sont restés intacts jusqu'à l'heure actuelle.

Ici, dans un labyrinthe extraordinaire de ruelles sinueuses, au sol inégal et raboteux, c'est encore la vision de l'Orient le plus pur et le plus complet ; c'est l'Orient d'Asie tel qu'il était il y a plusieurs siècles, au temps de Marco Polo ou de Tamerlan lui-même.

Au milieu d'un mouvement inimaginable de piétons, de cavaliers, de lourdes charrettes, de chameaux chargés, au milieu de l'enchevêtrement déroutant des ruelles qui bifurquent et tournent à tout instant, l'étranger







UNE RUELLE DANS LES BAZARS COUVERTS DE BOUKHARA.

a la sensation de marcher dans un rêve, dont rien ne lui fait prévoir la suite ni désirer la fin. Il peut se croire reporté à une époque où aucun Chrétien ne pénétrait ici sans danger immédiat d'emprisonnement ou de mort ; et il se sent singulièrement isolé, comme abandonné dans un monde inconnu, où aucune idée, aucune notion ne correspond aux siennes. Il pourrait même craindre de s'égarer sans retour s'il n'avait pour le conduire un de ces *djighite*, responsables de sa personne, que l'Agence politique russe met toujours obligeamment à sa disposition, et dont le costume officiel devient le talisman qui fraye un chemin sûr à travers les cohues les plus inextricables.

Pendant des heures entières, le visiteur passe ainsi le long d'étalages de toutes sortes, groupés par genres de marchandises; dans des couloirs om-

bragés par des nattes et des treillages ; dans des galeries voûtées, où des dômes arrondis répandent un demi-jour ; sous de larges rotondes maçonnées qui forment des carrefours, et qui sont plus encombrées encore que les ruelles ou les galeries.



UNE RUE DANS LES BAZARS DE BOUKHARA.

Selon l'usage de tout l'Orient, les bazars se succèdent par catégories : bazar des épiciers, des fruitiers (9) et des bouchers ; galeries des changeurs et des orfèvres ; ruelles occupées par les marchands d'étoffes, les marchands de vêtements, les passementiers, les quincailliers, etc. Dans la pénombre des boutiques tranchent les turbans clairs et les robes bigarrées des vendeurs qui, nonchalamment accroupis sur leurs tapis, sirotent du thé vert, et causent entre eux ou avec des clients.



UN TCHAÏ-KHANÉ DES BAZARS DE BOUKHARA.

De rares femmes, entièrement voilées, glissent comme des ombres à travers un remous compact de Musulmans, mélangés d'Israélites, de Kirghiz, d'Afghans et même d'Hindous.

Çà et là une trouée de lumière se découpe dans le cadre d'une porte béante, et la vue plonge









UN MARCHAND DE FRUITS A BOUKHARA.

dans de vastes cours de karavan-saraï, encombrées de ballots et de marchandises. Ailleurs, des ruelles à air libre remplacent les galeries couvertes; un bassin et des arbres signalent le voisinage d'une de ces nombreuses mosquées qui remplissent la ville.

Plus loin, les espaces s'élargissent encore ; de grandes places s'étendent, encadrées par des façades de médressés (10) ; l'animation n'y est pas moindre que dans les parties resserrées des bazars, car elles sont entièrement couvertes d'auvents et de boutiques volantes.

Ailleurs enfin, autour du bassin de quelque vieille mosquée, ce ne sont que *tchaï-khané* (débits de thé) légèrement construits à l'ombre de grands arbres, qui tordent leurs branches au-dessus de nappes d'eau saumâtre et de gradins disjoints. Ici on rencontre une quantité innombrable d'étalages



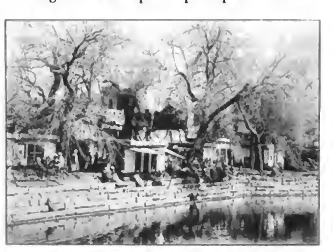
LES BAZARS DU RÉGHISTAN A BOUKHARA.

temporaires, — tréteaux volants des marchands de melons, des confiseurs et des restaurateurs, — au milieu desquels s'établissent les chanteurs ambulants et les conteurs d'histoires.

Partout règne une exubérance de vie, une richesse et une variété de coloris qui défient toute description.

Dans les villes principales du Turkestan, les bazars ont dû présenter, en moins grand, un spectacle analogue à ceux de Boukhara.

Mais de nos jours les bazars de Samarkand, par exemple, ne ressemblent en rien à ce qu'ils étaient avant l'occupation russe. Ils furent éventrés de part en part par la nouvelle avenue qui, venant des quartiers européens, se dirige en droite ligne vers la place principale du vieux Samarkand, le Réghistan, dont elle contourne un des médressés, pour traverser ensuite le cœur même des anciens bazars et continuer, toujours en ligne droite, jusqu'à l'extrémité nord de la ville.



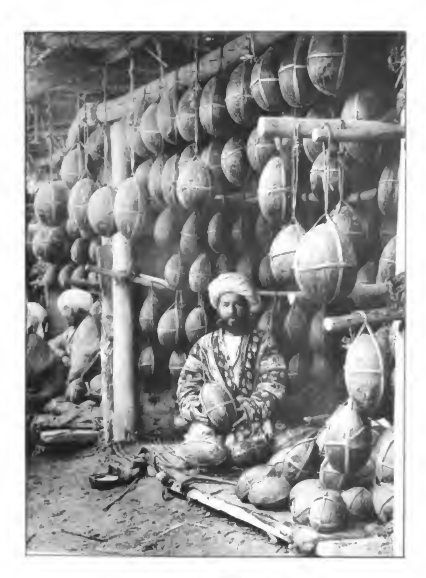
UN GRAND BASSIN DES BAZARS DE BOUKHARA.

D'autres boulevards rayonnent en divers sens, ne laissant subsister que quelques coins resserrés,









UN MARCHAND DE MELONS A BOUKHARA.

derniers restes des méandres d'autrefois. Et cependant, le mouvement général de la population sédentaire et flottante est si considérable que, malgré l'ampleur de ces voies modernes, la circulation y devient presque aussi malaisée, les jours de bazar, que dans les ruelles les plus étroites et les plus tortueuses de Boukhara.

A Andijan, les bazars ont été également reconstruits à neuf, en bordure de grandes artères, plus larges encore que celles de Samarkand.

C'est donc plus spécialement à Tachkent, Khodjent, Kokan et Marghélan, où les galeries et les ruelles couvertes subsistent en assez grand nombre, que l'on retrouve le souvenir direct de Boukhara, la seule de ces villes musulmanes qui ait conservé son aspect original.



UN MARCHAND DE GALETTES.

Modifiés ou non, les bazars du Turkestan continuent, comme par le passé, à centraliser le commerce très important de tous les produits du pays, où l'agriculture est florissante, et où certaines industries sont extrêmement développées. Dans leurs vastes campagnes arrosées par un merveilleux système d'irrigation, qui a dû exister de tout temps, les *Sartes* (11) (indigènes sédentaires des villes et des campagnes) cultivent avant tout les céréales et le riz, le coton et le mûrier, les arbres fruitiers et la vigne. Dans leurs villages et dans leurs villes, ils fabriquent d'énormes quantités de soieries de toutes espèces, mais qui sortent peu du pays, puisqu'elles servent sur place à bien des usages (12).

Le rendement considérable de la production agricole et industrielle est plus que suffisant aux besoins de la population. Aussi, en dehors des coton-









nades v
ne voit
marcha
Son
général
au-dessu
même d
avec le
ont sou
elles po
Tou
sitôt la
remplac



MARCHANDS DE TOURTEAUX DES BAZARS DE KHODJENT.

nades venant de Russie, et fabriquées spécialement selon le goût asiatique, ne voit-on guère d'articles d'importation étrangère dans les boutiques des marchands indigènes.

Sombres ou claires, ces boutiques se ressemblent partout. Elles sont généralement faites en bois et surélevées de cinquante à soixante centimètres au-dessus du sol, de façon à permettre au client de s'asseoir sur le bord même de la devanture, toute grande ouverte, et de converser commodément avec le marchand accroupi à l'intérieur. D'autres boutiques, plus neuves, ont souvent des murs de briques ou de pisé et, dans les rues principales, elles possèdent même quelquefois un étage supérieur.

Toutes se ferment par des planches garnies de chaînes et de cadenas, et, sitôt la nuit venue, le long de ces devantures de bois, la solitude et le silence remplacent l'animation et le bruit de la journée.

Les bazars sont alors si tristes et si vides que l'on dirait d'une cité morte ou subitement dépeuplée.

Les magasins les plus pittoresques sont ceux des marchands de *khalat*(13) avec leurs étalages de robes brillantes, pliées en piles ou accrochées aux parois. Le satin, la soie et le velours s'y marient en gammes multicolores et forment de vrais bouquets de nuances chatoyantes.

Chez ces marchands on trouve quelquefois de ces grandes broderies de couleur sur fond de toile, appelées *souzouni*, et dont le décor est la joie des yeux. Mais les beaux souzouni sont devenus fort rares et coûtent des prix exorbitants quand ils sont anciens, car les Sartes négligent maintenant cette fabrication. Leurs broderies modernes sont d'un travail très inférieur et le choix des couleurs est peu varié.

L'industrie des cuivres ciselés souffre d'une décadence analogue à celle de la broderie, et il est extrêmement difficile de rencontrer, même chez les marchands de Boukhara, de bons spécimens de ces aiguières qu'on appelle *koumgan*, et dont la forme ainsi que le décor sont directement inspirés de l'art persan. Les koumgan que les quincailliers ont dans leurs étalages à côté d'objets ordinaires tels que plateaux, bassins, chaudrons, etc... sont grossièrement restaurés au moyen de soudures malencontreuses et n'offrent qu'un travail d'ornementation tout à fait rudimentaire.



BOUTIQUES DE CHAUDRONNIERS.

Si on les compare aux objets que certains collectionneurs russes ont pu acheter, il y a dix ou quinze ans, on est obligé de reconnaître que les ciseleurs actuels semblent avoir perdu jusqu'à la notion de l'habileté de leurs prédécesseurs.









ÉTALAGE D'UN MARCHAND QUINCAILLIER.

Sans s'étendre en détail sur les diverses industries d'art des Sartes, on peut dire que ce sont surtout les décors des soies tissées, des objets de maroquinerie [14], de la poterie, des bijoux et des menus ustensiles en bois qui ont conservé leur originalité primitive.

En présence du drainage graduel, par lequel la plupart des objets de quelque valeur sont petit à petit sortis du pays, et en prévision de l'invasion inévitable d'objets usuels et de tissus modernes apportés de l'Occident, ces industries indigènes risquent fort de dégénérer et de se perdre à leur tour. Aussi serait-il temps que les autorités gouvernementales y prissent intérêt. Il serait temps de fonder tout d'abord, et en divers endroits, des musées d'art décoratif indigène — ainsi qu'on l'a fait à Tachkent —, musées destinés à renseigner les Russes eux-mêmes sur les aptitudes naturelles des

artisans sartes. Il faudrait ensuite, par la création d'écoles d'art décoratif, encourager les Musulmans à maintenir le caractère distinctif de leurs industries nationales, quelque peu nombreuses et quelque modestes qu'elles soient.



UNE MOSQUÉE DE TACHKENT.

Ce serait chose facile, puisque cet enseignement n'aurait pas à comprendre celui de la grande décoration architecturale, qui n'a jamais été le fait des populations du Turkestan.

Les monuments religieux, c'est-à-dire les mosquées et les médressés, si nombreux dans les grandes villes, — et dont les principaux sont toujours groupés dans les quartiers centraux de ces villes — portent, en effet, un caractère de grande simplicité. Qu'elles soient anciennes ou modernes, leurs murailles, quand il s'agit de constructions en briques, sont dépourvues de décoration de faïences et n'ont guère, pour les rendre plus agréables à l'œil, que des péristyles de bois, à colonnes et à poutres coloriées.

LE MÉDRESSÉ PRINCIPAL D'ANDIJAN.

Certains édifices pré-











LE BALCON DE LA MOSQUÉE DE KHODJENT.

sentent un mélange de bois et de brique, le bois prenant alors la plus grande place dans l'architecture, et prêtant fréquemment à de jolis détails de travées sculptées et de balustrades ajourées, ainsi qu'il en existe, entre autres, dans le portique de la mosquée principale de Khodjent.

Au Ferghana, un grand nombre de mosquées ont des portiques et des



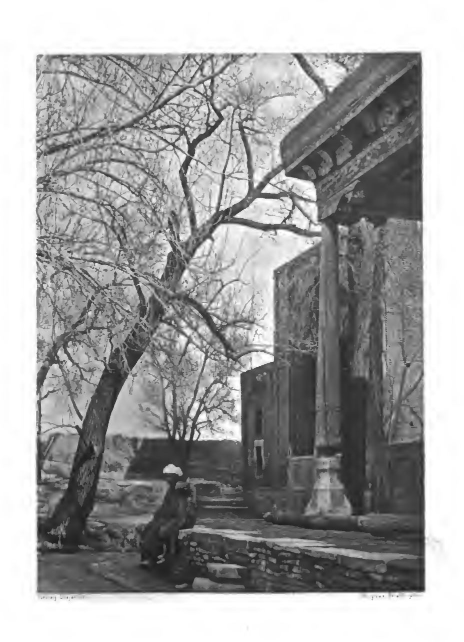
LE PÉRISTYLE D'UNE MOSQUÉE DE BOUKHARA.

péristyles très étendus, sinon toujours de décoration heureuse. Leur aspect donne une impression analogue à celui de ces vastes vestibules à colonnes qui ornent les temples bouddhiques de la Chine.

Quant aux médressés, et même aux médressés relativement modernes, — ces universités que de généreux Musulmans ont fondées de tout temps et









LA GRANDE MOSQUÉE DE BOUKHARA.

ont continué à fonder jusqu'en ce siècle pour l'instruction supérieure de leurs coreligionnaires — ils sont également construits de manière très fruste. Les murailles extérieures et intérieures des cours, autour desquelles s'alignent les cellules des *moullah* (15) et des étudiants, ne comportent que des briques grisâtres sans aucune ornementation de couleur.

Une telle simplicité paraît d'autant plus caractéristique, que les fondateurs des médressés, en consacrant à leur construction et à leur entretien les biens considérables, appelés biens *vakouf* (16), qui servent à perpétuité au maintien de ces pieuses institutions, auraient pu les doter en même temps d'un décor architectural plus luxueux.

Il faut, encore une fois, se reporter à Boukhara pour se faire une idée des monuments religieux édifiés autrefois par des artistes appelés de l'Iran. C'est ici qu'on trouve des portails et des frontons ornés de belles faïences multicolores, des coupoles de briques émaillées, des péristyles de hautes et magnifiques colonnes à renflements élégants et couronnées de chapiteaux profondément sculptés.

Ce n'est cependant qu'à Samarkand qu'existent des mosquées et des médressés d'un intérêt primordial, monuments qui prennent la première place — on pourrait dire une place unique — parmi les monuments anciens d'art oriental en Asie Centrale. L'Islamisme de ce pays en est redevable à Tamerlan et aussi à quelques-uns des souverains qui lui succédèrent. Depuis leur règne, les Musulmans du « cœur de l'Asie » se sont contentés d'une architecture religieuse qui porte le reflet de la culture limitée et des goûts simples de ceux de leurs ancêtres qui étaient des Turks purs et, de là, des nomades par excellence.



III

GRANDS MONUMENTS DE SAMARKAND



SUR LA CRÊTE DU FOSSÉ DE LA CITADELLE DE SAMARKAND.

III

Grands Monuments de Samarkand



SAMARKAND est une des villes les plus anciennes du monde asiatique.

D'après l'une des légendes nébuleuses qui prétendent relater l'époque de sa fondation, la ville devrait son existence à Féridoun, héros de l'épopée iranienne. Il aurait divisé son énorme empire entre ses trois fils : Salm, Tûj et Iraj. A ce dernier il donna l'Iran ; à Salm, le Maghreb et l'Europe ; à Tûj, le Touran, c'est-à-dire le Turkestan, avec la Chine et la Mongolie.

D'après une autre légende, Samarkand aurait été fondée, plusieurs milliers d'années avant notre ère, par un personnage mythique appelé Afrâsiâb (17), dont le nom se perpétuerait dans la dénomination donnée au plateau d'Afrâsiâb voisin de Samarkand.

Quant à l'origine du nom même de Samarkand, il existe plusieurs versions, toutes très discutées. On ne saurait douter, cependant, que Samarkand soit la Marakanda des auteurs de l'antiquité, c'est-à-dire de Strabon, de Pline l'Ancien, de Quinte-Curce, d'Arrien et de Ptolémée [18].

Quoi qu'il en soit des légendes susdites, qui ne concordent pas avec les faits connus, l'histoire certaine de Samarkand commence seulement avec Alexandre le Grand et demeure, dorénavant, intimement liée à celle de toute l'Asie Centrale. Samarkand était alors la capitale de la Sogdiane [19], ou région du Sogd, et s'appelait Marakanda.

Après Alexandre, la ville appartint aux rois grecs de Sogdiane et de Bactriane. Placée plus tard sous la domination des Yué-Tchi (les Scythes des classiques), puis sous celle des Ephthalites [20], elle devint, au VIe siècle après J.-C., la proie des premiers envahisseurs turks [21]. Au VIIe siècle, elle fut conquise par les Arabes [22]. Ensuite elle resta pendant quelques centaines d'années au pouvoir des Samanides, avant d'être prise de nouveau par diverses tribus turkes [23]. En 1219, Djinghis-Khan la conquit à son tour et l'attribua à Djaghataï, son héritier, dont les successeurs la possédèrent jusqu'au moment où Tamerlan (Timour-Lenk) s'en rendit maître.

Maintes fois saccagée et détruite, souvent ensanglantée par les combats qui se livrèrent autour d'elle, Samarkand n'atteignit l'apogée de son développement que vers la fin du XIVe siècle, lorsque Tamerlan en fit sa résidence préférée, la ville aimée où il venait se reposer de ses lointaines campagnes et de ses conquêtes retentissantes. Alors, Samarkand comptait plus de 150 000 habitants, et elle possédait des bâtiments magnifiques : mosquées, médressés, mausolées, palais entourés de jardins délicieux. Alors aussi elle répondait à ces appellations imagées de : « Paradis du monde », « Jardin des Élus de Dieu », que sa renommée lui valut parmi les Orientaux.

Les récits de Gonzalès de Clavijo, les mémoires du Sultan Baber célèbrent les beautés du site de Samarkand et celles des constructions que Tamerlan y édifia au cours de son règne fastueux.

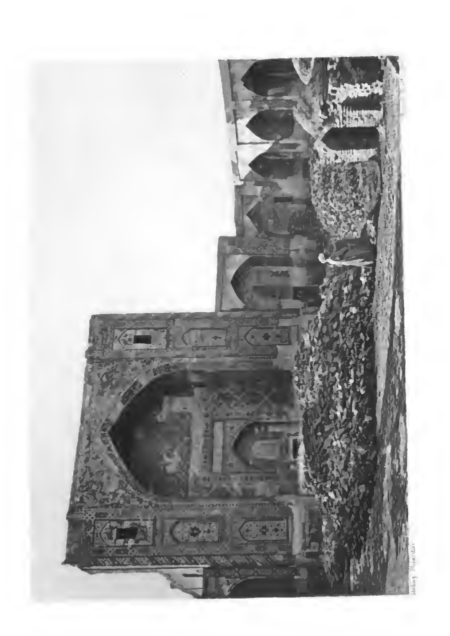
Mais, de tous les monuments qui l'ornaient à cette époque, ou qui ont été bâtis dans la suite par les successeurs immédiats du grand empereur,



… [illegible] … il existe plu[illegible]
sions, toutes [illegible] … cependant, que
kand soit la Mar[illegible] … [illegible] dire d[illegible]
de Pline l'Ancien, de Q[illegible] … [illegible]

Quoi qu'il en soit des lé[illegible] …
faits connus, l'histoire cert[illegible] …
Alex[illegible] le Grand et … [illegible] …
tour … [illegible] … était alors la capit[illegible] de la So[illegible]
… Marakanda
… [illegible] de So[illegible]
…

… [illegible]
… Alors [illegible]
… monde », « [illegible]
… Orientaux
… Sultan B[illegible]
… [illegible]ructions
…
… [illegible], ou qui
… [illegible] empe[illegible]



il ne reste qu'un très petit nombre, les uns assez bien conservés, les autres à l'état de ruines.

Ces édifices ont été directement inspirés par l'art persan, et les vestiges de la merveilleuse décoration de faïences émaillées, qui recouvrent encore leurs parois, témoignent non seulement de la splendeur dont les souverains asiatiques des xive, xve, xvie et xviie siècles ont revêtu leurs créations, mais aussi de la perfection extraordinaire à laquelle était parvenu l'art architectural et décoratif en Asie Centrale.

Parmi les monuments qui subsistent (alors que les autres ont disparu sans laisser la moindre trace), quelques-uns montrent leurs débris sur des points plus ou moins voisins de l'ancienne enceinte, maintenant démolie, et qui avait une circonférence de plus de douze kilomètres. Ce sont, outre le médressé de Khodja-Akhrar, des mosquées et des mausolées qui font un effet étrangement pittoresque au milieu des paysages campagnards qui les entourent, mais dont l'intérêt est assez inférieur à celui des autres monuments qu'on peut appeler les « grands monuments » de Samarkand.

Ceux-ci, situés environ à l'extrémité ouest, à l'extrémité nord-est et au centre de la ville indigène actuelle, sont les suivants : Le Goûr-i-Mir, ou tombeau de Tamerlan, le grand médressé de Biby-Khanim, la nécropole de Châh-Zindé (construits du vivant de Timour); puis les trois médressés de la place du Réghistan, médressés qui datent des xve et xviie siècles, et dont l'ornementation est presque égale en richesse à celle des monuments élevés par Tamerlan lui-même.

Toutes ces constructions, les dômes qui les coiffent ou les minarets qui les encadrent, sont en brique d'un ton jaune rosé, et revêtues de véritables cuirasses de faïences multicolores dans la disposition desquelles dominent surtout le bleu indigo, le bleu azur, le vert foncé, le vert pâle, le jaune et le blanc, çà et là rehaussés de noirs discrets.

Leurs coupoles, cannelées en tranches de melon, sont couvertes de revêtements de faïence bleu turquoise d'une couleur admirable, si vive et si brillante que les dômes des palais construits par M. Formigé pour

l'Exposition Universelle de 1889 au Champ-de-Mars (et qui ont eu, hélas, une durée plus éphémère que ces mosquées d'Asie) pouvaient en donner seulement une idée approximative.

Bien qu'on ait déjà consacré à ces monuments plusieurs descriptions, les documents graphiques qui les concernent sont rares. Aussi pensons-nous que ceux que nous produisons ici pourront servir à les vulgariser et à les faire mieux apprécier.

Dignes de prendre rang parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture, les « grands monuments de Samarkand » devraient être connus au même titre que le sont les plus majestueux édifices des Grecs et des Romains, nos cathédrales gothiques de France, et les créations les plus célèbres de la Renaissance italienne.

GOUR-I-MIR

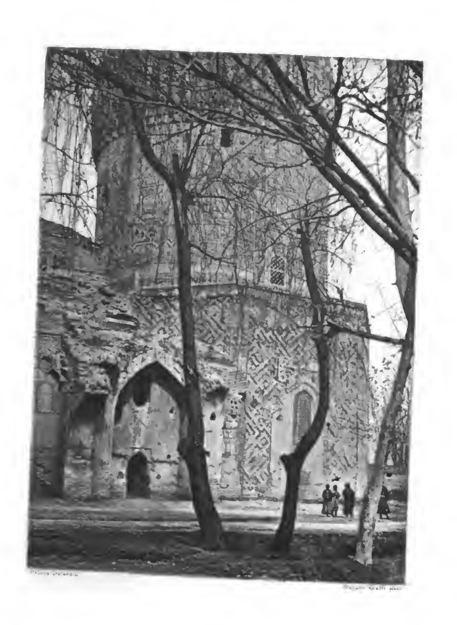
Le Goûr-i-Mir ou « tombeau de l'Émir » est situé aux confins de la ville russe et de la ville indigène de Samarkand.

Sa superbe coupole azurée étincelle à travers les frondaisons des arbres qui l'entourent : elle attire le regard de divers points de la ville sarte, comme de divers points des quartiers indigènes suburbains qui s'étendent au sud-ouest de la ville russe, et sont séparés de celle-ci par le grand boulevard Abramoff, déjà connu du lecteur.

A l'extrémité de ce boulevard, un rond-point garni de tchaï-khané sert de carrefour à plusieurs grandes « perspectives », au milieu desquelles se détache la longue avenue de Tachkent, qui conduit directement au Réghistan. Une autre avenue relativement courte, bordée de peupliers, mène au Goûr-i-Mir.

Le monument a été isolé des maisons indigènes, qui l'englobaient, par une esplanade sur laquelle ont été faites des plantations. Leur croissance rend de plus en plus difficile une vue d'ensemble, mais elles ajoutent beaucoup de charme au site lui-même.





Le mausolée fut sans doute construit dans les dernières années du XIVe siècle, car le professeur et ami de Tamerlan, Mir-Saïd-Barakhat, qui y est enterré, mourut en 1386 et Tamerlan est mort en 1405.



UN TCHAÏ-KHANÉ AUX ABORDS DU GOUR-I-MIR.

Un mur bas en briques disposées à jour forme enceinte sur le côté droit, reliant la masse principale des bâtiments au portique d'entrée. Celui-ci, décoré de faïences bleues à inscriptions, ouvre sur une cour carrée privée maintenant des constructions latérales qui la fermaient.

En face, à petite distance, se dresse le fût cylindrique du dôme. Son pourtour est entièrement recouvert par une inscription colossale, en caractères koufiques et *neskhi*(24), de magnifiques faïences bien conservées, et que domine la calotte à puissantes cannelures de la coupole.

Sur la droite, un minaret incline sa tige élancée et, à l'angle de ce qui fut le vestibule du sanctuaire, on voit une colonne, revêtue de très beaux carreaux émaillés, derniers détails de l'ornementation du palier d'accès.

Généralement on pénètre dans le mausolée par la gauche en traversant une longue galerie voûtée, où se tiennent les moullah, gardiens et « ciceroni » du tombeau. Ils occupent aussi leurs loisirs à reproduire, pour les vendre, les textes sculptés sur la dalle funéraire de Tamerlan.

L'intérieur du mausolée est carré et mesure environ douze mètres de côté, le sommet de la coupole régnant à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Chacune des quatre faces comporte une large niche qui forme renfoncement.

Le bas des murs est garni de lambris de dallages hexagonaux en pierre dure, couronnés par des bordures à inscriptions très endommagées. A part quelques endroits intacts, on remarque surtout de nombreux raccords, bouchés au moyen de morceaux disparates.

La partie supérieure des murs n'a pas d'ornementation, mais la voûte de la coupole porte quelques traces de décoration et de dorures anciennes.

Des ouvertures étroites, fermées de grillages en bois blanc, imitant les anciennes sculptures, laissent filtrer le peu de lumière qui éclaire le sanctuaire, dont l'aspect simple et sévère est encore augmenté par ce demi-jour favorable au recueillement.

Le mausolée contient neuf sarcophages. L'un, celui de Khodja-Imam Oumar — le moullah ou chapelain de Timour — est isolé dans un des renfoncements, en retrait de l'assise du dôme.

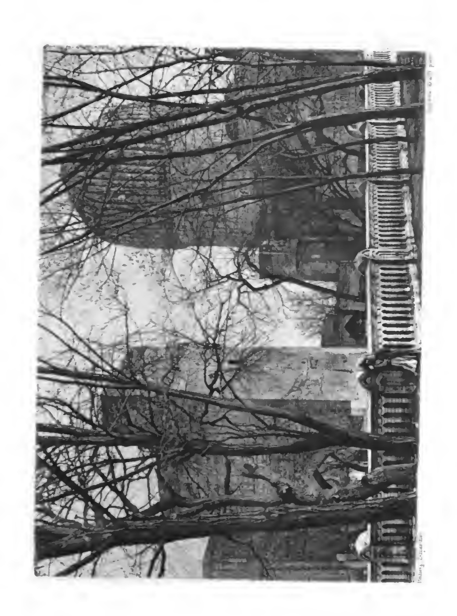
A droite, et dans l'axe central du sanctuaire, une petite coupole blanche et des hampes à oriflammes — emblèmes de foi militante, comme on en voit aux tombeaux des saints musulmans — accompagnent la sépulture de Mir-Saïd-Barakhat. Celle-ci occupe la place d'honneur parmi les huit sarcophages qui sont groupés dans l'enceinte rectangulaire d'une balustrade de marbre blanc à jour, et qui comprennent : ceux des deux fils de Timour, de son petit-fils Mirza-Ouloug-Beg, d'un de ses vizirs, de deux enfants de Mir-Saïd, ainsi que celui de Timour lui-même.



MOULLAH LISANT AU PIED D'UN ARBRE.

En réalité, les restes de tous ces personnages ne reposent pas directement sous les sarcophages du mausolée. Ils se trouvent dans une crypte à laquelle on descend







UN MENDIANT ACCROUPI.

par un escalier de neuf marches, très courtes et très hautes.

Cette crypte contient elle-même neuf dalles plates placées à peu près au-dessous des sarcophages du sanctuaire. La dalle funéraire de Timour est de marbre blanc et criblée d'inscriptions extrêmement fines.

Le sarcophage supérieur est fait, par contre, d'un bloc noir verdâtre, long et étroit, gravé aussi d'admirables inscriptions en caractères neskhi. D'apparence fruste et rude, ce bloc constitue une rareté géologique, car il n'est autre chose qu'une énorme néphrite, la plus volumineuse qui existe, et dont les dimensions sont un sujet d'étonnement et d'admiration pour les minéralogistes.

Placée auprès du sarcophage de ce conseiller et ami, aux pieds duquel voulut être enterré Tamerlan, cette pierre tombale laisse au visiteur une impression profonde de noble simplicité.

On ne conçoit nulle part plus vivement qu'ici la vanité des choses de ce monde, en contemplant ce petit espace réservé à la dépouille du plus grand conquérant des temps passés, la dépouille de celui qui réunit sous son sceptre l'Asie presque entière, et qui, après avoir envahi l'Europe, aurait peut-être conquis tout l'Occident, si la mort ne l'avait touché [25].

On a fait au farouche conquérant un crime de ses hécatombes de vaincus et de ses cruautés de toutes sortes.

Peut-être sont-elles bien amplifiées par la légende. En tout cas, il faut songer que si Timour a fait couler tant de sang, ses guerres et ses conquêtes ont été plus terribles et plus étendues que toutes autres. D'ailleurs, Timour se croyait destiné à dominer le monde entier, et il ne recula jamais devant aucun moyen favorable à la poursuite de ce qu'il considérait comme sa vocation.

Son humilité devant le néant de la mort, ajoutée à son amour des lettres, des arts et des sciences, montre sous un jour plus humain ce caractère que l'histoire nous a surtout fait connaître par son orgueil et sa férocité.

BIBY-KHANIM

D'après certains auteurs, le médressé de Biby-Khanim aurait été construit par la princesse (chinoise selon les uns, tatare selon les autres), qui fut l'épouse favorite de Tamerlan, et dont la tombe devait prendre place au centre du sanctuaire de l'immense monument.



VUE LATÉRALE DE BIBY-KHANIM.

D'autres versions, au contraire, relatent que Timour lui-même, au retour de sa campagne de l'Inde et après en avoir rapporté les plus riches trésors, aurait décidé de construire un médressé assez vaste pour que son enceinte pût contenir tous les croyants









BIBY-KHANIM, VU DE LA ROUTE D'AFRASIAB.

de la capitale. Cette donnée paraît la plus vraisemblable, puisque la femme de Tamerlan a été inhumée dans un autre monument, dont les ruines existent à deux cents mètres, à l'est, et qui est encore désigné par le nom de « tombeau de la reine ».

On peut regarder le médressé de Biby-Khanim comme la plus complète expression de la science architecturale et décorative de l'époque de Tamerlan, car c'est de Chiraz, de Kachan, d'Ispahan, de Damas et d'endroits plus reculés encore de son empire, que le monarque convoqua les meilleurs architectes et les artisans les plus habiles. Il surveilla lui-même les progrès de la construction, tandis que les plus nobles personnages de sa cour étaient chargés par lui de conduire les caravanes innombrables organisées pour apporter de tous côtés les matériaux nécessaires. Aussi le

médressé, conçu par Timour, devint-il le monument le plus magnifique du monde oriental.

Les fragments qui en subsistent ne peuvent donner, de nos jours, qu'une idée générale des dimensions grandioses et de la sobre splendeur de Biby-Khanim qui, plus que tout autre édifice de Samarkand, a souffert de l'action désastreuse des tremblements de terre. Ses derniers vestiges ont failli recevoir le coup de grâce au mois de novembre 1897, et il suffira d'une ou deux catastrophes du même genre pour qu'il ne reste plus une trace de ce qui fut une des merveilles de l'univers.

L'énorme portail n'est plus accessible maintenant, ayant été particulièrement endommagé par ce récent tremblement de terre. Son minaret de gauche, strié de bandes de faïences bleues, est encore debout ; mais celui de droite est tombé avec tout un pan de muraille dont les morceaux encombrent le passage. Un admirable petit portique de marbre qui se trouvait à l'intérieur de la cour, et dont les inscriptions sculptées ont été mentionnées par M. Édouard Blanc [26], dans son étude détaillée sur les grands monuments de Samarkand, a croulé à la même époque.



LA COUR ET LE GRAND PORTAIL DE BIBY-KHANIM.

Par une porte latérale on pénètre dans la cour, qui mesure à peu près quatre-vingt-dix mètres de long sur soixante-dix mètres de large, et qui est plantée d'arbres. En entrant on aperçoit : sur la droite, le grand portail en ruines ; en face, un dôme assez bien conservé sous lequel sont amoncelées des faïences de toutes sortes ; enfin, à gauche, les restes du portail qui précède immédiatement le sanctuaire de la mosquée.



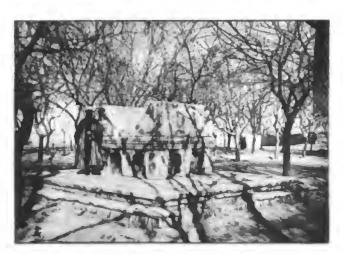






BIBY-KHANIM, VU DU MONTICULE DU TOMBEAU DE LA REINE.

A quelque distance en avant de ce portail, et dans l'axe central de la cour, un colossal pupitre de marbre blanc attire aussitôt l'attention. Il était placé autrefois dans le sanctuaire même du médressé, et on prétend que la reine avait l'habitude de lire, du haut d'une fenêtre réservée, le gigantesque Coran qu'il supportait. On l'a transporté au dehors afin de le préserver, car il n'existe plus qu'une moitié de la haute coupole du sanc-


LE PUPITRE DE MARBRE DE BIBY-KHANIM.

tuaire, et l'effondrement de l'autre moitié, déjà très ébranlée, est à craindre, puisqu'il est trop tard maintenant pour sauver quoi que ce soit.

Le sanctuaire, dont les dimensions représentent un carré d'environ dix-sept mètres de côté, est barré; aussi semble-t-il plus sage de ne pas s'y aventurer.

L'ogive hardie de l'arche qui le précède, si légère malgré son énorme hauteur, est d'une majesté inexprimable. Un minaret octogone la flanque à chaque extrémité; et à travers la large brèche du pan de mur, auquel elle s'appuie, apparaissent les superbes inscriptions en faïences émaillées qui, ici encore, comme au tombeau de Tamerlan, contournent la base du dôme au-dessous de la calotte béante de la coupole. Il faut renoncer à décrire en détail la fantaisie infinie des dessins et de la disposition des faïences qui ornent l'arche et le portail tout entier. La plume la plus éloquente serait impuissante à le faire.

A l'extérieur, les parois de droite du sanctuaire sont relativement bien conservées. On y retrouve ces mêmes bandes brillantes dont l'émail bleu se détache avec tant d'éclat sur les murailles rosées. Plus loin encore, un minaret isolé et des murailles d'enceinte indiquent les limites extrêmes du vaste emplacement assigné au médressé par son fondateur.

Certains auteurs prétendent que Biby-Khanim, en cela moins heureux que le Taj-Mahal d'Agra, ne fut jamais complètement achevé. Mais, rien que d'après les ruines du monument, on peut dire sans hésitation que l'œuvre maîtresse du règne de Tamerlan a été le joyau de l'Islam, dépassant



LES RUINES DE BIBI-KHANIM VUES DU
HAUT PLATEAU DU [illegible] DE CHAH-ZINDÉ



tuaire, ...
de l'autre ...
très élevé ...
dre, puis, ...
tard ...
sauver quelques ...
Le ... tuaire,
les dimensions ...
tent un car...
dix-sept mètre...
... barré, a...
... il pl...

... mposi...
... a plume i...

... sont ...
...llantes ...
... Plus l...
... lim...



de beaucoup, par l'ampleur de ses contours et par la variété de son décor, les beautés si blanches, et pour cela assez froides, du célèbre mausolée de l'Inde musulmane.

Celui-ci a été restauré avec sollicitude et continue à être jalousement entretenu par les Anglais. Aussi faut-il déplorer qu'il ait été impossible, non seulement d'en faire autant pour Biby-Khanim, mais même de soustraire à l'anéantissement infaillible les glorieux débris de ce monument incomparable.

CHAH-ZINDÉ

Très différent des autres monuments de Samarkand, par l'irrégularité de ses détails et par l'escarpement de son site, Châh-Zindé ne représente pas une mosquée ou un mausolée, construit d'après un plan d'ensemble, mais toute une suite de sanctuaires édifiés par Tamerlan sur la pente d'une colline, où ils forment une nécropole princière, au bord d'un plateau sablonneux occupé par d'immenses cimetières.



VUE LOINTAINE DE CHAH-ZINDÉ.

Considérés de tout près et individuellement, ces sanctuaires sont de proportions assez restreintes; mais, dans l'éloignement, ils prennent une importance bien supérieure à celle de leurs dimensions réelles, et leurs coupoles se profilent sur le fond bleuté des montagnes comme les silhouettes d'une autre ville surgissant à l'horizon.



VUE D'ENSEMBLE DU GRAND PORTAIL DE CHAH-ZINDÉ.

On parvient à Châh-Zindé en traversant une vaste esplanade située en contre-bas de Biby-Khanim et servant de marché aux chevaux, bestiaux et fourrages. Cette esplanade précède un parc dont les arbres encadrent la vue immédiate du grand portail et des dômes d'azur qui s'étagent au-dessus. En face, un palier ombragé invite au repos et à la contemplation de ce délicieux tableau, qu'animent encore des groupes multicolores de moullah et de pèlerins.

Au seuil du portail (qui serait postérieur à Tamerlan, et qui aurait été bâti par Ouloug-Beg en 1434), quelques degrés conduisent à une voûte blanche, au bout de laquelle une grande oriflamme met une ombre verte, comme un rideau drapé. Ici, d'autres moullah, accroupis sur une plate-forme couverte de nattes, attendent les visiteurs et leurs offrandes, tandis qu'en face d'eux une porte latérale communique avec une salle de prières, dans laquelle des derviches tourneurs et hurleurs se livrent, à jours réguliers, à leurs exercices de dévotion.

Au delà de ce passage s'étend en longueur une cour dallée, limitée à gauche par un portique de bois, à droite par la muraille basse de l'enclos, autour duquel sont les cellules des moullah. Au fond, presque en prolongement de l'axe de la voûte, un large escalier, jadis revêtu de marbre, gravit la colline.

Il monte à une seconde voûte ogivale qui ouvre sur une ruelle, resserrée entre des parois de merveilleuses faïences polychromes, d'une fraîcheur et d'un éclat sans pareils.





ma ... bestia ... C'e ... ade ...

... dallée, basse de ... resque ... de m...





LA RUELLE DES MAUSOLÉES DE CHAH-ZINDÉ.

Les somptueuses murailles de cette sorte de voie appienne musulmane — où voltigent de jolies tourterelles grises, si nombreuses au Turkestan — servent de façades à une double rangée de mausolées accolés les uns aux autres et dans lesquels sont inhumés des membres de la famille et des serviteurs de Tamerlan. Parmi les tombes dont la désignation a pu se perpétuer jusqu'aux générations actuelles, on cite celles de deux sœurs, celle d'un ministre, et celle de la nourrice du grand empereur.

Des gradins abrupts et des baies étroites donnent accès aux sanctuaires, qui mesurent environ six mètres carrés chacun. Ils sont simplement blanchis à la chaux, comme les pierres tombales qu'ils contiennent. Autrefois, quand Timour les fit construire, ils devaient être luxueusement garnis de lambris vernissés ainsi qu'en témoigne un d'entre eux, — le seul qui ait conservé

intact son magnifique revêtement intérieur de panneaux ornés de bandes et de médaillons. Le bleu et le vert foncé y dominent en nuances éteintes, d'un contraste exquis avec les tonalités brillantes de la coupole et des façades extérieures.

Quant à ces façades, elles sont le principal attrait d'une nécropole unique en son genre. Non seulement elles forment par leur juxtaposition un ensemble en excellent état de conservation et d'une richesse magique, mais encore les faïences émaillées qui en tapissent les murs sont-elles d'une perfection toute particulière d'exécution et de coloris. Travaillés en relief et même à jour, les entrelacs, les inscriptions, les arabesques s'y déroulent et s'y marient en gammes si douces et si étincelantes à la fois qu'aucune description ne saurait en dépeindre l'harmonie.

Nulle part, autant qu'ici, l'art musulman n'a répandu les ressources de sa faconde et les trésors de son imagination [27].

Parmi les sentences qui décorent les portails des mausolées, les plus remarquables sont celles du tombeau de Tchouchou-Bika, sœur de Timour. Elles disent : « Ne crois pas à la vie terrestre, mais songe à la vie future. » — « Les heures et les minutes de ta vie t'ont été données par Dieu pour la prière. » — « Ce n'est pas la vie terrestre qui importe, mais la vie future. »

Sur l'une des frises on peut lire : « Bâti par elle-même et pour elle-même en 773 (1371). » Une dernière inscription mentionne que le mausolée est l'œuvre des maîtres Chama-ed-Din et Seïn-ed-Din [28].

La ruelle continue entre des murs gris, plaqués de fragments de faïences et mène enfin, à droite d'une mosquée de moindre importance, à la mosquée et au mausolée du saint personnage d'après lequel est dénommée toute la nécropole.

Une superbe porte de noyer sculpté (un des rares vestiges de ce genre au Turkestan), aussi ancienne que les agrafes de bronze qui la garnissent, ouvre sur la salle des prières, dont les lambris clairs rappellent ceux de l'Alhambra de Grenade. Elle précède le sanctuaire, qui forme une sorte de salon arabe, sombre et austère, dont les tapis épais touchent à des parois de faïences vénérables et dont le dôme se voûte en niches sculptées. Sur l'un



ame ne

nt-c

de T

a la vie fut

s par Dieu

la

aoma





DÉCORATION INTÉRIEURE D'UN MAUSOLÉE DE CHAH-ZINDÉ.

de ses murs se découpe le haut panneau grillé derrière lequel est la tombe de Châh-Zindé, autrement dit du « Roi vivant ».

La légende veut en effet que Châh-Zindé ne soit pas mort et qu'il continue, depuis dix siècles, à vivre dans les profondeurs de la terre.

Son nom était Kousam-Ibn-Abbas et on l'appelait aussi le « Seigneur des Braves ». Premier propagateur de l'Islam parmi les disciples de Zoroastre en Asie Centrale, il fut un jour trahi par les événements, alors qu'il se trouvait avec les chefs de son armée et de nombreux fidèles rassemblés pour la prière du Kourban-Namaz [29], à Namaz-Ga, près de Samarkand.

Assaillis et cernés par les mécréants, les Musulmans furent tués sur place en grand nombre. Quelques-uns purent fuir, parmi eux Châh-Zindé. Ayant

découvert une brèche dans la muraille, il regagna la ville et arriva, du côté nord-est, à l'endroit où se trouve maintenant son tombeau.

Là, seul et sans secours, il tint tête aux ennemis en brandissant un glaive arraché des mains de leur chef; mais, malgré des efforts héroïques, il allait succomber devant le nombre. Levant alors les bras au ciel, il supplia Dieu de le sauver. Aussitôt apparut un vieillard en robe blanche, qui lui dit : « Paix soit avec toi ; regarde et apprends. Je suis Abou-i-Abbas, el-Khizr[30], venu par ordre de Dieu, le Très Glorieux et Très Saint. Il veut te sauver des mécréants. Fais un signe, et la terre te donnera un asile où tu connaîtras la puissance du Très-Haut. »

Le « Seigneur des Braves » fit le signe indiqué et il vit un puits creusé à ses pieds.

Le vieillard lui dit encore : « Dieu t'ordonne de descendre dans ce puits et d'y rester jusqu'aux temps de la venue de Jésus[31]. Tu voueras ta vie au respect et au culte de Dieu. J'y serai avec toi ainsi que les âmes du monde des esprits. Hâte-toi maintenant. »

A la stupéfaction de ses ennemis qui allaient l'égorger, Châh-Zindé disparut dans le puits, et les pierres qu'ils y jetèrent ne purent l'atteindre ni combler l'orifice.

Cette légende[32] est confirmée chez les Musulmans par une histoire tragique que savent les vieux moullah de Châh-Zindé et dont un soldat de Tamerlan fut le héros et le martyr.

Tamerlan, en conquérant sceptique, voulut approfondir le mystère du lieu vénéré. Un de ses soldats, appelé Khida, consentit, contre la promesse de fortes récompenses, à descendre dans le puits et à l'explorer. Il en revint sain et sauf, mais rempli d'une telle épouvante qu'il refusa de rien révéler de ce qu'il avait vu, disant qu'il en avait reçu la défense formelle, sous peine de devenir aveugle, ainsi que tous ses descendants.

Tamerlan lui fit alors les offres les plus séduisantes ; il lui promit, s'il livrait son secret, de faire construire un grand médressé qui deviendrait l'habitation de tous ses descendants aveugles ; de lui donner un jardin immense qui porterait son nom ; il promit enfin de le doter, lui et sa







MUSULMAN PROFILÉ SUR UNE PAROI DE FAÏENCES DE CHAH-ZINDÉ.

famille, d'autant de territoire qu'il en pourrait parcourir au galop jusqu'à épuisement de sa monture.

En présence de pareilles générosités, Khida ne sut résister ; mais — Asiate prudent — il attendit la construction du médressé et le don du jardin. Puis, un beau jour, il partit à cheval dans la direction des montagnes, et, parvenu près d'Akhéklik, à un endroit où sa monture tomba exténuée, il jeta son fouet à terre en signe de prise de possession.

Khida revint alors vers Tamerlan et raconta l'histoire suivante, brièvement résumée ici :

Quand il fut au fond du puits, il aperçut une ouverture lumineuse et,

au delà, une grande prairie parsemée d'arbres et de pierres précieuses; plus loin, il arriva à une autre prairie où paissaient, en quantité innombrable, des chevaux caparaçonnés d'or ; plus loin enfin, il se trouva en présence d'un palais devant lequel stationnaient des milliers d'individus. A travers la porte du palais il vit une salle, où trônait un majestueux vieillard ayant à ses côtés deux autres vieillards vêtus de vert et de blanc.

A l'approche de Khida, une grande inquiétude se manifesta sur les visages de tous; mais, à sa demande, on lui répondit que le vieillard était Châh-Zindé, le « Seigneur des Braves », et que ses deux compagnons étaient, l'un el-Khizr et l'autre Élie [33].

Tremblant d'émotion, Khida s'approcha du trône, tandis que Châh-Zindé, frémissant de colère, lui demandait comment un mortel avait osé pénétrer dans ce sanctuaire mystérieux ? Il lui ordonna de repartir aussitôt, le menaçant, s'il disait un mot de ce qu'il avait vu dans le « monde des esprits », de le punir de cécité, lui et toute sa descendance, jusqu'à la fin des siècles.

Khida eut à peine prononcé les dernières paroles de son récit que des gouttes noires ruisselèrent de ses yeux. Il était aveugle. Ses enfants le devinrent en même temps que lui... et on raconte, à Samarkand, que tous ses descendants sont aveugles aussi.

Depuis Tamerlan, le repos de Châh-Zindé n'a plus été troublé, car le souverain a fait murer la tombe. Les Sartes qui viennent maintenant prier le « Saint Patron de Samarkand » et déposer des « ex-voto » au pied du grand panneau à jour, ne peuvent entrevoir qu'un long sarcophage blanc au delà des sculptures noircies par le temps.

On aurait à choisir entre tous les monuments de l'Orient musulman que l'on serait tenté de donner la palme à Châh-Zindé ; car au spectacle des merveilles architecturales de la nécropole s'ajoute l'impression si poétique des curieuses légendes qui se rattachent au souvenir du « Roi vivant ».

Elles prêtent au site lui-même un charme de troublante émotion, et



[illegible] tandis que [illegible] un mortel [illegible] de repentir au [illegible] avait vu dans le « mond[illegible] descendance, jusqu'à [illegible]

[illegible] paroles de son récit [illegible] aveugle. Ses [illegible] à Sam[illegible]





LE PORTAIL DE CHAH-ZINDÉ.

par leurs symboles évidents, semblent destinées à rappeler aux hommes qu'il est de ces mystères éternels qu'aucune vaine curiosité ne doit chercher à pénétrer.

Derrière le mausolée du saint, au delà d'autres chapelles multicolores écroulées, de vastes cimetières musulmans s'étalent à perte de vue. Aperçue de là, la fière silhouette de Biby-Khanim s'élève, bien haut, au-dessus de l'amas brunâtre de la ville sarte d'aujourd'hui, aussi imposante que les ruines les plus célèbres de l'antiquité grecque ou romaine.

Aucun bruit ne parvient jusqu'ici; et, par un de ces couchers de soleil qui dorent les montagnes et portent à la rêverie, on peut songer à l'aise au lointain passé de la vieille Marakanda et à toutes ses gloires lorsque, sous Timour, elle était « l'œil et l'étoile » de son colossal empire....

LES MÉDRESSÉS DU RÉGHISTAN

Les larges frontons des trois médressés du Réghistan et les hautes colonnes de leurs minarets sont visibles de tous côtés; soit que, venant du nord, on les aperçoive de la colline à laquelle est adossée la nécropole de Châh-Zindé; soit que l'on porte ses regards vers la ville indigène, en se plaçant sur un point du plateau de la citadelle située à mi-chemin entre le vieux Samarkand et la ville russe; soit qu'enfin on s'avance sous les ombrages des avenues de la ville russe, en se dirigeant vers la place du Réghistan.

Sur le coin de ciel bleu, encadré par les branches inclinées des grands arbres, les médressés profilent alors, comme un féerique décor de fond, leurs lointaines façades roses.

Plus rapprochées, leurs masses compactes se dressent aussi au bout de cette avenue de Tachkent, déjà citée, qui mène au Réghistan et qui, vers le milieu de son parcours de deux kilomètres, franchit, sur un pont, un ravin dont la courbe descend à gauche en large fossé, creusé entre la citadelle russe et la ville indigène.



L'AVENUE DE TACHKENT, A SAMARKAND.

La citadelle occupe le même emplacement que celle qui existait aux temps d'Alexandre (34) et que celle qui fut depuis la forteresse musulmane. C'est ici qu'en 1868, peu de semaines après l'entrée des Russes à Samarkand, une poignée de soldats se défendit hé-

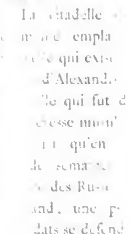


HISTAN

g'istan et les
sont que, ven
adossée la nécropole
que l vers la ville indigène,
un point situé à mi-chemin
narkand qu'on s'avance s
rues en se dirigeant vers la

par les branches inclinées des
comme un féerique décor d
les roses.
leurs masses compactes se dressent aussi au
Tachkent au Réghistan
un parcours d' franchit, sur
double large fossé, creusé e
citadelle russe et la
indigène.
La citadelle
l'emplacement
celle qui exist
d'Alexand
celle qui fut d
forteresse musul
qu'en
de semaines
des Russ
and, une p
dats se défend





TACHK





PERSPECTIVE DES MÉDRESSÉS DU RÉGHISTAN.

roïquement contre les indigènes qui avaient trahi la foi du traité, tandis que le général Kauffmann livrait bataille, à mi-chemin de Boukhara, aux troupes de l'Émir.

Les assiégés furent secourus à temps par le gros de l'armée russe, et les insurgés châtiés de manière exemplaire. Pendant trois jours, la ville indigène fut livrée à la merci des soldats; on détruisit tous les quartiers des bazars jusqu'aux abords de la forteresse elle-même. Et c'est ainsi que les habitants de Samarkand doivent à leur mauvaise foi l'anéantissement de la plus grande partie de leur vieille ville.

Il va sans dire que, depuis cet événement, la citadelle a été remaniée et transformée de façon à répondre à tous les besoins de la défense moderne. Elle ne présenterait donc qu'un intérêt très relatif si on

ne pouvait y voir une curiosité historique : le *kok-tach*, qui fut le trône de Tamerlan.

C'est un énorme monolithe, couvert d'ornements, et pour lequel les Musulmans de l'Asie Centrale ont une profonde vénération ; car, s'il a vu couler à sa base le sang de bien des prétendants illégitimes, il a toujours servi au couronnement des descendants directs de Timour, ainsi qu'à celui de tous les Émirs de Boukhara, depuis l'époque où Samarkand entra en leur pouvoir (35).

Seul l'Émir actuel ne s'est pas assis sur la pierre de ses ancêtres, puisque son avènement est postérieur à la conquête russe. Cependant, afin de lui procurer une satisfaction relative, on l'autorisa à envoyer à Samarkand un coussin qui fut posé sur le kok-tach et reporté ensuite à Boukhara, après avoir tout au moins bénéficié d'un attouchement avec le trône de Tamerlan.

Ce kok-tach était placé autrefois dans un magnifique palais, construit au même endroit par Timour et appelé kok-saraï ou « palais vert ». Le mot de kok-tach signifie d'ailleurs « pierre verte ».

Naguère encore on pouvait, en parcourant l'avenue de Tachkent, apercevoir, — à défaut du « palais vert » depuis longtemps disparu, — les talus jaunâtres et les bâtiments de briques de la citadelle ; maintenant, au contraire, le nombre des petits magasins qui bordent les deux côtés de l'avenue augmente de jour en jour, cachant aux yeux du promeneur la citadelle, avec ses remparts, et même l'horizon des montagnes.



LE BASSIN DU RÉGHISTAN.



UN TCHAÏ-KHANÉ DE L'AVENUE DE TACHKENT.

A partir du pont commence la ville indigène ; les boutiques, les débits de thé se succèdent presque sans interruption, le long d'une légère montée, jusqu'au bassin qui précède immédiatement le Réghistan.

On est ici au cœur même du « vieux Samarkand », au centre de tous les bazars, et au milieu du mouvement le plus intense de la population, mouvement qui bat son plein chaque mercredi et surtout chaque dimanche, jour de bazar par excellence. C'est alors que se traitent les affaires les plus importantes entre indigènes et qu'afflue de tous les kichlak des environs le plus grand nombre de Musulmans.

Je vivrais cent ans que je garderais toujours le souvenir extraordinaire que m'a laissé la première vision du Réghistan, avec ses médressés et son encombrement multicolore, le jour même de mon arrivée à Samarkand



LE RÉGHISTAN.

— un dimanche froid de janvier — alors que le Colonel Levchine m'emmena avec lui à travers la ville, au cours de sa tournée habituelle.

Au galop endiablé des chevaux du léger phaéton, nous filions au milieu de la foule asiate qui se rangeait immobile de chaque côté de la chaussée, parmi des piétons et des cavaliers que les agents échelonnés faisaient écarter de leur mieux. Sur tout le parcours, les Sartes, les mains réunies sur la poitrine, se courbaient et se prosternaient les uns après les autres; et j'aurais pu me croire un souverain oriental, passant devant ses sujets, si je n'avais su que ces humbles salutations s'adressaient uniquement à mon aimable compagnon.

Ce fut ainsi un aperçu rapide du Réghistan rempli de boutiques volantes et de Musulmans; des portiques et des minarets, rutilants de faïences étincelantes, qui miroitaient au soleil. Ce fut, plus loin, le premier coup d'œil sur les majestueuses murailles de Biby-Khanim, sur la multitude innombrable qui grouillait à l'entour ; puis, plus loin encore, la vue merveilleuse qui domine le plateau d'Afrâsiâb et les pentes de sable occupées par les mosquées de Châh-Zindé.

L'impression que je ressentis de cette succession de spectacles féeriques fut si forte que je pus à peine proférer une parole, pris tout entier par une émotion extraordinaire, que ne devinait pas mon compagnon, blasé depuis longtemps sans doute sur tant de splendeurs. Que de fois encore j'ai revu ces monuments scintillants, cette foule bigarrée, sans jamais me lasser de les regarder !...



'ARKAND



– un dimanche froid ... janvier — alors que le colonel Levchine m'emmena avec lui à travers la ville, au cours de sa tournée habituelle.

Au galop endiablé des chevaux du léger ... ton, nous filions ... de la foule qui se rangeait ... de la chaussée ...





CHANGEURS DU RÉGHISTAN.

Le Réghistan est véritablement un des endroits les plus étonnants du monde. Sans être très grande, cette place a de belles proportions, bien en harmonie avec les façades des médressés qui bordent trois de ses côtés à angle droit ; le quatrième côté est limité par une rangée d'échoppes et de petites barrières de bois, que franchissent seuls les piétons.

Comme la place de San Marco à Venise, et dallé comme elle, le Réghistan sert de rendez-vous et de promenoir à tous les flâneurs. De petits marchands de toutes sortes y établissent leurs étalages volants à côté des vendeurs de melons et des restaurateurs populaires, à côté des barbiers et des changeurs (36). Les conteurs d'histoires, les escamoteurs, les joueurs de guitare, etc., y attirent la foule, les jours de bazar, tandis que, sur la terrasse du grand portail du médressé de Chir-Dar, des auditeurs sartes

forment cercle autour des moullah et des philosophes ambulants qui pérorent ou qui lisent à haute voix.



RESTAURATEURS DU RÉGHISTAN.

Les deux médressés qui se font face — Ouloug-Beg et Chir-Dar — ont été conçus sur un plan à peu près analogue. Au centre de chacune de leurs larges façades se dresse le haut fronton carré habituel à toutes les grandes mosquées de ces régions, et qui s'appelle *pich-thâq*. Chacun de ces frontons, dans lequel se découpe une vaste arche ogivale servant de portail, est flanqué de deux minarets bien conservés. Outre ces minarets le médressé de droite comporte deux dômes à coupoles, placés en retrait de l'alignement de la façade. Leurs calottes se voûtent en épaisses cannelures comme celle du dôme du Goûr-i-Mir. Au-dessous règnent également de grandes inscriptions de faïences.



UN CHANTEUR ET SON AUDITOIRE.

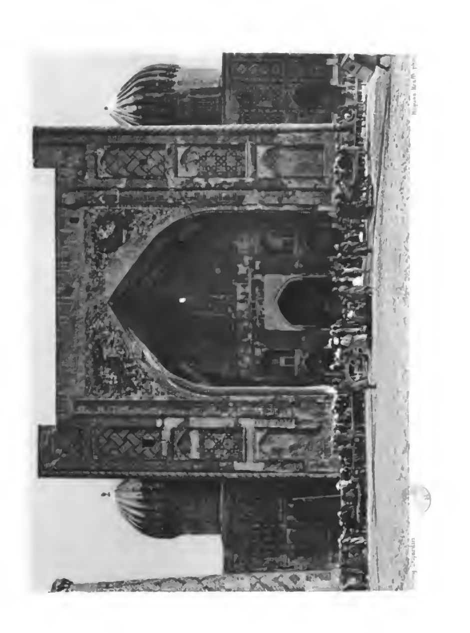
Les minarets, dont la hauteur correspond à peu près à la partie supérieure des pich-thâq, présentent tous une particularité qui ne semble pas avoir reçu encore son explication définitive. Ils sont inclinés assez for-





mosqué
dans
planqu







UN BARBIER DU RÉGHISTAN.

tement en dehors de la verticale, mais sur la droite et sur la gauche, et non parallèlement. On a prétendu que cette inclinaison (presque aussi marquée que celle de la tour de Pise) était due aux effets des tremblements de terre; mais, dans ce cas, il serait bien extraordinaire que les tremblements de terre fussent arrivés à produire un état de choses aussi régulier, et qui semble plutôt devoir être attribué à quelque fantaisie architecturale.



UN MINARET D'OULOUG-BEG ET FAÇADE DE TILLA-KARI.

Le médressé de gauche porte le nom du Khan qui l'a fait construire vers le milieu du xv[e] siècle, et qui fut le petit-fils de Timour, Mirza-Ouloug-Beg, un prince de la plus grande érudition, protecteur éclairé de tous les arts et de toutes les sciences, sous le règne duquel Samarkand connut la période la plus brillante de son éclat intellectuel.

Des trois médressés du Réghistan celui-ci est le plus délabré, et c'est grand dommage, car le coloris de ses revêtements de faïences est d'une intensité et d'une beauté très supérieures à la tonalité générale des deux autres.

D'aspect assez abandonné, le médressé d'Ouloug-Beg sert maintenant encore de lieu d'enseignement, et il abrite une cinquantaine de moullah. Les fidèles s'y rendent aussi pour les prières du vendredi. Cependant, ces prières hebdomadaires ont lieu de préférence dans la cour intérieure du médressé de Tilla-Kari, celui qui est situé entre les médressés d'Ouloug-Beg et de Chir-Dar, c'est-à-dire en face du côté libre du Réghistan.



BOUTIQUES EN BORDURE DU RÉGHISTAN.



LE PORTAIL DU MÉDRESSÉ DE TILLA-KARI.

Sa façade présente un caractère très distinct, en ce sens qu'elle occupe une étendue beaucoup plus considérable et qu'elle possède deux étages superposés d'arcades extérieures, de chaque côté du pich-thâq.

Ce médressé, dont le nom signifie en persan « ouvrage d'or », a été construit au commencement du XVIIe siècle par Yalang-Tach Bogadour, vizir de Kouli-Khan. Il a moins souffert des injures du temps que son voisin plus ancien ; toutefois il a conservé peu de traces, non seulement de l'or auquel fait allusion sa dénomination, mais aussi des revêtements extérieurs de faïences.

Près de cent trente moullah habitent et enseignent à Tilla-Kari. Aussi, sous les arcades extérieures et les couloirs qui les relient, sur les plates-formes supérieures qui les couronnent, règne-t-il toujours beaucoup d'ani-

mation, tandis que la cour, ordinairement vide, ne se remplit que le vendredi à midi, lorsque le *muezzin* fait les appels pour la prière [37].

Le coup d'œil général est extrêmement curieux à ce moment. Les fidèles, débouchant de chaque côté du porche par les petites ogives latérales, se rangent sous les arbres de la cour en longues lignes parallèles, la face tournée vers le pich-thâq du sanctuaire, dont le *mihrab* [38] est dirigé vers La Mecque. Chacun d'eux — après avoir fait au bord d'un bassin, situé en dehors de la mosquée, les ablutions prescrites [39] et après s'être déchaussé — étale devant lui un petit tapis apporté dans ce but, ou la ceinture, pliée en triangle, qu'il noue autour des reins.



LA PRIÈRE DU VENDREDI : LES FIDÈLES DEBOUT.

Conformément aux traditions établies, la prière dure environ un quart d'heure ; elle est réglée exactement par les rites qui prescrivent à chaque bon Mahométan les diverses postures successives, terminées après plusieurs génuflexions par un prosternement général.

Si ces prières du vendredi ressemblent à celles qui se font à la même heure dans tout pays musulman, elles présentent ici au Turkestan un caractère très spécial, et qui tient à l'architecture même de certaines mosquées de l'Asie Centrale appelées grandes mosquées. Leur disposition ressemble souvent à celle des médressés et ne comporte pas, comme sur la côte d'Afrique, comme en Égypte ou comme en Turquie, etc., des nefs formant lieu de rassemblement couvert.

Les fidèles s'établissent donc dans les cours elles-mêmes, ainsi que dans

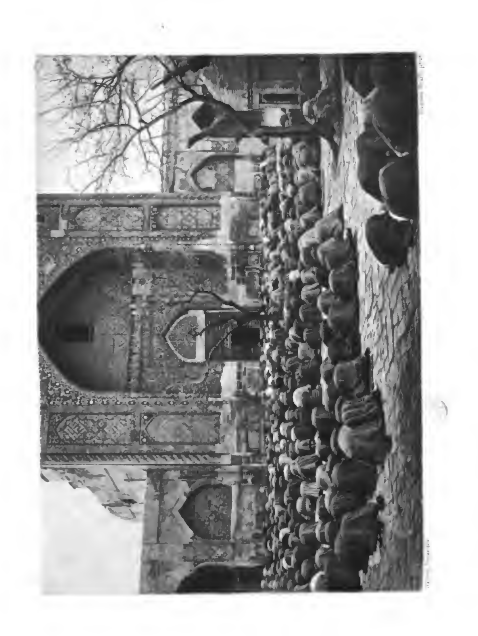


lignes parallèles

situé en dehors de le

un petit tapis

la ceinture





LA PRIÈRE DU VENDREDI : LES FIDÈLES ACCROUPIS.

des galeries latérales coupées de piliers ; et leurs assemblées, qui se déployent ainsi dans toute leur ampleur, deviennent par ce fait encore plus imposantes et plus impressionnantes.

Le médressé de Chir-Dar, — devant lequel s'élève, au milieu des boutiques, la tombe blanche d'un saint musulman (40), — a été construit également au commencement du XVII[e] siècle, et par Yalang-Tach-Bogadour. C'est le plus vaste, le plus décoré des trois médressés du Réghistan, et celui qui, par ses dimensions, par l'éclat de ses faïences et par le bon état relatif de sa conservation, laisse au spectateur un souvenir dans lequel se condense pour ainsi dire le résumé de toutes les visions architecturales de Samarkand.

Dans la partie supérieure de son large fronton, à droite et à gauche du point extrême de l'ogive ourlée d'une magnifique torsade de pierre à

cannelures, se distinguent vaguement les deux lions en mosaïque qui ont donné leur nom au médressé.



MUSULMANS PRIANT SOUS LE PORTAIL DE TILLA-KARI.

Sous la grande ogive, de chaque côté du palier auquel conduisent quelques marches, de superbes faïences claires étalent leurs dessins harmonieux, comme des tentures posées sur les parois.

La grande cour carrée reste, par contre, toujours calme et majestueuse. Sur chacun de ses côtés règnent en pourtour des arcades superposées, en retrait desquelles ouvrent les petites portes des cellules de moullah et d'étudiants. Çà et là se détachent quelque khalat brillant, quelque turban blanc, ou quelque tapis posé sur le rebord de l'appui, et dont les arabesques ajoutent leurs riches tonalités à celles des vieilles murailles de faïences émaillées.



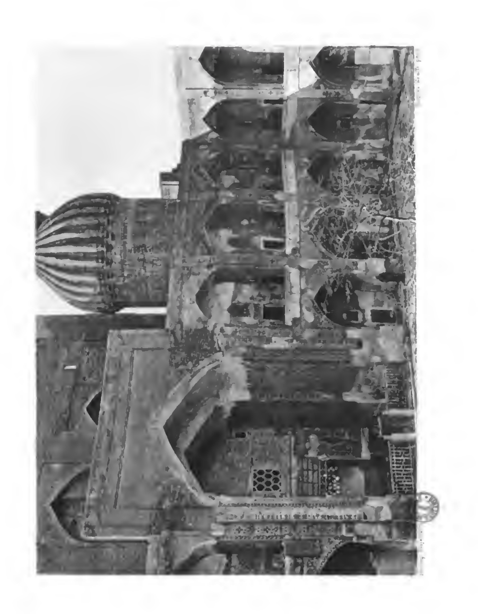
LE PALIER DU MÉDRESSÉ DE CHIR-DAR.

Des escaliers tortueux, à marches abruptes et cassées, conduisent aux arcades du premier étage et jusqu'à la terrasse qui les domine. Ils montent ensuite jusqu'au point culminant du médressé, l'étroite plateforme qui couronne le grand portail. L'ascension complète vaut la courbature qu'elle pro-











TOMBEAU D'UN SAINT SUR LE RÉGHISTAN.

cure et il ne faut pas négliger de l'entreprendre, si l'on veut avoir une idée exacte du site magnifique de Samarkand. Le panorama général que l'œil embrasse de là-haut est simplement admirable.

Au nord, par delà les contours grandioses de Biby-Khanim et la plaine irriguée, on devine le cours du Zerafchan, le grand dispensateur des eaux qui fertilisent toute la région.

Au nord-est apparaissent les coupoles de Châh-Zindé et les cimetières musulmans qui recouvrent en partie l'emplacement de l'antique Afrâsiâb; au sud-est, les hauteurs de Tchoupan-Ata couronnées par le dôme d'un petit mausolée.

Dans la même direction, au delà de la ville de Pendjekent, commence la partie resserrée de la vallée du Zerafchan qui mène jusqu'au glacier d'où

sort le fleuve, et par laquelle on parvient aussi aux gorges du Fan Daria, mieux connues maintenant, depuis l'épidémie mystérieuse qui éclata dans le hameau d'Anzob à la fin de l'année 1898 [41].

Au sud et au sud-ouest, enfin, règne la chaîne imposante des monts du Hazret-Soultan et du Samarkand-Taou, dont le versant opposé descend vers la Boukharie orientale.

Et tandis que, de la base même du grand médressé, monte le bourdonnement des bazars indigènes, là-bas au loin, sur les montagnes et dans la plaine, se répand la paix profonde des vastes espaces, attirant le spectateur vers les hauteurs escarpées comme vers les campagnes verdoyantes qui s'étalent à ses pieds jusqu'aux limites de l'horizon.



IV

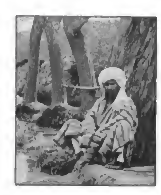
CAMPAGNE ET PAYSAGES



LE SYR-DARIA A KHODJENT.

IV

Campagne et Paysages



La latitude moyenne des régions du Turkestan, décrites dans ce volume, correspond à celle de l'Europe méridionale. Les grandes étendues de campagne cultivée qui rayonnent autour de Samarkand, Kokan, Marghélan, etc... sont donc situées à peu près sur le même degré que Valence, Naples, Salonique, etc...

Cependant leur climat est d'une autre nature. Vu l'éloignement de la mer, il présente (de même que le climat de toute l'Asie Centrale) un caractère nettement continental, et il est soumis à des écarts très sensibles de température.

Les vastes vallées du Zerafchan et du Syr-Daria [42], délimitées de part et d'autre par les montagnes qui s'échelonnent jusqu'aux sommets alpestres



SAMARKAND SOUS LA NEIGE.

des monts Alaï et du Thian-Chan, sont sans doute plus humides et mieux protégées que les steppes et les déserts, où soufflent avec violence les vents les plus opposés. Mais, étant donné la hauteur de leur niveau au-dessus de la mer, une influence spéciale y crée des variations de température aussi extrêmes qu'ailleurs. Le cours du Zerafchan étant plus élevé que celui du Syr-Daria, le niveau de Samarkand — sept cents mètres environ — est plus élevé aussi que celui de Kokan, par exemple, et son climat se trouve, par suite, plus exposé encore aux contrastes des saisons, qui s'accentuent en raison de l'altitude de la région.

D'une manière générale, les étés sont extrêmement chauds et les hivers sont assez froids. L'âpreté de ceux-ci semble augmenter d'année en année, et les indigènes restent très frappés du fait que, depuis l'arrivée des Russes, la neige tombe en abondance de plus en plus grande, même là où on la voyait à peine autrefois.



UN GRAND ARIK A KOKAN.

L'hiver de 1899 à 1900, surtout, a été plus rigou-









LES MONTAGNES A OURGOUT.

reux que tous les précédents, au point que les moutons (43) des nomades, qui paissent dans les steppes et sur les versants des montagnes, ont péri en nombre incalculable et que les populations, peu accoutumées à des froids aussi vifs, ont enduré les plus cruelles souffrances. On rapporte que la vie publique fut comme suspendue par cette longue réfrigération générale et que les bazars, avec leurs boutiques et leurs auvents de planches minces, étaient devenus inhabitables et déserts.

Les neiges commencent dès la fin de décembre et se prolongent jusqu'après le milieu de février, sans avoir pourtant toujours occasion de durcir, car elles fondent souvent pendant des intervalles de temps ensoleillé.

Comme en Europe centrale, la végétation est entièrement arrêtée alors et toute verdure disparaît, vu la rareté des conifères à l'état sauvage,

et l'absence de ces diverses essences à feuillage persistant, communes au littoral de la Provence, à la côte de Crimée ou à celle du Caucase, mais qui ne sauraient prospérer ici [41]. Pendant cette période ingrate, les puissantes silhouettes des grands arbres de toutes sortes peuvent seules faire deviner la magnificence des feuillées de la belle saison.

Pour juger de l'aspect le plus favorable du pays, il faut attendre le printemps qui, d'ailleurs, commence de bonne heure. Dès la fin de février, les innombrables arbres fruitiers des villes, des villages et de la campagne se mettent à fleurir, les arbustes bourgeonnent et le reste de la végétation se développe rapidement, car c'est le moment de l'année où il tombe le plus de pluie. A la fin de mai, les semailles d'automne et les blés de printemps ont déjà entièrement mûri, si bien que, vers le commencement de juin, on peut procéder à la moisson.



UN PETIT SARTE A ANE.

Entre temps, la chaleur s'est installée et l'été réclame tous ses droits. Il se distingue par une ardeur et une sécheresse extrêmes, particulièrement marquées au mois de juillet, et rendues plus fatigantes encore par le règne éventuel de vents de sirocco suffocants.

Bêtes et gens ont alors moins à faire ; mais à la fin de septembre, le travail redouble avec la cueillette du coton qui a été semé en avril, et quelques semaines plus tard, avec les vendanges,







ARBRES FRUITIERS EN FLEURS.

très importantes dans les vignobles du district de Samarkand, qui est trois fois plus productif qu'aucune autre partie de l'Empire russe.

L'automne est encore chaud, clair et sec. Il se prolonge tard et les feuilles tombent lentement, bien que recouvertes depuis longtemps déjà par une épaisse couche de poussière grise (45). C'est la saison pendant laquelle la température est la plus régulière et sans doute la plus agréable.

Mais la beauté de l'automne ne peut, en aucun cas, fournir les spectacles ravissants de la saison printanière, ni les sensations délicieuses de ces mois de mars, d'avril et de mai, quand la végétation, après avoir pris son premier essor, offre la fraîcheur et l'épanouissement de tous ses attraits.

C'est alors que, dans des successions de vergers sans limites apparentes, surgissent de tous côtés et en quantités invraisemblables des floraisons

blanches et roses, qui se détachent sur le bleu du ciel ou se mélangent çà et là à la verdure naissante. C'est alors que les peupliers, les saules, les aulnes, les platanes, etc... répandent autour de leurs troncs robustes des ombrages magnifiques; que les acacias exhalent des parfums capiteux et que les *karagatch*, ces ormes noirs spéciaux au Turkestan, revêtent des feuillages si denses que leur ombre se projette sur le sol en une tache compacte où ne perce pas la moindre paillette de lumière.



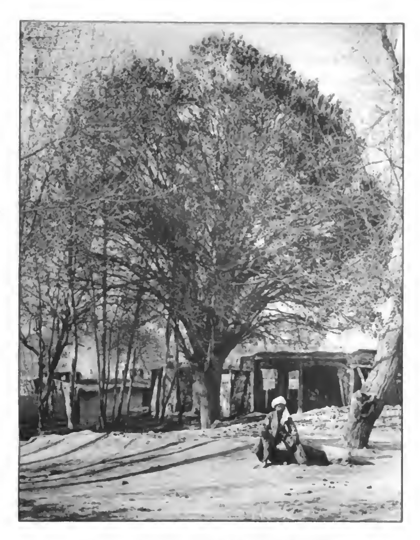
LES MONTAGNES A KHODJENT.

Le soleil vivifie la nature de ses rayons bienfaisants, mais sans que leur éclat soit réverbéré par des blancheurs crues et aveuglantes comme celles qui dominent, par exemple, dans les constructions et sur les vêtements des Maures et des Arabes, au Maroc et sur le reste du rivage africain.



LA COUR D'UN MÉDRESSÉ A MARGHÉLAN.

En Asie Centrale les tons brunâtres des murailles de pisé et l'abondance des ombrages atténuent la vivacité de la lumière, tout en devenant des fonds neutres et calmes sur lesquels les nuances ardentes des costumes indigènes se



UN KARA-GATCH (ORME NOIR DU TURKESTAN).

détachent d'autant plus brillamment. Fastueux ou simples, de soie flamboyante ou de cotonnade criblée d'arabesques et de fleurs, ceux-ci prennent une valeur étonnante dans le cadre adouci qui les entoure, et qui les fait mieux ressortir que tout autre.

Le Ferghana est la région du Turkestan où les habitations, concentrées

ou éparpillées, les cultures gaiement animées de travailleurs, forment les agglomérations les plus denses. Les cent et quelques kilomètres qui représentent la distance comprise entre Marghélan et Kokan sont une succession presque ininterrompue de champs fertiles, de belles futaies et de villages populeux. C'est dans cette campagne abondamment arrosée, et qui mérite bien le nom de « grenier du Turkestan » (46), que le cotonnier est cultivé sur une très vaste étendue, que les mûriers croissent en plus grand nombre et que la sériciculture est particulièrement développée. Les soieries du district de Kokan comptent parmi les plus renommées de tout le pays, et comprennent des tissus de soie légère et glacée qui sont une spécialité du Ferghana.



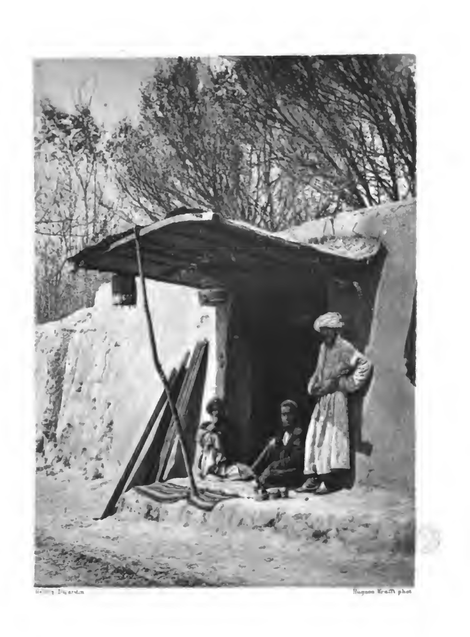
UNE ROUTE OMBRAGÉE.

C'est donc aussi dans cette région que s'importent le plus grand nombre de graines de vers à soie provenant de l'étranger, et qui, par la supériorité de leur qualité, ont remplacé les graines indigènes (47).

Le pays du Ferghana étant le plus cultivé et le plus prospère du Turkestan, sa population, fort à l'aise, est tout naturellement très encline au plaisir et à la vie contemplative. De tous les Sartes, les gens de Kokan passent pour être les plus amateurs de distraction et d'amusement. Aussi, aux yeux des Musulmans des autres villes, Kokan passe-t-elle pour être un



... de travailleurs ...
... lques kilomètres ...
... t une ...
... es et d...
... Ch...
... campagn...
... ent arrosée.
... bien le ...
... dans ...
... que ...
... est cultivé ...
... vaste étend...
... mûriers en ...
... grand n...
... la sériciculture ...
... ticulièrement ...
... ppée. Les so...
... trict de Koka ...
... sont parmi les ...
... estimées de tou...
... comprennent ...
... de soie ...
... soie qui s...
... té du Fer...
... rtent le pl...
... étranger, et ...
... indigènes ...
... le plus p...
... lement ...
... les gen...
... d'amusement. A ...
... elle pour ...



Héliog Dujardin — Hugues Krafft phot



LA RIVIÈRE A AKHÈKLIK.

petit paradis terrestre, dont la puissance attractive augmentera en raison de la facilité des communications nouvelles apportée par l'établissement du chemin de fer. Les trains qui circulent sur la ligne sont à tel point bondés d'indigènes que le mouvement des routes a dû forcément en pâtir.

Aux eaux des sources, des torrents, à celles des affluents du Syr-Daria et des canaux d'irrigation qui en dérivent, est due la richesse du Ferghana.

Ici, comme dans le district du Zerafchan, ce sont même les petites rivières et les ruisseaux qui, captés dès leur sortie des montagnes et divisés en une infinité d'arik, tracés en éventail, favorisent plus spécialement les cultures. Les courants des grands fleuves deviennent moins utilisables dans les plaines, au fur et à mesure que leur inclinaison diminue.

Partout, d'ailleurs, où l'eau exerce son action fécondante, la végétation est de toute beauté.

On pourrait donc prétendre que le charme du paysage commence dans les villes mêmes, dès que les éclaircies des bazars permettent à quelques-uns de ces grands arbres d'étendre leurs larges ramifications à l'appui d'une boutique ou d'un minaret.

Ce charme s'amplifie dans les quartiers excentriques des cités indigènes, là où les feuillages deviennent plus touffus, où les carrefours peuplés de petits débits de thé sont entourés d'épais ombrages, où des mosquées secondaires dissimulent leurs façades derrière des rideaux de hautes tiges, dont le pied baigne dans des bassins ou des étangs.

Il prend, enfin, un aspect tout à fait rustique, là où les habitations sont

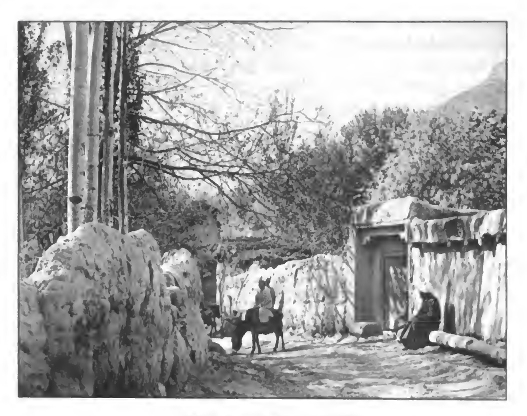


UN BASSIN DE MOSQUÉE A KHODJENT.









UNE ROUTE A TRAVERS LA CAMPAGNE.

littéralement enfouies dans des plantations mélangées de cultures et de pâturages jusqu'aux extrémités des surfaces irriguées.

De toutes les régions du Turkestan, celle de Samarkand fournit sans contredit les meilleurs spécimens de ces paysages mi-citadins, mi-agrestes, qui sont particulièrement variés ici par suite de la configuration mouvementée du terrain.

Dans le réseau irrégulier des rues et des ruelles, dont le caractère purement oriental s'accentue à l'écart des artères nouvelles de Samarkand, des kara-gatch énormes et de gros bouquets de peupliers surplombent les murailles grises des maisons basses. Leur quantité augmente encore, quand on avance dans ces quartiers suburbains, et elle est incalculable le long des jardins et des vergers de plus en plus spacieux [48].

Dans toutes les directions, ceux-ci s'étalent à perte de vue, divisés en une multitude de propriétés particulières dont chacune possède sa maison. Les Sartes, qui sont souvent marchands et cultivateurs en même temps, y viennent journellement au printemps pour y travailler eux-mêmes, ou y surveiller les travaux qu'ils font exécuter. En été, ils s'installent complètement dans ces domaines relativement frais et y habitent avec leur famille.

Sous les amandiers, les abricotiers, les pêchers et d'autres arbres fruitiers plantés sans ordre voulu, les Sartes cultivent la vigne dont le raisin sert à différents usages.

Il est employé sur place par des industriels russes qui en font des vins rouges et blancs, ainsi que des cognacs très agréables à boire, mais consommés au Turkestan, vu qu'ils ne tiennent pas longtemps. On en fait aussi des quantités de raisin sec, denrée très répandue dans tous les bazars indigènes et même exportée à l'étranger.



UN JEUNE SARTE PUISANT DE L'EAU.

Les chemins qui conduisent à ces jardins, et qui les séparent, sont extrêmement pittoresques sous leurs ramures ombreuses. Ils sont bordés par les eaux murmurantes des arik et par des murs de pisé qui forment enclos ou façades d'habitations estivales. Quoique fort simples, celles-ci ont beaucoup de cachet, grâce aux fortes moulures de leurs piliers



point de vue, divisé
possède sa
en même temps
eux-mêmes.
s'installent
avec leur
et d'autres arb
la vigne dont
ages

qui en font
considérables à bon
qu'ils ne pas longtemps
fait aussi des
de raisin sec, d
répandue dans
bazars indigènes
exportée à l'étranger

Les chemins qui
duisent à ces jardins
qui les séparent
extrêmement
ques sous leurs
ombreuses. Ils sont
par les eaux
murmurantes des arik
murs de p
nent enclos ou
plantations
que fort
ont beaucoup
grâce aux
res de leurs p





UN TCHAÏ-KHANÉ AU BORD D'UNE ROUTE.

arrondis qui divisent la muraille en panneaux réguliers, ornés de décors en creux. Une porte seulement donne accès à la propriété, tandis que toutes les fenêtres ouvrent sur la cour de la maison.

Ici encore, et jusque dans les parties extrêmes de la ville, on trouve, de même que dans les quartiers les plus peuplés, des échoppes et des tchaï-khané installés aux points de croisement des routes. Comme chez leurs congénères plus achalandés des bazars, on peut y voir, accrochées au sommet de leurs devantures, des cages d'osier à moitié recouvertes d'un lambeau d'étoffe, et contenant des cailles ou des perdrix de combat, que les Sartes isolent de cette manière pour les préparer à des luttes dont ils raffolent.

Çà et là, au détour d'un chemin, se dresse encore le portique d'une de

ces mosquées de bois et de brique, reflété par des eaux dormantes. On pourrait en citer d'infiniment poétiques dans leur rustique simplicité.

Vers la fin de la journée, il fait bon se reposer là sous les branches des peupliers et des saules, à côté de grosses touffes d'iris violets (49) qui fleurissent autour des étangs. Alors, les fillettes et les serviteurs sartes défilent pour puiser la provision du ménage dans de grandes aiguières de métal, et les fidèles se groupent avant la prière pour accomplir leurs ablutions traditionnelles. On voit apparaître des femmes voilées, des enfants, qui passent à pied pour regagner leurs demeures, ou quelque Sarte en khalat somptueux, qui chevauche tranquillement au pas cadencé de sa monture....

A la richesse de sa végétation l'oasis de Samarkand joint l'intérêt des ruines de ces mosquées et de ces mausolées dont la construction remonte presque à l'époque des grands monuments de Tamerlan. Elles sont éparpillées sur plusieurs points très distants les uns des autres, et comme perdues dans les cultures et les vergers.

Ce sont en grande partie des sépultures de saints personnages vénérés à Samarkand et dont l'histoire pourrait fournir matière à bien des légendes. Ainsi qu'à Châh-Zindé, des cimetières s'étalent tout autour. Tel est le cas du tombeau de Khodja-Abdi-Daroun, placé à la limite des faubourgs sud-est, et qui est voisin des ruines d'un grand monument à coupole, vestige présumé de ce médressé que Tamerlan édifia pour les descendants aveugles de Khida.

Dans une direction plus lointaine, une autre mosquée en ruines porte le nom de Khodja-Abdi-Biroun. Elle est cachée dans des arbres admirables, du milieu desquels émerge sa coupole bleue coiffée d'un nid de cigognes. Tout à côté, des prés couverts d'herbe savoureuse servent de pâturages à des bestiaux. On est ici à proximité du grand parc de la mosquée de Namaz-Ga, et, en obliquant davantage vers l'ouest, on rencontre la mosquée de Khodja-Akhrar, située à l'extrémité du quartier suburbain qui porte le même nom. Cet édifice peut prendre rang aussitôt après les médressés du Réghistan, auxquels il ressemble par ses dispositions générales. Le pich-







PAYSAGE A KHODJA-ABDI-DAROUN.

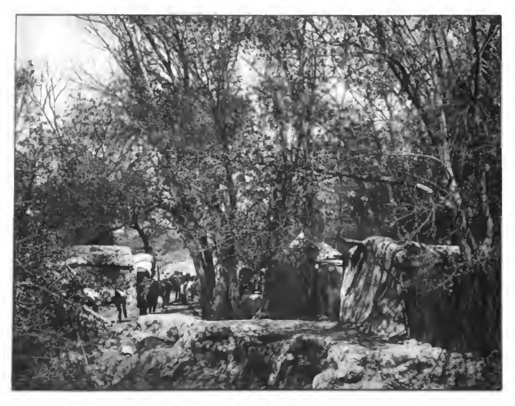
thâq de la façade est encore assez bien conservé, de même que celui qui s'élève à l'autre bout de la cour oblongue, au delà d'un amoncellement de débris de toutes sortes. Les faïences des revêtements des deux frontons sont presque aussi belles que celles des médressés d'Ouloug-Beg et de Chir-Dar. Elles sont même plus anciennes, car le médressé de Khodja-Akhrar a été construit, à la fin du xv[e] siècle, par un personnage qui a joui d'une grande

notoriété en Asie Centrale et dont la sépulture voisine compte parmi les plus vénérées de Samarkand.

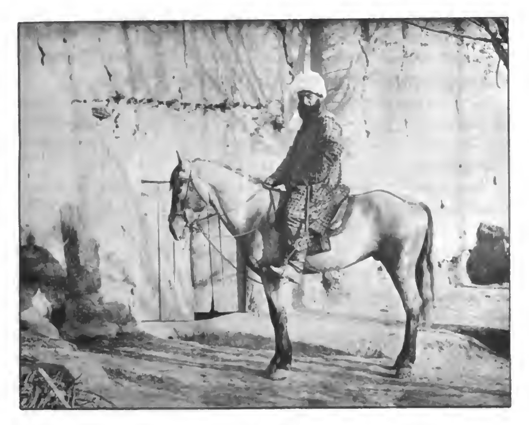
Khodja-Akhrar (Akhrar signifie « consacré à Dieu ») habita tout d'abord Tachkent, mais il s'établit plus tard à Samarkand où la renommée, qu'il avait acquise par sa haute science théologique, devait croître et s'étendre encore. Il y bâtit ce médressé où il enseigna et où il attira de tous les points de l'Islam une foule de disciples.

Son tombeau, simple plate-forme carrée et faite de dalles de marbre verticales à inscriptions sculptées, s'élève non loin du médressé, au delà d'un petit parc rempli de vieux arbres et orné d'un bassin en forme de lac.

Le nom d'Akhrar se rattache aussi à l'histoire d'un manuscrit fameux, confié naguère à la garde des *oulama* (50) de la mosquée. C'était le Coran



SOUS-BOIS AUX ENVIRONS DE SAMARKAND.



UN CAVALIER SARTE.

d'Othman, très vénéré dans tout l'Islam, parce qu'il passe pour avoir été écrit de la propre main du troisième successeur de Mahomet, et qu'il porte les traces du sang de son auteur. On raconte, en effet, qu'Othman fut tué dans son palais par la populace révoltée, alors qu'il tenait entre ses mains le livre sacré.

Bien peu d'Européens ont pu voir ce manuscrit à l'endroit où il était conservé depuis plusieurs siècles, car il fut acheté aux oulama par le Général-major Abramoff, aussitôt après la prise de Samarkand, et envoyé par lui à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, dont il forme actuellement un des plus précieux documents paléographiques[51].

Au nord de Samarkand, c'est-à-dire dans la direction diamétralement

opposée à celle où se trouvent le médressé et le faubourg de Khodja-Akhrar, la campagne présente un aspect tout différent et très accidenté. Les cultures, devenues plus rares, sont espacées entre elles par des terrains sans rapport et d'ailleurs inutilisables.

C'est ici que s'étend le vaste plateau d'Afrâsiâb, — dont il sera spécialement question à propos des grandes fêtes musulmanes, — plateau couvert de vallonnements arides, coupé par de profonds ravins et par de hautes falaises sablonneuses.

Dans une dépression encaissée, à l'une de ses extrémités, on voit une sépulture très célèbre par tout le Turkestan, celle de Daniar, qui ne serait autre que notre prophète Daniel. Les Sartes croient que Daniar était si grand qu'il touchait au ciel et que sa tombe ne contient qu'une partie infinitésimale de son corps. Particularité très curieuse, cette faible fraction avait, au dire des moullah, le don de grandir sous terre tous les ans, de sorte que le sarcophage s'était allongé et continuait à s'allonger miraculeusement. Il avait fini par atteindre plus de vingt mètres de longueur, alors que sa largeur restait dans les proportions d'un sarcophage ordinaire. Les autorités russes ont désiré mettre bon ordre à cette croissance mystérieuse, et « pour garantir le tombeau des intempéries » ont obtenu récemment la construction d'un bâtiment à coupoles qui l'englobe, en lui assignant des limites fixes pour l'avenir.

Le long et étroit sépulcre blanc, avec ses cornes de béliers amoncelées au pied des mâts coiffés de croissants et de queues de chevaux, a donc perdu le caractère étrange qu'il devait avoir, à ciel ouvert, au milieu des parois de sable jaune d'alentour.

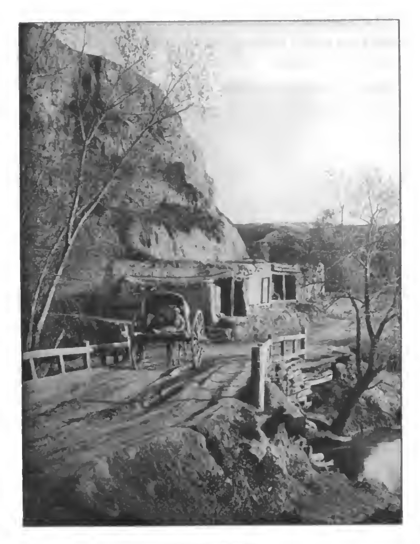
Les sites voisins sont extrêmement pittoresques, car à la base des falaises les plus élevées et les plus abruptes serpente un large arik dont les eaux, bordées d'une charmante végétation, alimentent de nombreux moulins indigènes.

Non loin de là, dans un village isolé, sont parqués les lépreux de la région. Leurs femmes représentent l'élément mendiant par excellence et se postent pendant la journée sur les chemins les plus fréquentés. Seules Musul-



extrémités, on voit
de Daniar, qui
croient que Daniar
contient qu'une pa
cette
terre tous les ans
à s'allonger
vingt mètres de
ment la



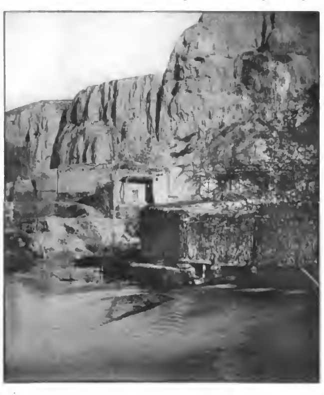


LES FALAISES DE SIAB.

manes qui puissent circuler sans voile, elles s'accroupissent par petits groupes ou en files espacées le long des routes, et, sans bouger de leur place, elles sollicitent l'aumône des passants.

Plus avant dans la campagne, on atteint les pentes de la colline de Tchoupan-Ata et le lit du Zerafchan, grandiose en ces parages désormais

historiques. De l'heureuse traversée de ce fleuve dépendait, en 1868, la prise de Samarkand par les troupes russes que surveillaient les armées musulmanes massées sur la colline. Le courant du fleuve, extrêmement rapide, forme une infinité de bras parallèles séparés par des bancs de sable et de galets, et qu'il est impossible de franchir autrement qu'à cheval ou en arba. Le passage est souvent dangereux au moment des fortes crues, et nécessite même toujours la connaissance exacte des gués les moins profonds. Il serait fort imprudent de s'y aventurer sans l'aide d'un indigène.



MOULINS INDIGÈNES.

Près de cet endroit, le chemin de fer longe maintenant le fleuve et frôle presque une superbe arche ogivale qu'on appelle, — à tort ou à raison, — le « pont de Tamerlan ». Il y a quelques années une seconde arche semblable existait encore, accolée en retour et à angle droit à celle que l'on voit aujourd'hui. Était-ce vraiment l'amorce d'un pont détruit depuis longtemps, ou n'est-ce que le dernier fragment d'une construction destinée à briser le courant et à faciliter la répartition de ses eaux? On ne le sait pas au juste, et les avis sont partagés sur ce point.

Toujours est-il que le Zerafchan se divise en deux grands bras principaux près de la colline de Tchoupan-Ata, et que le double courant du fleuve









LE PONT DE TAMERLAN.

a servi de base à la création de l'antique système d'irrigation qui féconde toute la région depuis des siècles.

Cet ingénieux réseau de canalisation, conservé et entretenu avec soin par les peuples divers qui l'ont utilisé depuis sa fondation, a été, toutefois, considérablement amélioré par l'administration russe : des travaux récents ont permis d'augmenter l'étendue des cultures et ont assuré plus de régularité à la distribution des eaux.

Tandis que cette administration s'occupe, dorénavant, plus spécialement de la surveillance générale des arik principaux, le soin de la distribution des eaux elles-mêmes, parfaitement réglementée, est resté entre les mains de personnages indigènes choisis par le Gouverneur militaire. Ils sont désignés par le nom d'*arik-aksakal*, et ils ont sous leurs ordres d'autres indi-

gènes élus par les votes des communes rurales. Leurs fonctions comportent en plus la gestion des travaux qui, au moyen de redevances en nature, doivent être exécutés annuellement pour l'entretien de tous les canaux [52].

Du haut de Tchoupan-Ata on peut juger de l'immense réseau de ces magnifiques irrigations. La vue offre même un panorama circulaire plus splendide encore que celui de la terrasse de Chir-Dar, car ici elle embrasse de plus près les chaînes de montagnes, et elle domine mieux toutes les opulentes cultures du cours supérieur du Zerafchan.

Le point culminant de la colline est couronné par la coupole d'un petit sanctuaire, but de pèlerinage très fréquenté par les Musulmans, ainsi qu'en témoigne la multitude de pierres, nouées de cordons et de ficelles, que les Sartes déposent dans les anfractuosités de la muraille, quand ils désirent l'accomplissement d'un vœu qui leur est cher. La chapelle, qui porte des traces de décorations de faïences, contient encore les restes d'un saint, et, comme partout dans ce pays où abondent les contes populaires, une ou plusieurs légendes se rattachent à cette sépulture.

Celle qui m'a été dite raconte qu'un roi barbare assiégeait une fois Samarkand, dont les habitants épouvantés se lamentaient et priaient Dieu de les préserver. Dieu exauça leurs supplications, car, au matin du jour attendu pour l'assaut du conquérant, ils virent qu'une colline avait surgi dans la plaine, ensevelissant tous les ennemis. Un berger dormait sur cette montagne avec ses moutons. En se réveillant, il aperçut, tout stupéfait, le fleuve et la grande ville ; il demanda où il se trouvait, disant qu'il était lui-même d'un pays de hauteurs lointaines. Il apprit alors par quel prodige la montagne avait été transportée là ; et, frappé du sentiment de sa mission divine, il se promit de consacrer sa vie à la sainteté. Il s'établit définitivement sur la colline, en vue de Samarkand, et répandit le bien autour de lui.

Les bergers vénèrent depuis sa mémoire comme celle de leur patron, car *tchoupan* veut dire « berger », et *ata* « père ».

Pour juger, enfin, de la beauté de certains sites montagnards et pour recueillir des impressions nouvelles, on peut, avant d'entreprendre de plus



… Leurs fonctions con…
… de redevances en …
…retien de tous les ca…
… de l'immense réseau …
… on parpourra cite…
…ur-Dar, car ici elle …
… entre eux toutes …

…ne par la coupole …
… les Musulmans …
… cordons et de ficelles.
… muraille, quand ils de…
… La chapelle, qui porte
… les restes d'…
… les contes populaires …
… rattachent … sépulture.

… a été dit … qu'un roi barbare assiégeait …
… dont les … se lamentaient et priaient …
… préserver … leurs … cations, car, au matin …
… pour … qu'une colline avait …
dans la plai… Un berger dormait sur …
montag… il aperçut, tout stupéfait …
… avait, disant qu'il …
même d… alors par quel prod…
montag… sentiment de sa …
divine, il… Il s'établit défin…
sur la coll… bien autour de …
Les be… celle de leur patr…

… enfin … montagnards …
… impressions nouv… d'entreprendre de …





UN PETIT PAYSAN SARTE.

lointaines expéditions, se rendre à une quarantaine de kilomètres au sud de Samarkand, au bourg d'Ourgout.

Séparé de la grande plaine irriguée par des terres en partie incultes, et qui donnent un avant-goût des vastes steppes arides[53] du Turkestan, Ourgout est accroché à douze cents mètres de hauteur aux flancs des montagnes du Hazret-Soultan, sur l'autre versant desquelles commence la Boukharie.

On a ici la vue immédiate d'imposants sommets neigeux qui semblent dressés à pic et tout près du spectateur, comme une barrière insurmontable entre les deux contrées.

Ourgout est vanté pour les eaux de ses sources et de son torrent, ainsi que pour les hautes futaies séculaires qui se trouvent dans son voisinage[54].

L'une d'elles, cachée dans un repli de terrain, fait songer aux sous-bois les plus ravissants de nos pays. Les eaux qui jaillissent du flanc de la pente forment une suite de cascatelles et de bassins, qui s'échelonnent sous des ombrages compacts jusque près d'une petite mosquée. Celle-ci sanctifie la futaie et tout ce qu'elle contient, jusqu'aux nombreux poissons qui peuplent les bassins. Les visiteurs et les pèlerins indigènes se garderaient bien d'en pêcher un seul, mais se livrent toujours au plaisir prolongé de les nourrir



LES CASCATELLES PRÈS D'OURGOUT

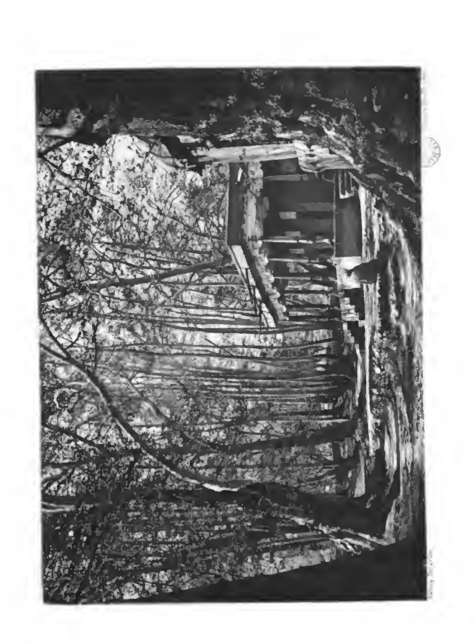


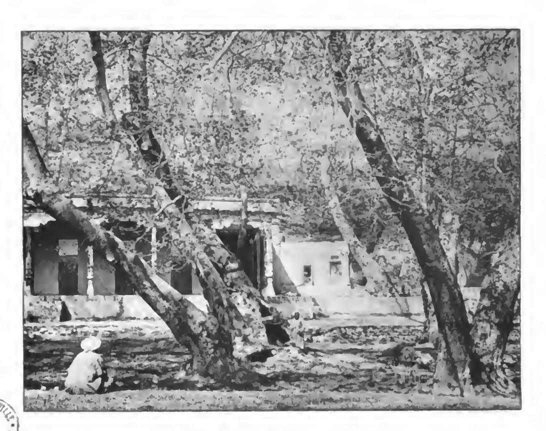
LA MOSQUÉE ET LE BOIS SACRÉ
DE TCHAR TCHISAR A OUROUL

...ants sommets neigeux qui se ...
...eur, comme une barrière ...

...s et de son torrent ...
... dans son voisinage.
... songer aux sou...
... du flanc de la
... échelonnent ...
... Celle-ci san...
...x poissons qui peu...
... garderaient b...
... prolongé de les ...







LES VIEUX PLATANES DE TCHAR-TCHINAR.

avec des galettes qu'ils peuvent acheter au tchaï-khané établi dans le vallon.

L'autre futaie, appelée *Tchar-Tchinar*, a un caractère tout différent. Elle est située dans la montagne, au-dessus de la bourgade qu'on traverse dans sa plus grande largeur pour s'y rendre, et dont on mesure ainsi l'étendue.

Les maisons d'Ourgout, assez pareilles à toutes les constructions sartes, et entourées de bouquets d'arbres, s'étalent sur plusieurs mamelons ou escaladent des escarpements, le long desquels le torrent déverse ses flots bruyants. En remontant son cours rempli de rocs et de cascades, on passe par des bazars en pente que relient entre eux de nombreux petits ponts de bois, on gravit des ruelles raboteuses et des chemins tournants bordés d'eaux babillardes.

Le nom de Tchar-Tchinar signifie « quatre platanes » et s'applique sans doute aux plus énormes d'entre les arbres magnifiques qui composent la futaie. Les plus gros forment des faisceaux de plusieurs troncs réunis, et le « vétéran des platanes » contient à sa base une large cavité aménagée en cabane. Entre les feuillages clairs, où habitent et roucoulent des ramiers, apparaît le fond de montagnes et de neiges, vers lequel le bois se dirige en triangle allongé. Il est parcouru par de délicieux ruisselets d'ondes cristallines et glacées, qu'on a captées en partie pour les dériver en arik sous des cabanons alignés où les Sartes se baignent à l'écart avant leurs dévotions.

Car Tchar-Tchinar abrite encore le tombeau d'un saint et une mosquée à terrasse, dont les gracieuses colonnes de bois se détachent à jour sur la verdure de la futaie.

Peu d'endroits au monde pourraient rivaliser de charme et de poésie avec le bois sacré de Tchar-Tchinar. Les Musulmans du Turkestan le savent peut-être, car ils ont le sentiment exact et l'amour des beautés de la nature. Mais le voyageur européen, qui visite ces parages solitaires, les apprécie certainement encore plus qu'eux ; il quitte avec regret cette région alpestre, vivifiée par un air exquis, et le vénérable chef de la commune qui lui a offert une hospitalité tout orientale, dans sa modeste maison d'argile.



V

HABITATIONS ET MŒURS



LA MAISON DU CHEF DE LA COMMUNE A OURGOUT.

V

Habitations et Mœurs



La maison sarte est d'une construction fort simple qui ne demande ni grand temps, ni plan préalable d'architecte. Composée de bâtiments en rez-de-chaussée, elle est faite de cadres de charpente et de murs de pisé, qui reposent généralement sur un petit soubassement de briques.

Pour pétrir la pâte des murs on prend quelquefois la terre même de la cour de l'habitation, en creusant une fosse qui se transforme plus tard en bassin alimenté par l'eau d'un arik.

La hauteur moyenne d'une maison ne dépasse pas quatre mètres, y compris la toiture en terrasse; mais, quand il existe un étage supérieur, comme cela est fréquent au centre des villes, la hauteur totale de la con-



UNE RUELLE DANS UN QUARTIER SUBURBAIN.

struction peut aller jusqu'à six ou sept mètres. Chaque habitation possède deux départements : celui des hommes et celui des femmes. Elle a, par conséquent, au moins deux cours, quelque petites qu'elles soient, puisque les chambres ne doivent pas prendre leur jour dans les murs extérieurs.

Sur la rue, la ruelle, ou l'impasse (55), donne généralement une porte à deux battants, presque toujours ouverte jusqu'à la tombée de la nuit, et dont l'entre-bâillement permet au passant de deviner l'importance de l'habitation.

La cour principale, quand elle est spacieuse, contient des hangars qui servent de remise et d'écurie. Çà et là on y voit aussi de gros poteaux, fixés dans le sol pour attacher les chevaux de selle pendant le jour.



UN CHEVAL DE SELLE.

Le long d'un ou de plusieurs côtés de la cour règne une petite terrasse de briques, surélevée d'un mètre environ, par laquelle on entre, de plain-pied, dans l'appartement réservé aux hommes, et qui est toujours accessible aux Mu-









UNE MAISON SARTE : FAÇADE DONNANT SUR LA PREMIÈRE COUR.

sulmans, aux Russes et aux étrangers, dont le maître de céans reçoit les visites ou qu'il héberge.

De cette première cour, une porte discrète mène à une seconde cour, autour de laquelle sont construites les habitations des femmes. Domicile intime du mari et domaine exclusif de sa famille, cette partie de l'habitation est interdite même aux serviteurs. Les femmes y restent confinées, vaquant aux soins du ménage, et ne sortant guère que pour se rendre au bain (56) ou, en visite, dans d'autres intérieurs, aussi mystérieux et aussi impénétrables que le leur.

Gamins et fillettes, par contre, jouissent d'une existence des plus libres et circulent sans surveillance aucune, ni de la part de la mère recluse, ni de celle du père absent de la maison. A l'entrée des cours, sur le seuil des portes et

dans les ruelles, ils se répandent en gentils groupes joueurs, mais bien moins bruyants que dans nos pays occidentaux. Le calme des Musulmans les caractérise dès leur jeune âge, et apparaît déjà dans l'expression réfléchie des marmots, confiés à la sollicitude de leurs aînés.



FEMMES VOILÉES MARCHANT DANS LA RUE.

La tonalité calme et unie des façades intérieures de l'habitation sarte est rompue, à l'occasion, par la décoration polychrome des vestibules à portiques qui, chez certains riches marchands, précèdent l'appartement.

Leur disposition rappelle assez celle des portiques des mosquées plus ou moins modernes. Des colonnes en bois, de forme élancée, et couronnées de chapiteaux profondément sculptés, supportent des frises à sujets coloriés et des corniches en stalactites, des poutres et des poutrelles peintes de nuances éclatantes, qui tranchent en jaune citron, en rouge orange, sur des fonds non moins ardents, au-dessus des fausses baies en ogives des parois murales.



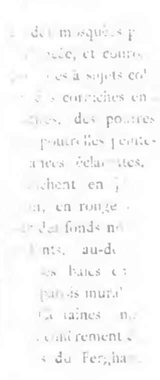
UN GROUPE D'ENFANTS SARTES.

Certaines maisons, particulièrement dans les villes du Ferghana, ont





LA RUE









GRANDE BAIE VITRÉE D'UNE MAISON DE KHODJENT.

leurs façades de la première cour ornées de grandes baies, fermées par des parois en bois de nuance claire, et garnies de vitres, dont la forme s'harmonise avec le dessin général du panneau extérieur.

Quand la cour est assez grande pour comporter des plantations, on y rencontre souvent des pavillons rustiques à un ou deux étages, construits en

vue des chaleurs de l'été, et permettant à leur propriétaire de s'y installer pour la nuit. J'ai vu des pavillons de ce genre dans les cours de vastes habitations sartes de Khodjent, au commencement du printemps, à cette époque charmante où les floraisons fraîches des arbres fruitiers d'alentour encadraient gaîment ces jolis domaines aériens.



UN PORTIQUE FORMANT VESTIBULE.

L'appartement des hommes se compose d'au moins deux pièces, dont l'une sert d'antichambre et l'autre de salle de réception. C'est ici que l'étranger est toujours accueilli avec la plus grande amabilité.

Malgré les tonalités un peu tapageuses de certains détails d'aménagement, le salon sarte est fort agréable à l'œil dans son ensemble. Sa décoration varie naturellement suivant la situation de fortune du propriétaire. Chez les plus aisés, elle est très coquette et soignée. D'une manière générale, elle comporte alors des lambris de bois ou de faïence, des plafonds en poutrelles de couleur comme dans les péristyles cités plus haut, des bandeaux en bois sculpté ou en plâtre ornementé, des portes et des volets épais, couverts de dessins géométriques très décoratifs, taillés dans la masse.

Les murs sont entièrement blancs ou ornés de peintures représentant des arabesques, des rinceaux et des fleurs. Des encadrements de style oriental y forment des niches qui font office d'armoires sans fermeture, où sont rangés les couvertures soyeuses et les matelas ouatés, pliés avec soin. D'autres niches, subdivisées en une infinité de petites cases symétriques à encadrements ajourés, servent à exposer des tasses et des coupes de porcelaine de Chine. Parfois une niche centrale, voûtée en ruche d'abeilles, affecte la



propriétaire de s'y installer
dans les cours de va...
du printemps, à cette
arbres fruitiers d'alentour
encadreraient gaîment ces
domaines aériens.



L'appartement
...esse compose
deux pièces
sert d'antichambre
l'autre de salle
...ption. C'est ici
...anger ... toujours
accueilli av...
...nde ama...

Malgré ...
...en peu ...
fort agréable
...ment suivant ...
...e est très co...
...ons des lambris
...deur comme dans
... ou en plâtre orn...
des po... géométriques ...
ratifs, ...

Les ... de peintures rep...
des arab... encadrements de st...
t.l y forment ... d'armoires sans fermeture
... en une infinité ... symétriq...
...rvent à exposer des ... coupes d...
... niche centrale ... he d...





UN SARTE OCCUPÉ A ÉCRIRE.

forme de la niche d'un mihrab de mosquée, et abrite quelque coffret de clinquant, ou des livres imprimés en caractères arabes : recueils de légendes héroïques, de poésies, de fables populaires.

Sur le sol en terre battue, au-dessus de nattes et de grands morceaux de feutre, le Sarte étale des tapis; et tout autour de la pièce, contre le bas des lambris, il place par-dessus ces tapis de longs coussins plats, recouverts de soie chatoyante.

Ces appartements sont dépourvus d'objets mobiliers, car les tables et les chaises, que les visiteurs européens y rencontrent éventuellement, n'y ont été mises que dans le but de leur plaire et de leur servir. Le Sarte n'en aurait que faire pour lui-même.

Assis sur ses talons, il s'accroupit à terre; il mange et boit sur des pla-

teaux posés à côté de lui; il écrit sur ses genoux, en se servant d'un encrier à étui, qu'il peut accrocher à sa ceinture et porter avec lui; il fait sa sieste ou passe la nuit en camp volant, sur des matelas de soie qu'il étend, à son gré, en n'importe quel endroit de son habitation.

Cependant les Sartes se servent aussi de lits formés par des cadres de bois, peints de couleurs vives et laqués. Montés sur quatre supports et terminés, à un bout, par un appui de tête incliné, ces cadres maintiennent un réseau de lanières nattées, souples et résistantes à la fois. C'est en été que ces lits sont utilisés de préférence; on les installe alors en plein air sur les terrasses, ou dans les pavillons des jardins.



MARCHANDS DE LITS EN BOIS.

L'unique meuble que l'on puisse voir en hiver dans l'appartement sarte est la tablette du *sandali*, espèce de calorifère très rudimentaire, mais assez singulièrement organisé.

Il comprend une partie fixe et une partie mobile. La première consiste en une excavation carrée d'un mètre de côté environ, au fond de laquelle se place la braise. La deuxième est formée par la tablette susdite, montée sur un socle de menuiserie de bois blanc, dont les pieds sont reliés par des traverses, et qui, une fois encastré dans le renfoncement, dépasse le sol d'à peu près cinquante centimètres. Au-dessus on étale une grande couverture carrée, très lourdement ouatée, et les personnes qui veulent se chauffer s'accroupissent tout autour, en entrant leurs genoux sous la couverture et sous la tablette.

Ce moyen de chauffage, quoique primitif, suffit aux Sartes, très endurcis d'ailleurs par le fait qu'ils passent presque toute la journée en plein air.



…n se servant d'un encrier … avec lui; il fait sa sieste … qu'il étend, à son …

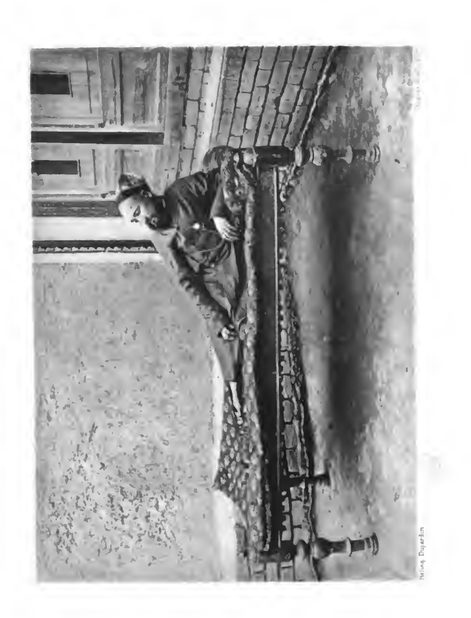
…més par des cad… de … quatre supports et ter…minés, à un bout, … appui de tête … ces cadres main… un réseau de … nattées, souples et … tantes à la fois. C… été que ces lits so… lisés de préféren… les installe alors … air sur les terras… dans les pavill… jardins.



…es m…

L'unique m… …e est la tablette du sa… …régulièrement … … La première … en … …n, au fond de … se p… …te susdite, m… un … …ont reliés p… vers… dépasse le s… près … grande co… carré… …i veulent se ch… …cro… …sous la c…ert … ta…

… …aux Sartes, très … … …fait qu'ils … …rnée en plein air …





MARCHANDS SARTES SE CHAUFFANT AUTOUR D'UN SANDALI.

Pendant l'hiver, dans les grandes boutiques ouvertes des bazars et sous les auvents des tchaï-khané, il est assez curieux de les voir agenouillés autour du sandali, exposés en même temps au froid de la rue et à la chaleur du foyer.

Dès que le printemps approche, on déménage le socle du sandali, on bouche l'orifice du sol en le recouvrant de tapis, et les indigènes qui possèdent des fenêtres vitrées les démontent, pour laisser entrer l'air bienfaisant par le plus d'ouvertures possible.

Bien préférable au *hibatchi* japonais, comme au « brasero » des pays méridionaux d'Europe, puisqu'il permet de se chauffer plus complètement, le sandali est aussi fort utile, en hiver du moins, pour recevoir le plateau à thé ou les mets du repas.

Que de fois en ai-je profité, au cours des collations qui sont si courtoisement offertes, et qui débutent toujours par le thé et les sucreries !

Sur un grand plateau de cuivre ouvragé, on apporte les tasses pour le thé vert que boivent les Sartes, ou les verres pour le thé russe que préfèrent leurs visiteurs étrangers. Puis arrivent, en grand nombre, des coupes garnies de bonbons variés, d'amandes confites, de pistaches en pâte, de raisins et de fruits secs de toute espèce.

On fume des cigarettes en causant, charmé par le calme de ces intérieurs paisibles qui invitent à la rêverie et au « far niente ».

De temps à autre, le serviteur vient présenter un de ces jolis narghilés du Turkestan appellés *tchillim* ou *kalyan*. Ils sont faits de courges séchées, pourvues de deux tuyaux, l'un emmanché presque horizontalement, l'autre verticalement et supportant un petit foyer de cuivre. Il y a des tchillim fort simples, sans aucune garniture ; d'autres, au contraire, très artistiquement montés dans un réseau de métal ouvragé et ciselé, sont garnis de turquoises, de coraux, etc...

Les Sartes ne tirent jamais plus d'une seule et forte bouffée de cette pipe, et se la passent les uns aux autres à la ronde. Le serviteur la rallume chaque fois qu'il l'offre à nouveau, quelques minutes plus tard.



SARTES ASSIS SUR LA TERRASSE D'UNE COUR.

Tout intérieur possède son tchillim. Il y en a de même dans les tchaï-khané et, sur un grand marché tel que le Réghistan de Samarkand, on en trouve chez des industriels spéciaux, qui les tiennent à la disposition du passant. Pour une infime monnaie de cuivre, c'est-à-dire pour moins d'un



... pr... a recours de collations qui sont si courtoi... débutent toujours par le thé et les sucreries !
... plateau de cuivre ouvragé, on apporte les tasses ... les Sartes, ou les verres pour le thé russe que pré... Puis arrivent, en grand nombre, des coupes ... d'amandes ..., de pistaches en pâte, de ra...

... charmé par le calme de ces ... « far niente ».
... présenter un de ces jolis ... sont faits de courges ... presque horizontalement ... de cuivre. Il y a des ... contraire, très arti... et ciselé, sont garnis d...

... et forte bouffée de ... Le serviteur la ... minutes plus tard.



... SARTES ASSIS SUR LA ...

Tout intérieur ... sède son tchilim ... en a de même d... tchaï-khané et, ... grand marché ... le Réghistan de ...kand, on en trouve ... des industriels spéciaux qui les tiennent à la disposition du passant. Pour une infime monnaie de cuivre, c'est-à-dire pour moins d'un





UN SERVITEUR PRÉSENTANT LE TCHILLIM A SON MAITRE

centime, chacun peut s'offrir une bouffée de tchillim quand il en a envie.

Le Sarte aime beaucoup aussi à se mettre sous la langue et à savourer longuement une pincée de tabac en poudre. A cet effet, il porte sur lui une petite courge (57) en forme de poire ou d'étui allongé, gravée de dessins en relief, et fermant par un bouchon en os, agrémenté de laine.



UN SARTE HUMANT DU TABAC EN POUDRE.

La réception d'un Sarte ne se borne pas aux collations de thé et de bonbons. Quelle que soit l'heure de la journée à laquelle on lui rend visite, il insiste toujours pour présenter à son hôte le *palao*, sorte de pilaff de riz au mouton et aux carottes, qui ressemble beaucoup au « couscous » des Arabes. On l'accommode également avec de la volaille ou du gibier, et il est d'autant meilleur qu'il ne contient jamais d'ingrédients sucrés.

Le mouton est parfois servi sans riz, et préparé de manières très variées, soit en boulettes pimentées, enveloppées de papillotes (*plimen*), soit en ragoût aux oignons (*kaourdak*), soit en saucisses (*loula-kabab*), soit en *chachlik*, noisettes de viande enfilées avec des lamelles de graisse et rôties sur des baguettes de bois.

Si un bon repas sarte contient à peu près toute cette série de mets, le festin même le plus luxueux n'exige pas de serviteurs stylés, car le même plat sert à plusieurs personnes, qui y puisent ensemble suivant leur appétit, et sans l'aide d'ustensiles superflus à leurs yeux.

Le palao constitue, avec les galettes de farine, le fond de la nourriture des habitants du Turkestan. Les plus pauvres le remplacent par les fèves de *mach* (légumineuse que les indigènes sèment en grande quantité), ainsi que par les citrouilles et les fruits : melons, pastèques, pêches, abricots et rai-







UN PAVILLON D'ÉTÉ DANS UN JARDIN DE KHODJENT.

sins, que le Sarte mange en abondance pendant l'été. Très frugal de sa nature, il se contente, aux époques des grandes chaleurs, de quelques tranches de melon, de plusieurs galettes de farine et de quelques tasses de thé par jour.

La boisson ordinaire est, en effet, le thé vert (*kok-tchaï*) importé de Chine.

L'indigène le consomme, en décoction très légère et non sucrée, à n'importe quelle heure de la journée ou du soir, chez lui ou chez des amis, aux bazars ou dans les tchaï-khanè.

Du reste, les endroits les plus reculés des oasis, les entrées des mosquées et les abords des sépultures les moins visitées, possèdent toujours de modestes débits autour desquels on trouve à camper sur des plates-formes de terre rapidement transformées, grâce à quelques tapis et coussins, en coins hospitaliers, où les Sartes peuvent se livrer à leur amour de la causerie, et déguster sans hâte leur breuvage favori.

Comme au Maroc, l'usage du café est complètement inconnu. Mais, moins scrupuleux observateurs de la loi islamique que les Musulmans de l'Afrique occidentale, ceux du Turkestan ne sont pas sans aimer à boire du vin nouveau, fait avec le raisin de leurs vignes, et appelé *moussallas* (58). Les habitants du Ferghana ont même la réputation de sacrifier quelquefois avec excès à ce vin capiteux.

Le palao et le mouton (59) sont toujours les plats de résistance des agapes dispendieuses, qui accompagnent invariablement les principales cérémonies domestiques des Sartes, celles de la circoncision et du mariage.

Quant à ces cérémonies elles-mêmes, elles diffèrent sous certains rapports de celles qui se célèbrent chez les autres Musulmans.

Il semble, par exemple, que le *khatna* ou circoncision se fasse au Turkestan plus tard qu'ailleurs, car on a l'habitude d'y soumettre les jeunes Sartes seulement entre leur huitième et leur douzième année. C'est sans doute d'abord parce que, dans les pays tempérés, la puberté est plus tardive que dans les pays chauds, et encore parce que le père de famille, obligé de donner alors des fêtes coûteuses, attend souvent de pouvoir faire une seule cérémonie pour plusieurs de ses fils ensemble.

Un Sarte qui a beaucoup de relations est tenu de régaler de très nombreuses connaissances et, par suite, de faire durer pendant plusieurs journées les réjouissances qu'il offre dans son domicile. Pour ces fêtes, la cour et les terrasses de l'habitation sont garnies de tapis et de vélums,



... en ... terre et ... journée ...

... les ... les plus ... sépultures ... au cour de ...

... nent ... fiers, ...

... du Maroc, l'usage ... est ... inconnu ... observateurs de ... Tu... ... raisin ... vignes ... habitants ... réputation de sacrifier ... excès à ...

... les plats ... blement ...

... au ...

... de ... pouv... seul...

... de ré... nombre ... durer pendant ... les réjou... ... Pour ... terrasses ... de tapis et ...





MUSICIENS RÉUNIS A L'OCCASION D'UNE FÊTE PRIVÉE.

et, tandis que les invités festoyent, des musiciens et des danseurs divertissent l'assistance. En outre, chaque invité reçoit un petit cadeau. La dernière de ces journées est réservée à la cérémonie même, qui a lieu en présence des intimes seulement.

Les familles aisées font souvent bénéficier des enfants pauvres du khatna organisé pour leur propre fils, et, dans ce cas, elles sont tenues à vêtir ces enfants entièrement à neuf et à leurs frais.

Les jeunes gens se marient dès l'âge de seize ans. Comme ils ne doivent pas connaître leur future avant de l'épouser, ils s'en fient au choix d'une femme de leur famille ou à celui d'intermédiaires de profession.

Les différentes phases préparatoires d'un mariage comportent de nom-

breuses réunions et autant de festins. La première fête a lieu lorsque le chef du quartier, où habite le jeune homme, se rend avec les frères et les amis de ce dernier chez le père de la jeune fille pour faire la demande officielle et pour traiter des conditions du contrat de mariage.



DANSEURS ET MUSICIENS.

Une autre fête, qui consacre en quelque sorte les engagements pris de part et d'autre, a lieu dès que tout a été préparé pour l'organiser. Il s'agit alors de la remise solennelle des cadeaux achetés par le fiancé, ainsi que d'une partie au moins de la somme à fournir par lui, en vertu des conventions verbales, faites par les négociateurs du mariage. C'est encore, à cette occasion, le chef du quartier qui se rend en ambassade chez le père de la jeune fille. Les présents consistent surtout en pièces d'étoffes, qui sont apportées dans un coffre ou sur de grands plateaux.

En attendant la célébration du mariage, les parentes de la fiancée convertissent ces tissus en objets destinés à compléter le trousseau de la mariée, ou à être offerts comme souvenirs aux membres des deux familles. D'un autre côté, cet intervalle est employé par le fiancé à acquitter le don nuptial. Aussi s'écoule-t-il des semaines, quelquefois des mois, entre l'époque de la remise des cadeaux et la date des noces elles-mêmes.

Elles sont précédées d'une cérémonie très importante, au cours de laquelle les deux jeunes gens déclarent, devant témoins, qu'ils consentent librement à leur union. Bien que, — au Turkestan comme dans tous les pays musulmans —, cette cérémonie soit purement civile et ne comporte pas de rites religieux, un *Imam* [60] ou un moullah y préside. Il



UN JEUNE SARTE DE SAMARKAND.

récite une courte prière et les formules d'usage ; il entend la déclaration du fiancé qui articule les paroles consacrées par la loi ; puis il reçoit, par l'intermédiaire d'une personne chargée de sa procuration, celle de la fiancée qui n'est jamais présente. On passe écritures de l'acte de mariage avec les conditions arrêtées par les parties, et les témoins instrumentaires apposent leur signature sur ce document qui tient lieu de contrat.

Après ces formalités seulement, le marié, revêtu du khalat d'honneur que l'on a préparé à son intention, se rend dans le département des femmes, où la jeune fille, voilée de tulle, se tient derrière un rideau. Il écarte le rideau ainsi que le voile et, contemplant pour la première fois le visage de celle qu'il vient d'épouser, il se regarde avec elle dans un miroir qu'une matrone de la maison leur met sous les yeux.

Toutefois cette entrevue est de très courte durée et, bientôt après le festin qui la suit, le marié retourne chez lui avec ceux qui l'ont accompagné jusqu'ici.

Plus tard, dans la même soirée, les femmes de sa famille vont en cortège à la maison de l'épousée, afin de l'y chercher et de la conduire avec tous les effets de son trousseau dans l'habitation du « seigneur et maître », dont elle dépendra désormais.

Durant plusieurs jours, de nouveaux festins sont encore donnés par les chefs des deux familles ; mais ces festins sont toujours offerts séparément aux hommes et aux femmes [61].

Pour les funérailles il n'est plus question de la sage lenteur avec laquelle se préparent les cérémonies du mariage. On sait, en effet, que les Musulmans sont mis en terre le jour même de leur trépas, ce qui complique beaucoup la question de constatation définitive de la mort.



LE CONVOI D'UN MORT AU CIMETIÈRE.

Comme la dépouille n'est jamais placée dans un cercueil, on se sert, pour la transporter à son dernier asile, d'une simple civière entourée de draperies. Les membres



ns fl ... ts

... du ... d honn...
... dans ... appartement ...
... de ... un ...
... pour la premi...
... avec elle dans ...
... yeux
... et, bien...
... ceux qui l'o...

... famille voi...
... chercher et de la ...
... dans l'habitation du « seign...
...

... sont encore d...
... toujours offerts ...

... age lenteur avec laq...
... en effet, que les M...
mans sont mis en ...
le jour même de ...
... ce qui compl...
... beaucoup la question ...
constatation définitive d...
la mort.

Comme la ...
n'est jamais pla...
... cercueil, on
... la transporte
... asile, d'un
... rivière entour...
... ries. Les nieu...







LE CIMETIÈRE DE LA MOSQUÉE DE KHODJA-ABDI-DAROUN A SAMARKAND.

de la famille ou des personnes spéciales ont, auparavant, lavé le corps du mort à l'eau chaude afin d'enlever toute trace d'impureté. Quand il s'agit d'un personnage particulièrement vénéré, ce sont ses disciples qui s'acquittent de ce dernier devoir.

Après le service funèbre, qui a lieu à la mosquée, le convoi prend une allure aussi rapide que possible. Les porteurs qui sont les proches parents, les amis ou des passants de bonne volonté (puisque c'est un acte pieux que d'aider à porter un mort au cimetière), se relayent de temps en temps pendant leur course.

L'usage de cette hâte, si contraire aux coutumes chrétiennes, existe depuis que Mahomet l'a recommandé. Car le Prophète a dit : « Il est bon de conduire rapidement un mort vers sa tombe, afin qu'il soit plus vite

arrivé au bonheur, s'il l'a mérité. » Mais il est probable que ce précepte, comme nombre de lois du Coran, a surtout été inspiré par une pensée d'hygiène, et par opposition aux coutumes qui régnaient à l'époque.

La fosse creusée au cimetière a très peu de profondeur. On y couche le corps en le plaçant dans la direction du nord au midi, la face du défunt étant tournée du côté de La Mecque. L'Imam récite les oraisons des morts ; puis les personnes présentes s'accroupissent à terre, et prient chacune en silence pour l'âme du défunt, avant de prendre congé de la famille.

Les tombes de brique ou de pierre sont assez rares au Turkestan [62]. Aussi les sépultures, une fois recouvertes de terre, ne forment-elles qu'un petit mamelon arrondi, haut d'un mètre à peu près à son point le plus élevé. Aucun bois, aucune pierre n'y prend place pour rappeler, dans l'avenir, la mémoire de celui qui repose là, presque à fleur du sol, et les vivants finissent par oublier les lieux où les morts de leur famille dorment de l'éternel sommeil.

Pendant son existence, le Sarte habite une simple maison de bois et de boue ; après sa mort, il gît solitaire, sous un pauvre tertre de sable, aussi mystérieux que le réduit caché où sa mère lui a donné le jour...



VI

TYPES ET COSTUMES



GROUPE DE SARTES A MARGHÉLAN.

VI

Types et Costumes



Les champs et les cimetières du Turkestan contiennent tant de débris humains, épars ou superposés, que l'on pourrait sans doute y trouver des restes de la plupart des peuples si distincts qui se sont succédé dans ce pays, — de tous les pays du monde celui qui a vu le plus de migrations et d'invasions.

Iraniens de diverses origines, Tatars Yué-Tchi, Huns blancs ou Ephthalites, Arabes, Mongols et Turks de différentes provenances reposent, depuis des siècles, dans les profondeurs secrètes d'un sol imprégné du sang que firent couler de perpétuelles batailles et d'innombrables massacres.

Les pacifiques habitants du Turkestan actuel sont donc le résidu plus ou

moins mélangé des deux grandes races opposées qui se sont rencontrées et perpétuées au cœur de l'Asie Centrale, et ils représentent, en résumé, ce qui subsiste des vieilles populations iraniennes autochtones, ainsi que des populations turkes, immigrées de plusieurs points du continent asiatique.

Celles-ci, comme il a été dit plus haut, ont commencé à s'implanter au VI[e] siècle lors de leur première invasion.

Les populations iraniennes, au contraire, étaient déjà établies ici depuis les temps préhistoriques, entièrement obscurs pour nous, et elles ont présidé aussi aux civilisations qui se sont suivies jusqu'à l'arrivée des conquérants arabes. Car après les expéditions d'Alexandre de Macédoine, pendant la durée de l'empire gréco-bactrien, comme sous la domination des Yué-Tchi et des Ephthalites, ce sont les Iraniens qui ont continué à représenter en majorité la grande famille aryenne dans ces contrées de Bactriane et de Sogdiane.



UN CULTIVATEUR TADJIK DE BOUKHARA.

De toutes les invasions qui, avant et après notre ère chrétienne, ont bouleversé l'Asie Centrale, celle des Arabes fut la plus significative, par rapport à l'état social du pays. Elle eut lieu presque au lendemain des victoires remportées par les premiers successeurs du Prophète



UN MOULLAH TADJIK DE KOKAN.

en Syrie et en Asie Mineure, et elle eut pour résultat l'installation définitive de l'Islam en Asie Centrale.

La religion de Mahomet, en supprimant de suite le culte de Zoroastre (et plus tard aussi le Christianisme, répandu ici par les Nestoriens (63)), devint dès lors et resta jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture toute récente

de la contrée aux influences occidentales, la base de la civilisation locale.

Cette base fut si solide que, malgré les autres invasions turkes, successives et recrudescentes, non seulement la doctrine de Mahomet, et la civilisation créée par elle, ne disparurent point, mais que les envahisseurs nouveaux les adoptèrent eux-mêmes au lieu de les détruire.

C'est ainsi que les Turks, en prenant possession de ces riches contrées cultivées depuis de longs siècles par les Iraniens, devinrent en partie — de nomades aventureux qu'ils étaient, — des agriculteurs sédentaires et même des citadins. De même aussi les Turks-Ouzbeg subirent, comme tous les envahisseurs précédents, l'influence morale de la vieille race autochtone, — ou du moins de ce qui en restait au XVIe siècle, — lorsqu'ils conquirent le pays à leur tour (64).



UN CULTIVATEUR OUZBEG DE TACHKENT.

A l'heure présente, en effet, les Turks forment la grande masse de la population du Turkestan. Ils se divisent en quatre groupes principaux : les Kirghiz, les Turkomans, les Kiptchak et les Ouzbeg.

Les Kirghiz, extrêmement nombreux, se subdivisent eux-mêmes en Kaïsak ou Kirghiz des steppes, et en Kara-Kirghiz ou Kirghiz des montagnes. Nomades et pasteurs, ils occupent le



de la civili
vations to
d M
is q
s d
au
plateau
masse
population Tur
se divisent e
groupes
les Kirg
mans, les
Ouzbeg.
Kirghi
ombre
eux-m
on Kir
et en K
Kirghiz d
Nomades e
Ils occupent



nord-ouest de la Transcaspie, les provinces du Syr-Daria et de la Sémiretchié, ainsi que les régions montagneuses du Ferghana.

Les Turkomans (ou Turkmènes), qui dominent dans la Transcaspie, ne font guère que de l'élevage de bestiaux et de chevaux, comme les Kirghiz.

Les Kiptchak habitent une partie du Ferghana, de même que les Ouzbeg. Ceux-ci, de plus, occupent en majorité la province de Samarkand et une partie de celle du Syr-Daria. Les Ouzbeg sont presque tous sédentaires.



UN ARIK-AKSAKAL (OUZBEG) D'ANDIJAN.

Il est à remarquer que, par suite des invasions des Turks-Ouzbeg, au cours desquelles le gouvernement de l'Asie Centrale passa aux mains de leurs chefs, les Khans dépossédés par les Russes étaient des Ouzbeg. La famille régnante actuelle du Khanat de Boukhara est de la même origine.

Quant à la fraction de population qui perpétue encore d'une manière relativement pure l'élément iranien, elle est représentée par les Tadjik. Ceux-ci résident surtout dans la province de Samarkand et peuplent une grande partie de la Boukharie. Les Galtcha, autre ramification iranienne, sont fixés aux Pamirs.

En outre de ces éléments principaux, il faut citer plusieurs peuplades, telles que les Tarantchi qui cultivent les oasis de la Sémiretchié ; les Doungan, Musulmans chinois qui se sont établis récemment dans la même province ; les Kara-Kalpak que l'on trouve au Ferghana et sur les rives de l'Amou-Daria ; et quelques descendants des premiers conquérants arabes, disséminés de divers côtés.



UN AKSAKAL (OUZBEG) D'ANDIJAN.

Enfin, répandus parmi les habitants des grandes villes, il y a des Juifs, des Arméniens, des Persans, des Hindous, des Afghans, des Tsiganes, et surtout des Tatars, venus de la région de Kazan.

Au courant des lois russes ainsi que des préceptes du Coran, les Tatars sont Sounnites [65] comme tous les Musulmans d'Asie Centrale ; très actifs et entreprenants, ils savent se rendre utiles de manières multiples, et arrivent rapidement à des situations lucratives. Ils sont souvent traducteurs et interprètes officiels des autorités russes.

Ce chapitre visant directement les habitants sédentaires des villes et des campagnes, il y sera surtout question des Tadjik et des Ouzbeg ou, pour



S

...r plusieurs peu
...retchié ; les Bo
dans la même p
les Kara-Kalpak
trouve au Fer
...
Barlas et quel
...ants des
conquérants a
...mes de di

...



nants, ils s...
ment à des s...
offici... les au...



Héliog Dujardin

[illegible] phot.



UN TADJIK DE LA PROVINCE DE SAMARKAND.

mieux dire, des indigènes qui, sous le nom de Sartes, représentent les éléments domiciliés de la population du Turkestan.

Certains auteurs disent que les Sartes sont un peuple spécial et homogène, résultant d'une fusion intime entre éléments iraniens et turks.

Il est cependant fort difficile de vérifier à quelle époque exacte ce terme

de Sarte a pris naissance et il faut, sans doute, le considérer comme une simple « appellation » puisque, de nos jours encore, tel citadin ou tel campagnard du Turkestan qui s'intitule Sarte se réclame tantôt de sa descendance Tadjik, tantôt de sa descendance Ouzbeg.



UN OUZBEG DE KOKAN.

Il semble donc bien que le mot Sarte ne puisse désigner une race à part, et qu'il s'applique à tous ceux des habitants du Turkestan qui, d'origine iranienne, c'est-à-dire Tadjik, ou d'origine turke, c'est-à-dire Ouzbeg, ou qui encore, — produits de croisements turko-iraniens, — ont d'une manière générale, « des domiciles fixes et des occupations sédentaires ».

Parmi eux, les Tadjik sont plus spécialement citadins, tandis que les Ouzbeg forment en majorité les populations rurales des campagnes. Les Tarantchi sont aussi considérés comme Sartes.

En ce qui touche l'état social des populations du Turkestan, il est intéressant de noter que (sauf chez les Kirghiz qui ont une sorte de noblesse patriarcale), il n'existe pas d'aristocratie dans le sens propre du mot. Même les propriétés ou les domaines, que possèdent les plus riches d'entre les Sartes, ne confèrent aucun titre ni aucune hiérarchie nobiliaires.

Les seuls titres en cours sont imaginaires et ne rapportent, à ceux qui en jouissent, que des privilèges moraux, à commencer par la vénération





Ouzbe
Farante
En c
lesem
nat

... considérer comme ... ou tel ... de sa ... Tadjik, ... Ouzb... Il semble donc ... le mot Sarte ... donner une ... qu'il s'ap... à tous ceux ... habit... du Turkestan qui, d... c'est-à-dire Tadjik ... d'origine ... c'est-à-dire Ou... ou qui encore, ... duits de croisemen... ko-iraniens, — ... d'une manière gén... « des domiciles fix... et des occupations ... de ... Parmi ... les ... sont plus spéci... ... dins, ... des cam...

Turkestan, ... d'une sorte de ... proprement ... plus ...





UN OUZBEG DU DISTRICT DE DJIZAK.

générale de leurs coreligionnaires. Tels les *Hadji*, pèlerins retour de La Mecque, les *Khodja*, lettrés supérieurs, les *Ichan* (66) conseillers religieux ou « révérends », etc...

La religion musulmane étant la base de la vie publique comme de la vie privée, c'est le *Chariat*, ou « commentaire du Coran », qui fait office de

loi civile. Il est souvent difficile de le faire accorder avec les exigences des lois russes, auxquelles obéissent tous les immigrés : Juifs, Tatars, Arméniens, Persans, etc..., déjà cités.

La question des langues, en usage chez les indigènes sédentaires, se divise comme celle des races en deux fractions principales : le *farsi* (67), qui est un dialecte persan, parlé par les Tadjik ; le *turk-djaghataï* ou *tourki*, parlé par les Ouzbeg. La langue turque des Ottomans modernes dérive du vieux tourki.

Là où les Tadjik et les Ouzbeg restent encore cantonnés par groupes distincts, ils ne parlent sans doute que leurs dialectes respectifs ; mais dans les endroits où ils vivent mélangés, comme dans les villes, Tadjik et Ouzbeg manient indifféremment les deux langues, car ils les savent dès leur enfance. Cependant l'idiome élégant est toujours le persan, et ce serait une offense que de s'adresser en tourki à un lettré quelconque.



UN PETIT GARÇON OUZBEG DE SAMARKAND.

Quant aux caractères, dont les Sartes se servent pour écrire et pour imprimer les rares livres qu'ils lisent, ce sont les caractères arabes.

Au point de vue du type, les Sartes présentent un mélange assez diffi-



… avec les exigen…
… Juifs, Tatars. A…

… sédentaires, se d…
… en deux … le *farsi* [67], qui est …
… parlé par les … *hataï* ou *tourki*, parlé …
… langue turque … modernes dérive du …

… Ouzbeks sont encore cantonnés par groupes d…
… leurs dialectes respectifs ; mais dans les
… endroits où ils vivent
… mélangés, comme dans
les villes, Tadjiks et Ouz-
beks manient indifférem-
ment les deux langues,
… ils les savent dès
… enfance. Cependant,
… idiome élégant est
… le persan, et
… serait une offense que
… s'adresser en tourki à un
… quelconque.



Quant aux cara…
… les Sartes se…
… écrire et p…
… les rares…
… lisent, ce s…
… arabes.

Au point de vue d…
… Sartes présent…
… mélange assez d…

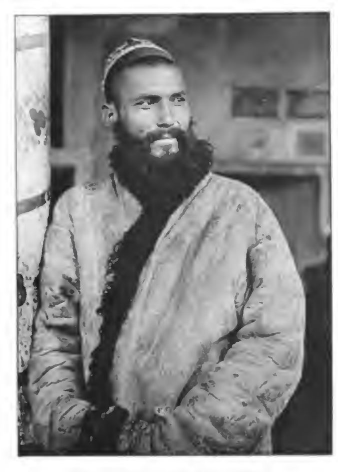




UN TADJIK DES ENVIRONS DE BOUKHARA.

cile à définir, surtout si l'on s'attache à l'observation spéciale des éléments qui sont sédentaires depuis des siècles, et chez lesquels les croisements de races ont dû être particulièrement fréquents, par suite de la polygamie en usage. Il est donc sage de s'en rapporter aux renseignements qu'ils donnent eux-mêmes sur leur origine, et de les accepter comme exacts.

D'une façon générale, le Tadjik a la finesse et la régularité caractéris-



UN CULTIVATEUR OUZBEG DE MARGHÉLAN.

tiques du type iranien. L'Ouzbeg est, par contre, de type turk pur ou de type turk mélangé de sang mongol. Il accuse, dans ce dernier cas, les traits principaux de la race jaune : yeux légèrement bridés, pommettes saillantes, barbe peu fournie, etc.

Il est certainement bien plus difficile d'établir des spécifications dans les grands centres, où tant de mélanges ont eu lieu, qu'en Boukharie et dans toute la partie orientale du Turkestan, voisine du Turkestan chinois, où les deux éléments opposés se distinguent de façon plus nette et plus précise.

Les Tadjik, qui sont les habitants autochtones du pays, amollis et corrompus par une civilisation très ancienne, asservis aux caprices de tous leurs envahisseurs, ont certainement le caractère moins impulsif et moins franc que les Ouzbeg. Ceux-ci, rejetons d'une race active et remuante, Musulmans d'occasion et peu fanatiques, ont des allures plus spontanées, plus aimables et plus gaies, tout en possédant comme les Tadjik, la gravité habituelle du Mahométan.

En tout cas, qu'ils s'intitulent Tadjik ou Ouzbeg, les Sartes sont intelligents ; ils aiment la nature, les enfants, les fleurs et les animaux ; ils ado-



UN TADJIK DE BOUKHARA RE-
VÊTU D'UN KHALAT D'HIVER





Henry Dujardin



UN OUZBEG DU DISTRICT DE MARGHÉLAN.

rent les longues causeries et la vie contemplative. Tolérants d'apparence, ils sont, en principe, plus accueillants que la plupart des Musulmans d'autres contrées.

Ceux qui les connaissent de près assurent que les Tadjik, en particulier, sont très intéressés, très calculateurs, et que le sens du commerce et du gain est extrêmement développé en eux. On le leur reproche au point de

prétendre que l'argent a sur leur âme une puissance si irrésistible, que son attrait pourrait les décider aux actions les moins délicates.

Mais les Sartes dépensent cet argent aussi facilement qu'ils le gagnent, et ils sont non seulement très hospitaliers, mais surtout très portés au plaisir. La moindre occasion, à plus forte raison une occasion importante, devient pour eux prétexte à *tamacha* (divertissement quelconque) et à folles prodigalités.



UN JEUNE NÉGOCIANT OUZBEG DE TACHKENT.

Quoi qu'il en soit de leurs défauts ou de leurs qualités, les Sartes sont de rapports agréables, à ne voir que leurs manières si polies et si déférentes, manières auxquelles ils attachent entre eux la plus grande valeur.

Dès le bas âge, elles sont enseignées aux enfants, et font partie d'un véritable cours d'éducation qui leur est donné par leurs parents, et par les maîtres des *maktab*, ou écoles élémentaires indigènes. Elles ont presque plus d'importance que leur instruction proprement dite, qui se résume à peu de chose, et qui n'est nullement obligatoire. A leur sortie des maktab, les jeunes gens, après avoir répété pendant des années des formules inutiles, savent à peine lire et écrire.



UN PETIT OUZBEG DE MARGHÉLAN REVENANT DE L'ÉCOLE.

Ceux d'entre eux, auxquels les parents désirent donner un supplément d'instruction, fréquentent alors un médressé ; et dans cette école supérieure, où enseignent les *moudariss*, ils peuvent suivre des cours, qui sont réglés par les statuts des fondateurs de l'établissement. L'élève (*chaguird*) et l'étudiant (*moullah-batcha*) y apprennent la grammaire arabe, les règles de

l'arithmétique, la rhétorique, la logique, la métaphysique, la théologie et la législation, suivant qu'ils se préparent au grade de moullah ou qu'ils ambitionnent des fonctions de *moufti* (juge suppléant), de *kazi* (juge)(68), etc... Encore ces grades et ces fonctions ne s'obtiennent-ils qu'après avoir suivi l'enseignement des médressés de Boukhara (69).

L'étudiant, qui sort d'un médressé, a droit au titre de *mirza*, ce qui signifie simplement « lettré ». C'est le premier échelon aux autres titres mentionnés.

Quelques indigènes commencent à rechercher pour leurs enfants l'instruction plus substantielle des nouvelles écoles russo-indigènes ou même des écoles russes. Mais ils sont peu nombreux encore, et la plupart des jeunes Sartes s'en tiennent, avant tout, aux règles de la politesse usuelle.



UN JEUNE OUZBEG DE KOKAN.

Il faut dire que, dans aucun pays musulman ni dans aucun autre pays du monde, ces règles et leurs formules, voire même les simples salutations, ne sont plus compliquées ni plus souriantes qu'au Turkestan. Quand deux personnages se rencontrent, ils engagent entre eux, la main droite posée sur le cœur, un long dialogue fleuri, auquel ils se croiraient déshonorés de ne pas se livrer.



...ique, la thé...
...moullah ou qu...
... de *kazi* (juge)...
...ils qu'après avoir

...t au titre de *mirza*, ...
... échelon aux autres ti...

... leurs enfants ...
... ou même ...
... russes. Mais ils so...
... nombreux encore
... la plupart des jeun...
... s'en tiennent, ava...
...nt, aux règles de la po...
... usuelle.

Il faut dire que, dans ... pays musulman ni ... aucun autre pays ... monde, ces r... et ... formules, ... me... ... simples ... ne sont p... ... ni plus s...antes ... Turkestan. Qu... ! deux personnages se rencontrent, ils engagent entre eux, la main droite posée sur le cœur, un long dialogue fleuri, auquel ils se croiraient désho... de ne pas se livrer







UN MARCHAND TADJIK DE BOUKHARA.

Les phrases les plus usuelles se composent du salut et du bonjour, du : « Paix soit avec vous, » — « Comment est votre santé ? » — « Votre santé est-elle bonne ? » — « Comment est votre gaîté ? » — « Que Dieu soit loué, » — etc., etc., autant de questions et de souhaits qu'ils s'adressent en même temps de part et d'autre.

Même en route, quand ils se croisent à pied ou à cheval, les Sartes n'ont garde de déroger à ces habitudes consacrées. Aussi me suis-je souvent amusé de la componction et de la faconde avec laquelle mes interprètes musulmans s'acquittaient régulièrement des salutations d'usage, vis-à-vis des nombreuses connaissances qu'ils apercevaient au cours de nos pérégrinations.



UN TADJIK DE BOUKHARA EN KHALAT DE SOIE.

Respectueux des belles manières, quelle opinion les Sartes peuvent-ils bien avoir à l'égard des nôtres, si brèves et si sèches en comparaison des leurs?...

Ce peuple plaît encore par l'aspect décoratif de ses costumes, les plus bigarrés et les plus fastueux qui existent.

De tous temps, les Sartes ont aimé les couleurs brillantes, et ils ont créé, pour le tissage de leurs soies et de leurs velours, des dessins d'un art très spécial. Il serait difficile de décrire la somptuosité du coloris et des ramages de ces étoffes où le jaune, le carmin et le bleu violet dominent et se fondent en dégradations chinées et flambées, dont la vue seule peut donner une idée exacte. Dans la principauté de Boukhara, surtout, ces couleurs vives sont de mode, et les gens, même de condition modeste, portent des robes



S

à cheval, les Sartes n...
aussi me suis-je souvent
... quelle mes interprète
... d'usage, vis-à-vis
... nombreuses ...
... qu'ils apercevaient ...
... de nos personna-



... respectueux des ...
..., quelle op...
... peuvent-
... l'égard des no...
... et si sèches
... des leurs?

... peuple ... encore
... l'aspect décoratif ...
... costume ... les plus
... et les plus ...
... qui existe...

... ont ... les cou-
... brillantes ... ont
... pour ... tissage ...
... et de ...
... des dessins ...
... spécial. ...
... de ces ...
... en ...
... donner une idée
... couleurs vives sont
... portent des robes

dif...
où

... des gens



d'aspect très riche, quoique bon marché, étant tissées en mélange de soie et de coton. Les khalat de ce genre coûtent en moyenne une douzaine de francs.



UN OUZBEG DE SAMARKAND EN KHALAT DE DRAP.

Dans le Ferghana, à Tachkent et à Samarkand, les Sartes s'habillent de manière un peu moins voyante ou mettent, avec une robe brillante, un khalat soit à raies de deux tons, soit même d'une seule couleur. Les hivers froids de ces régions motivent, d'ailleurs, l'emploi d'étoffes plus chaudes et de vêtements de drap, qui sont toujours d'une teinte unie.

Pour le linge de corps les hommes se servent de cotonnade ou de toile à rayures rouges, tandis que les femmes portent des chemises de soie glacée ou de foulard de soie, d'un tissu aussi coloré que celui des vêtements supérieurs.

Suivant les saisons, les Sartes endossent deux ou plusieurs khalat superposés, par-dessus un pantalon et un petit gilet.

Le khalat est généralement assez large pour pouvoir être croisé ; mais on peut aussi le nouer au moyen de petits rubans fixés à la hauteur de la poitrine. Sa doublure est faite d'étoffe assez ordinaire, en contraste avec la

richesse du tissu du vêtement. Cependant une bande de belle soie court le long de l'ourlet de la bordure intérieure.

En hiver les Sartes mettent des khalat chaudement ouatés, ou doublés et bordés de fourrure. Les manches sont toujours extraordinairement longues et dépassent de beaucoup les mains qu'elles servent ainsi à cacher, comme le veut la politesse asiatique. Aussi ces manches descendent-elles presque jusqu'aux genoux, quand un Sarte a les mains pendantes.

Loin de faire valoir les formes physiques de celui qui le porte, le khalat ressemble plutôt à une vaste houppelande qui irait à toutes les tailles.

Autour des reins, le Sarte noue une pièce d'étoffe (*bilbak*) pliée en triangle. Chez les gens du peuple elle est en cotonnade ordinaire à dessins de toutes sortes ; chez les gens plus aisés, en cotonnade brodée ou en soie. Elle sert tantôt d'essuie-main, tantôt de petit tapis étalé à terre pour la prière.



UN JEUNE OUZBEG DE TACHKENT.

Avec cette ceinture, ceux qui en ont le moyen portent le *kamarband*, large ruban de velours ou de soie, ornementé de plaques d'argent ciselé, et fermé par une riche agrafe. Les plus modestes de ces ceintures valent au moins cinquante roubles, mais il y en a de bien plus coûteuses.



… cependant une bande de belle soie court … doublure intérieure.

… mettent des khalat chaudement ouatés, ou doublés … Les manches sont toujours extraordinairement … les mains qu'elles servent ainsi à cacher, … Aussi ces manches descendent-elles … à les mains pendantes.

… celui qui le porte, le khalat … à toutes les tailles.

… d'étoffe (*bilbak*) pliée en triangle. Chez les gens du peuple elle est en cotonnade ordinaire … dessins de toutes sortes; chez les gens plus aisés, en cotonnade brodée … en soie. Elle sert tantôt d'essuie-main, tantôt de petit tapis étalé à terre pour la prière.

Avec cette ceinture, ceux qui en ont le moyen portent le *kamarband*, large ruban de velours ou de soie, ornement de plaques d'argent …, et fermé par une agrafe. Les plus modestes de ces ceintures … au moins cinquante …, mais il y en a de plus coûteuses.







INTERPRÈTE OUZBEG DE KHODJENT EN KHALAT GALONNÉ D'OR.

Il est fort difficile de s'en procurer, car elles n'existent pas à titre d'objets vendus dans les bazars, et les Sartes ne les céderaient qu'à toute extrémité. Ils y tiennent comme à des fétiches, qui représentent en quelque sorte leur petite fortune portative.

A Kokan, les orfèvres font pour ces ceintures de très jolis ornements en mosaïque de turquoises.



UN TADJIK DE SAMARKAND.

Comme tout Musulman, le Sarte donne beaucoup de soins à sa coiffure, mais il laisse à sa barbe une forme naturelle et la fait simplement rafraîchir, sans la tailler aussi court que le font généralement ses coreligionnaires.

Le crâne, toujours régulièrement rasé, est recouvert par une petite calotte ronde appelée *topi*. Il y en a de toutes les couleurs et de tous les dessins : unies, brodées ou même tissées d'or. Sur cette calotte s'enroule le turban (*salla*), dont la longue étoffe a cinq ou six mètres de développement. Ces turbans sont : ou roses à dessins rouges, ou blancs à dessins bleus, ou bien entièrement blancs et très légers, ce qui est d'une très grande élégance. L'extrémité de l'étoffe est rentrée dans les plis du turban, ou pend sur l'épaule gauche. Quand elle pend à droite, c'est d'après la mode afghane.

Lorsqu'un Sarte circule, il est généralement coiffé de son turban, mais lorsqu'il rentre chez lui et qu'il veut se mettre à l'aise, il déroule la grande pièce d'étoffe, simplement nouée sur sa tête, et ne garde que son topi.

Dès le printemps et tant que durent les floraisons, les Sartes, — de même que la plupart des Musulmans, — piquent volontiers quelques fleurs



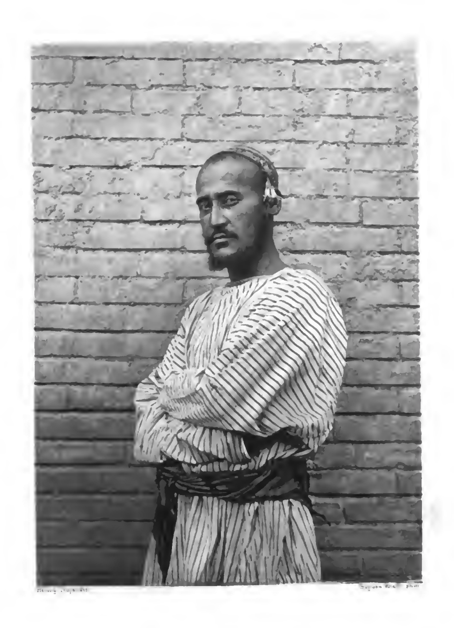
UN TADJIK BOURGEOIS EN
[illegible] DE COTONNADE



Comme tout Musulman, le Sarte a beaucoup de soin de sa coiffure, mais il laisse à sa barbe une forme naturelle et la fait simplement raffraîchir, sans la tailler aussi court que le font généralement nos légionnaires.

Le crâne, rasé régulièrement, est recouvert par une petite calotte ronde appelée *topi*. Il y en a de toutes les couleurs et de tous les dessins : [illegible] brodées ou même [illegible] d'or. Sur cette calotte s'enroule le turban *[illegible]la*, dont la longueur [illegible] a cinq ou six mètres de développement. Ce turban [illegible] à dessins bleus [illegible] entièrement [illegible] très grande élégance. L'ext[illegible] du turban, ou pend s[illegible] l'ép[illegible] d'après la mode [illegible]

[illegible] de son turban, m[illegible] lors[illegible] il déroule la grande [illegible] garde que son topi [illegible] ons, les Sartes — [illegible] ntiers quelques fi[illegible]





JEUNES OUZBEG DE SAMARKAND EN KHALAT DE SOIE.

odorantes dans les plis de leurs turbans ou au-dessus de l'oreille, ce qui leur donne un air de fête.

Les chaussures sont des bottes courtes en cuir souple, à semelles très minces, sur lesquelles se porte une deuxième chaussure en forme de galoche et qu'on laisse toujours au seuil des appartements. Certains Sartes aiment

à se parer de bottes énormes à talons très aigus et qui se terminent presque en pointe. Comme elles rendent la marche fort difficile, elles servent surtout pour aller à cheval.

Le cheval constitue d'ailleurs le moyen de locomotion favori au Turkestan (70), et il faut qu'un indigène se trouve dans des conditions particulièrement modestes pour ne pouvoir subvenir à l'entretien d'une monture, fût-elle seulement un âne.

Les selles en usage sont en bois ornementé d'incrustations et de peintures brillantes. Mais cette décoration disparaît sur le dos du cheval, cachée sous un enroulement d'étoffes quelconques, destinées à rendre le siège moins dur. Le seul luxe visible du harnachement ordinaire consiste donc en tapis brodés et ornés de franges, que l'on fixe sous la selle elle-même (71).



UNE JEUNE FEMME OUZBEG DE KOKAN.

Il est assez facile de faire des photographies parmi la population masculine du Turkestan. Les Sartes des provinces russes n'ont pas tous à cet égard les préjugés de ceux de Boukhara et réclament même assez souvent à titre de curiosité un exemplaire de leur image.

Par contre, il serait impossible de réunir une collection de types féminins, si l'on n'avait pas la



… très … et qui … les rendent la marche fort diff…

… moyen de locomotion favor…
… trouve dans des conditions …
… venir à l'entretien d'un …

… d'incrustation … d…
… sur le dos du c…
… destinées à …
… moins d… … visible du harnachement … ordinaire consiste … tapis brodé … orné … … la selle …

Il … assez facile … … de photographier … parmi la population … … du Turkestan. Les … des provinces russes … pas tous à cet égard … préjugés de ceux de … Bokhara et réclament … assez souvent … de curiosité … exemplaire de leur …

Par contre, il … impossible de réunir … collection de types … mais, si l'on n'avait pas …





UNE JEUNE FEMME TADJIK DE KOKAN EN KHALAT DE BROCART.

ressource de s'adresser aux courtisanes, seules femmes que l'on puisse approcher et dont il soit permis d'examiner les traits.

A Boukhara (capitale religieuse de l'Asie Centrale, où toutes les anciennes prescriptions sont encore en vigueur), l'élément courtisane fait absolument défaut, ou du moins n'existe qu'à titre secret. Mais il y a dans les autres grandes villes du Turkestan des quartiers qui correspondent aux

yoshiwara du Japon, et dont les maisons forment une succession de tchaï-khané spéciaux, massés sur un même point.

C'est en visitant des maisons de ce genre, et grâce à des permissions spéciales, que j'ai été à même de faire une série intéressante de portraits féminins, et d'étudier de près l'accoutrement des femmes sartes.



UNE JEUNE FEMME OUZBEG DE SAMARKAND.

Beaucoup moins caractéristique que celui des hommes, le type des femmes est encore plus mitigé, et d'autant plus difficile à classer que le lieu d'origine des courtisanes (vu l'existence nomade que les circonstances leur imposent) ne correspond pas toujours à la ville qu'elles habitent.

Leur costume est très varié. En dehors des dessous luxueux déjà mentionnés, il se compose de vestes, de tuniques, et de robes amples dont la forme ressemble aux khalat des hommes. Tous ces vêtements sont en très belle soie et en velours, unis ou à dessins.

Leur chevelure noire, partagée par une raie centrale, est nattée en longues tresses très minces tombant sur le dos, et terminées chacune par un gland de soie noire, décoré d'ornements d'argent.

Tant qu'une femme est jeune, elle natte ses cheveux en un très grand



… maisons forment … un même point.

… et grâce à … intéressante … [illegible]

… près l'acc… femmes sa…

Beauc… caractéristiqu… hommes. … mes est … et d… … d'orn… … que les … impo… pas … qu'ell…

… sous … et de … la form… … uns ou … centrale … terminées …

… cheveux en …





UNE JEUNE FEMME OUZBEG DE KOKAN COIFFÉE DU TOPI.

nombre de tresses, généralement de nombre impair ; mais plus elle avance en âge, plus la quantité de ses tresses diminue, d'abord parce que l'usage le veut ainsi, et surtout parce que les cheveux se font naturellement plus rares. Pour l'âge mûr, le nombre des nattes est réduit à deux.

On m'a assuré que les femmes mariées portent moins de nattes que les courtisanes, certains maris interdisant cette coquetterie.

Sur leur chevelure les femmes sartes posent des topi semblables à ceux des hommes ; par-dessus elles nouent un fichu de soie de couleurs vives, dont les bouts pendent sur la nuque. Elles fixent au front un diadème en argent travaillé et de forme variable, mais qui est généralement orné de turquoises, de pendeloques, de chaînettes et de petites plumes arrangées en couronne sur le sommet.

Quant aux bijoux, elles les adorent et en mettent autant qu'elles en possèdent. Ce sont des boucles d'oreilles et des colliers, faits d'argent ouvragé ou de grappes et de rangs serrés de corail ; ce sont, attachés à des ganses qui font le tour des épaules, des pendants garnis d'une multitude de minuscules instruments de toilette ; ce sont encore des étuis cylindriques ou de petites boîtes d'argent contenant des talismans ou des parfums, et qui se fixent par des chaînettes et des agrafes sur la poitrine.



UNE FEMME TADJIK COIFFÉE DU FICHU DE SOIE.

Aux doigts elles ont de nombreuses bagues, généralement ornées de turquoises ou d'éclats de rubis cabochons ordinaires, montés en largeur, et sur des griffes d'or ou d'argent.

Ces diadèmes et ces bijoux se voient aussi sur les enfants et les petites filles, lorsqu'on les a parés avec soin pour les









UNE JEUNE FEMME OUZBEG DE SAMARKAND COIFFÉE DU DIADÈME.

jours de grande fête. Alors, les fillettes sont même quelquefois fardées et portent des anneaux dans les narines.

Les touffes de plumes en bouquet, dont les courtisanes piquent leur coiffure, se mettent également aux petits enfants dans les solennités festives et ornent leurs topi, leurs épaules ou le dos de leurs robes.



UNE FEMME OUZBEG DE TACHKENT PARÉE DE BIJOUX.

Chez les femmes juives l'amour de la parure est encore plus développé que chez les femmes sartes, mais il se manifeste avec moins de goût. Les étoffes de leurs khalat, couverts de ramages, de fleurs et d'arabesques, enchevêtrés en tons trop vifs, les fleurs artificielles plantées dans les cheveux sur des foulards de nuances trop éclatantes, font un effet théâtral, trop cru et trop voyant. Les bijoux qu'elles possèdent sont cependant d'une réelle beauté, en particulier leurs diadèmes, ornés de pendeloques de perles, de rubis et d'émeraudes en cabochons.

Je m'en suis rendu compte en faisant les portraits de plusieurs femmes juives, les seules femmes mariées dont j'ai pu, avec l'autorisation de leurs époux, de riches marchands de Samarkand, apercevoir le visage. Encore étais-je le seul à jouir de ce privilège, puisque les Musulmans de ma suite n'eurent pas la permission de pénétrer avec moi dans la maison. Je dus même promettre aux maris israélites de leur remettre directement, et sans les faire passer par les mains d'un porteur indiscret, les épreuves photographiques qu'ils désiraient recevoir.

Si les Sartes professent au sujet de leurs femmes une jalousie légendaire,



[illegible] DE SAMAR-
[illegible] DE CÉRÉMONIE

Chez [illegible] femmes [illegible] la parure [illegible] [illegible] développ[illegible] [illegible] femmes [illegible] [illegible] [illegible] chevelures [illegible] sur [illegible] qu'elles [illegible] cependant [illegible] [illegible] [illegible] plusieur[illegible] [illegible] autorisat[illegible] [illegible] [illegible] musulmans [illegible] la maison [illegible] [illegible] photogra[illegible]

[illegible] juives, l[illegible] époux, de[illegible] étais-je l[illegible] n'eurent [illegible]

[illegible] jalousie légè[illegible]





JEUNES JUIVES DE SAMARKAND.

les Juifs sont tout aussi farouches à cet égard, du moins vis-à-vis des Sartes.

L'animosité latente, qui existe entre les Musulmans et les Israélites, est d'ailleurs plus vive sans doute en Asie Centrale qu'ailleurs, parce que les Sartes, par leur âpreté naturelle au gain, peuvent rivaliser d'ingéniosité commerciale avec leurs concurrents Juifs.

La situation de ceux-ci s'est, en tout cas, considérablement améliorée

sous la domination russe, et les nombreux Israélites de Tachkent et de Samarkand ont peu à envier sous ce rapport aux Sémites de nos pays. Ils semblent même plus favorisés que leurs frères de la Russie, et ils sont moralement acquis à tous les progrès modernes.

A Boukhara, les Juifs ont toujours été très opprimés ; ils s'y trouvent actuellement encore dans la situation des Israélites d'Europe au Moyen Age. Déjà leur costume les distingue du reste de la population, puisqu'ils n'ont pas le droit de se coiffer du turban et qu'ils sont obligés de porter, autour des reins et en guise de ceinture, une vulgaire corde ; symbole, m'a-t-on dit, de celle qui leur servirait le jour où on aurait envie de les pendre. On leur défend aussi de circuler à cheval.



UN JEUNE JUIF DE TACHKENT.

Au point de vue du type, les Israélites que l'on voit au Turkestan offrent un assez grand mélange, car l'immigration de Juifs slaves, venant de Pologne, augmente de plus en plus, et non sans porter préjudice au commerce des Juifs indigènes.

Ceux-ci sont des Djougout, originaires de Perse et parlant le dialecte persan des Tadjik. Ils ont en général des traits assez agréables et sont même souvent beaux. Les jolis enfants juifs abondent. On les reconnaît facile-



UN VIEUX JUIF DE SAMARKAND.

ment aux deux mèches de cheveux qui pendent au-dessus de leurs oreilles, alors que le crâne est toujours rasé.

Pour sortir de leurs maisons, toutes les femmes, indistinctement, se voilent d'une façon hermétique. Femmes sartes mariées, jeunes filles ou cour-



UNE FEMME REVÊTUE DE SON MANTEAU ET DE SON VOILE.

tisanes, même les Juives, se dérobent aux regards au moyen d'un voile en tamis de crin noir (*tchachband*) rigide et très épais, qu'elles placent sur le front et qui descend jusqu'à la ceinture. Ce voile est maintenu par l'encadrement d'un vaste manteau (*faranghi*), posé sur la tête. Richement orné d'applications en passementeries noires, le faranghi est de soie grise, bleue ou autre, et enveloppe entièrement la personne qu'il recouvre. Les manches flottent sur le dos, réunies à leurs extrémités.

Ainsi dissimulées, les femmes peuvent très bien voir ce qui se passe autour d'elles ; mais il est impossible à qui que ce soit de deviner même le contour de leur visage.

Bien qu'empaquetées de façon aussi mystérieuse, les femmes ne circulent guère dans les bazars et il faut qu'elles appartiennent à la classe la plus basse et la plus pauvre pour s'y montrer. Ce sont les maris et les serviteurs qui font les emplettes, y compris celles des étoffes, que les femmes convertissent à domicile en vêtements. Fort habiles ouvrières, d'ailleurs, elles savent orner toutes sortes d'objets de très jolies broderies.

Quand des femmes traversent le centre animé de la ville, elles sont





...anes, même les Juives, se dér...ent aux regards au moyen d'un voile en tamis de crin noir (*tchach-band*), rigide et très épais, qu'elles placent sur le front et qui descend jusqu'à la ceinture. Ce voile est maintenu par l'encadrement d'un vaste manteau (*faranghi*), posé sur la tête. Richement orné d'applications en passementeries noires, le faranghi est de soie ... bleue ou autre, et ... loppe entièrement ... sonne qu'il re... manches f... dos, réunies à ... extrémités.

Ainsi dissimulées, les femmes peuvent très bien ... ...mble à qui que ce soit ... de ...

Bien ... les femmes ne c... culent gu... ...nnent à la classe la plus basse et la p... ...t les maris et les serv... teurs qui font le... ...es, que les femme... ...vertis... ...ouvrières, d'ailleurs ...les savent orner ... ...broderies.

...Quand des femmes ... de la ville, elles sont ...





UNE FEMME OUZBEG DE TACHKENT EN MANTEAU, LE VOILE RELEVÉ.

presque toujours ou à califourchon sur un âne, ou assises dans un arba et accompagnées de personnes de leur famille.

Mais dans les ruelles calmes des quartiers suburbains, on en rencontre souvent à pied et on peut même, quelquefois, apercevoir de loin un coin de leur figure car, — filles d'Ève comme les femmes d'Europe, — elles sont curieuses et, si elles ne se croient pas observées, se retournent volontiers pour écarter ce vilain tamis noir et regarder l'étranger qui passe.

Les femmes sartes mènent une existence semblable à celle de toutes les Musulmanes, sinon peut-être plus sévère encore, et on les plaindrait certainement, si on ne se disait qu'elles sont habituées au rôle exclusif de servantes qu'elles jouent auprès de leur mari.

UNE PETITE FILLE OUZBEG DE SAMARKAND.

Ceux-ci sont volontiers polygames, puisque la vie n'est pas chère au Turkestan. Un Sarte qui dispose d'un budget annuel de mille à douze cents francs, peut facilement nourrir deux femmes, sa mère, une petite servante, deux ou trois domestiques et avoir encore un cheval de selle, qu'il soigne avec autant de sollicitude que les membres de sa famille.

Un Sarte plus riche entretient jusqu'à trois et quatre femmes.

En résumé, il n'y a aucun moyen de se rendre compte du type féminin d'une façon exacte ou complète. Parmi les courtisanes les véritables beautés sont rares, et il faut souhaiter pour les Sartes que leurs femmes légitimes aient plus d'attraits que celles-ci.

Il doit même en être ainsi, à en juger par les fillettes de dix ou onze ans, qui circulent encore non voilées et qui sont souvent fort jolies. A l'âge de douze ans, on leur impose le masque de crin et on les marie bientôt après.



... pr'el ...
... d... ur r...

Ceux-ci ... ter polygam... vie n'est ... au Turkestan... qui dispose d... annuel de mille ... cents francs, p... lement ... femmes, ... petite servan... trois ... avoir enc... ou sellier, ... autant d... les m... sa fam...

Un ... plus ... entretient ... à trois et quatre fem...

En résume, ... aucun moyen de se ... dre compte du typ... ... d... parmi les courtisanes les vérita... ... sur les Sartes que leurs fem... légitimes ... plus d'attraits que celles...

Il doit même en être ainsi, à en juger ... fillettes de dix ou onze ... fort jolies. A l'âge ... leur impose le mas... on les marie bientôt ap...





UN GOITREUX DES ENVIRONS DE KOKAN.

Que sont-elles à vingt ou trente ans, lorsqu'elles ont donné naissance à plusieurs enfants? Voilà un mystère impossible à éclaircir...

Jeunes ou vieux, les indigènes des deux sexes sont fréquemment défigurés par des marques qui résultent d'une maladie assez commune, appelée maladie des Sartes (*kokanka*). C'est une ulcération qui se produit chez les enfants comme chez les adultes, et qui dure exactement un an. Elle se guérit pour ainsi dire toute seule, mais laisse toujours, comme traces indélébiles, des cicatrices creuses qui se voient le plus souvent au milieu des joues, quelquefois aussi aux bras et aux jambes.

L'indigène est également sujet à une autre maladie, celle du ver sous-cutané, le *richta* (filaria medinensis), qui se développe surtout à Boukhara, par suite de la mauvaise qualité des eaux croupissantes de cette ville. Dans le district de Kokan, au Ferghana, le goitre est une infirmité très fréquente. Elle semble due à l'atmosphère marécageuse et malsaine de la région.

Sans insister autrement sur les risques auxquels les indigènes sont exposés vis-à-vis d'insectes dangereux tels que les scorpions, les araignées venimeuses

appelées *palank* ou les *kara-kourt*, — petites araignées noires dont la piqûre est presque toujours mortelle, et qui existent en particulier dans la région de Djizak, — il faut mentionner les fièvres et la malaria, qui n'épargnent personne.

Les Sartes en sont même atteints presque autant que les Européens établis en Asie Centrale. Comme eux ils pâtissent des inconvénients qui proviennent de ces vastes réseaux d'irrigation ; et, de plus, ils subissent l'insalubrité inhérente à des habitations défectueuses, dont les murs de terre les protègent mal contre le froid et l'humidité.

A voir leur aspect généralement robuste et vigoureux, on ne se douterait pas que la fièvre ait tant de prise sur eux. En tout cas elle doit leur sembler la plupart du temps une quantité négligeable, car elle ne les empêche pas de se livrer aux distractions dont ils sont si grands amateurs, et que leur procurent, en particulier, les réjouissances populaires, complément habituel de leurs nombreuses fêtes religieuses.



VII

GRANDES FÊTES MUSULMANES



LES HAUTEURS ET LE RAVIN D'AFRASIAB.

VII

Grandes Fêtes Musulmanes



Les principales fêtes religieuses et profanes qui eurent lieu pendant mon séjour au Turkestan russe furent : le jeûne du *Ramazan* (72) et les grandes prières qui le terminent; le *Sâli-Naou* ou nouvel an, et le *Kourban-Namaz* ou fête des sacrifices. J'ai vu ces diverses fêtes, soit à Samarkand, soit dans d'autres villes du Turkestan, et j'ai même assisté au Sâli-Naou dans deux endroits différents, cette fête ayant été célébrée à Khodjent une semaine plus tôt qu'à Samarkand.

En 1899, le Ramazan commença le 12 janvier et finit le 11 février. Je me trouvais alors dans le Ferghana et j'ai contemplé à Kokan, à Andijan et à Marghélan les calmes et longues agapes auxquelles les Musulmans se



MUSULMANS ATTENDANT LE COUCHER DU SOLEIL.

livrent la nuit, après les dures privations de la journée. J'y ai vu les tchaï-khané des bazars, encombrés d'indigènes de toutes conditions, assis autour de braseros et de feux de baguettes, tandis que dehors, dans les rues et sur les places publiques, la neige couvrait le sol d'un épais manteau.

A Tachkent, j'ai assisté aux grandes prières de clôture du Ramazan, appelées *Baïram-Namaz* en pays turks et *Aïd-el-Fitr* en pays arabes. Elles ont toujours lieu le premier jour du dixième mois de l'année lunaire musulmane (73). Imposantes comme toutes les assemblées mahométanes, elles furent particulièrement curieuses au cimetière de Chaïk-Khan-Taour, où se réunirent dès le lever du soleil, et revêtus de leurs khalat les plus brillants, des milliers et des milliers de Musulmans.



LES PRIÈRES DE CLÔTURE DU RAMAZAN A TACHKENT.

Devant le portique et dans la longue allée qui lui fait suite, la foule se pressait, plus dense encore au bord des grands étangs dont les eaux reflétaient, en couleurs étincelantes, les soies et les velours des somptueux costumes.



UNE ASSEMBLÉE MUSULMANE A LA MOSQUÉE DE MARGHÉLAN, PENDANT LE RAMAZAN.

Dans cette foule j'aperçus seulement quelques femmes hermétiquement voilées par le masque de crin noir. Mais les fillettes et les garçonnets richement parés étaient innombrables. Des diadèmes d'argent ouvragé, des boucles d'oreilles en filigrane, des colliers de corail, des touffes de plumes fauves placées sur la tête, sur les épaules ou même piquées au dos des robes, ornaient cette gentille jeunesse, caractérisée déjà par l'expression de gravité musulmane qui a tant de charme.

Plus loin, au delà d'une légère montée, et massés çà et là aux pieds des troncs tourmentés d'arbres gigantesques, les fidèles enturbannés de blanc terminaient la prière et ramassaient le carré de toile ou de soie sur lequel ils s'étaient accroupis, le visage tourné vers le mausolée du saint personnage enterré en ces lieux [74].

Aussitôt après la prière, hommes, jeunes gens et enfants se répandirent de tous côtés, le long des étalages des nombreux marchands installés pour la circonstance, et qui vendaient des jouets, des gâteaux et des sucreries.



ENFANTS ACHETANT DES JOUETS.

Dans l'après-midi, les grands cimetières reprirent leur calme habituel, tandis que la foule se portait vers le quartier des bazars, où les fêtes durèrent pendant trois jours après la grande prière. Toutes les boutiques étaient fermées et dans les artères principales, ombragées ici comme à Boukhara de nattes et de treillages, ce ne furent qu'allées et venues de promeneurs oisifs.

Partout une foule compacte et joyeuse grouillait devant les tchaï-khané bondés de consommateurs, dont un grand nombre, suivant la mode adoptée en pays musulmans, portaient sur l'oreille des fleurs fraîches, premiers indices du printemps.



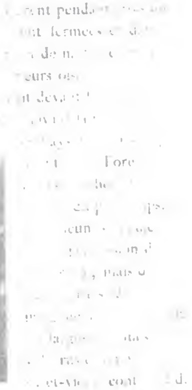
LES TCHAÏ-KHANÉ DES BAZARS DE TACHKENT.

Aucun véhicule n'avait la permission de pénétrer ici ; mais dans les autres rues de la ville indigène et jusque dans les larges avenues de la ville russe, on voyait un va-et-vient continuel de cavaliers et d'arba.















FOULE MUSULMANE A KHODJENT, PENDANT LES FÊTES DU SALI-NAOU.

Les fêtes du Sâli-Naou ont toujours lieu à la fin de notre mois de mars. Purement profanes, elles sont d'origine païenne et ont été conservées par certains Musulmans pour marquer le début de leur année solaire, c'est-à-dire l'entrée du soleil dans le signe du Bélier.

En Perse, où elles portent le nom de *Naou-Roz*, ces fêtes ont pour les Musulmans Chiites une signification encore plus importante qu'en Asie Centrale ; mais, même ici, elles sont célébrées avec un très grand éclat par tous les Musulmans Sounnites.

A Khodjent, les réjouissances ont lieu au bord même du Syr-Daria.

Sur une longue étendue du terrain parallèle au fleuve, c'est-à-dire sur les berges et sur les talus, on établit pendant plusieurs jours des abris de treillages, des tentes de Boukhara à panneaux brodés; on étale des nattes



TCHAÏ-KHANÉ SUR LES BERGES DU SYR-DARIA A KHODJENT.

et des tapis. Dans ces tchaï-khané temporaires, autour de bouquets de fleurs artificielles piqués sur des tiges, la multitude sarte passe des heures sans nombre à deviser, ou à contempler les exercices des jongleurs et des saltimbanques, installés en contre-bas sur les sables qui bordent le fleuve. Ici on peut entendre des sonneurs de trompes, qui, comme au Ferghana, animent les fêtes par une musique bruyante. Leurs immenses instruments rappellent par leur forme celle que Verdi a donnée à ses trompettes dans le grand défilé de son « Aïda ».

L'écho retentissait du son formidable de ces trompes, quand j'arrivai. Mais la foule, ébahie à la vue d'un visiteur inconnu et d'un appareil photographique, trouvait un bien moins grand intérêt à regarder les exercices des acrobates qu'à me voir au milieu d'elle.



LES SONNEURS DE TROMPES A KHODJENT.

A Boukhara, les fêtes du Nouvel An ont lieu à quelques kilomètres de la ville, à Cherbidine, une des résidences de l'Émir. Elles doivent y être des plus curieuses, mais elles ne sauraient



GROUPE DE SARTES PENDANT LES FÊTES DU SALI-NAOU A KHODJENT.

être comparées à celles de Samarkand qui se célèbrent sur le grand plateau d'Afrâsiâb et qui, toujours accompagnées de courses à cheval, offrent une animation extraordinaire.

D'ailleurs, nul endroit au monde ne se prête mieux qu'Afrâsiâb au déploiement de grandes fêtes populaires. Site abandonné de la ville fabuleuse, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui aurait occupé une vaste étendue de collines et de ravinements entre le Samarkand actuel et le lit du Zerafchan, Afrâsiâb ajoute à l'imprévu de sa configuration le mystère de la légende qui se rattache à son passé.

Un immense ravin, situé à peu près à deux kilomètres de la nécropole de Châh-Zindé, forme une large arène au pied d'une hauteur, plus élevée que

le reste des vallonnements d'alentour. C'est là, dit-on, que se trouvait la citadelle d'Afrâsiâb ; mais comment en chercher maintenant les vestiges, sous les agglomérations de terre et de sable qui se sont formées à travers les siècles ?

En organisant des fouilles sérieuses, il est certain que l'on découvrirait ici des objets de la plus grande valeur archéologique. Le fait est indubitable, puisque les indigènes, en se livrant à de simples recherches, au moment des grandes pluies qui labourent le sol, voient leur patience couronnée de succès. Ils trouvent les objets les plus divers : ustensiles de l'âge de pierre, débris antiques de poteries et de figurines de terre cuite, lampes et lacrymatoires d'origine grecque, monnaies de diverses époques, intailles sassanides et koufiques, fragments de poteries chrétiennes, de poteries musulmanes du moyen âge, etc., autant de témoins des civilisations successives qui se sont succédé.



AFRASIAB.

Cependant les fouilles, même les mieux entreprises, resteront toujours incomplètes, car une grande partie de l'emplacement d'Afrâsiâb est occupée aujourd'hui par les plus vastes cimetières musulmans de Samarkand, immenses champs de tombes dont les « tumuli » se dressent côte à côte, parsemés çà et là seulement de monuments isolés.

Ce grand ravin d'Afrâsiâb, avec son lac jaunâtre et ses collines de sable en amphithéâtre, est donc l'endroit par excellence pour les courses au bouc ou *koup-karé*, courses qui, avec les danses des *batcha*, sont les divertissements favoris des populations de ces régions.



... C'est là, dit-on, que se trouve ... en chercher maintenant les ves... de sable qui se sont formées à tr...

... que l'on découvr... des objets de ... grande valeur ar... gique. Le fait ... bitable, puisqu... genes, en se ... de simples rec... au moment des g... pluies qui labour... sol, voient leur pat... couronnée de succès ... trouvent les objets ... plus divers : ustensiles de l'âge de pierre, de ... terre cuite ... et ... ces époques ... médailles ... iennes, de poteries ... civilisations successives ...



Ce ... incomplètes ... l'histoire ... aujourd'hui ... immenses ... parsemé ... et la ...

Ce grand ravin ... ces collines ... en amphithéâtre est donc ... pour les cour... boue ou *houp-kaé*, courses ... *tcha*, sont ... ments favoris des populations ...





UNE COURSE DE KOUP-KARÉ A AFRASIAB.

D'origine turke, les koup-karé sont pratiquées partout en Asie Centrale. Elles s'organisent dès qu'un groupe d'indigènes s'est entendu pour l'achat des boucs ou des chèvres qui en sont l'enjeu ; mais si, à Afrâsiâb par exemple, un étranger ou un Russe fait annoncer que tel ou tel jour il offrira un bouc pour une course, l'affluence sera plus considérable encore, et le donateur verra un spectacle extraordinaire.

Des Sartes à cheval, débarrassés de leurs turbans et de leurs khalat, revêtus d'habits déjà usés par des courses antérieures, puis d'autres Sartes venus par centaines en simples spectateurs, à cheval ou à pied, attendent le commencement de la « fantasia ». On égorge le bouc, on lui coupe la tête, et le cadavre encore tout chaud est jeté sur un point de l'arène.

Les champions se précipitent, et celui qui, le premier, a saisi la dépouille,



UNE COURSE DE KOUP-KARÉ A AFRASIAB.

s'enfuit au grand galop, après l'avoir placée sur sa selle, où il la maintient avec la jambe.

Tous les concurrents le poursuivent. Dès qu'ils l'atteignent, la lutte recommence et devient aussitôt une mêlée effroyable de chevaux harcelés et de cavaliers en furie qui, sans descendre de leurs montures, tâchent chacun de s'emparer de la proie. La course continue au hasard ou au gré du caprice de celui qui la mène. Les cavaliers remontent sur les hauteurs garnies de spectateurs, ou redescendent dans le creux du ravin; souvent même ils s'engagent dans les eaux peu profondes du lac.

Quelquefois la course dure fort longtemps, et elle prend fin seulement quand le bouc est devenu une masse informe. Il paraît cependant que le vainqueur en estime la chair encore mangeable, car il l'emporte chez lui et l'offre en festin à ses amis et connaissances.

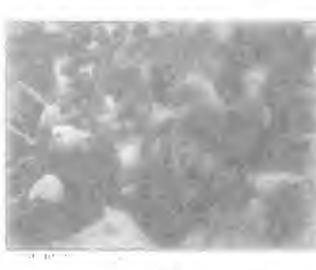


LA MÊLÉE.

Si un étranger veut faire monter au paroxysme l'ardeur des combattants, il n'a qu'à promettre une piécette d'argent à celui qui rapportera la dépouille du bouc











UN VALLON LATÉRAL A AFRASIAB PENDANT LES FÊTES DU SALI-NAOU.

à l'endroit même où il s'est établi pour voir la course. Stimulés par cet appât, les champions se livrent alors à des prouesses qu'il faut avoir vues pour les croire possibles, et que ne sauraient exécuter des cavaliers moins habiles et moins intrépides.

Malgré la furie des engagements, il est rare qu'un homme ou un cheval soit gravement blessé.

A Afrâsiâb, les koup-karé sont très fréquentes en hiver, quand il fait beau; mais les courses les plus suivies et les plus mouvementées sont toujours celles de la semaine des fêtes du Sâli-Naou, pendant lesquelles elles figurent au programme de chaque journée.

A cette époque la jeunesse sarte, de son côté, s'entraîne pour les courses futures, et dans les petits ravins, voisins de la grande arène, on peut voir les



LA FÊTE FORAINE A AFRASIAB.

gamins musulmans galoper avec frénésie et se disputer, à défaut d'autre butin, les têtes des animaux égorgés.

Pour la durée des fêtes, le vaste plateau d'Afrâsiâb se couvre de monde et il se transforme en une succursale de la ville elle-même, car la population mâle de Samarkand y circule presque tout entière du matin au soir. En vingt-quatre heures les Sartes y installent une quantité innombrable de boutiques, de restaurants en plein air, de tchaï-khané ; et on dirait un immense campement, animé par des forains exploitant des jeux de toute espèce : balançoires, carrousels, roues tournantes, etc., par des joueurs de guitare, des chanteurs, des conteurs d'histoires qui, d'habitude, exercent leur industrie au Réghistan. Afrâsiâb est alors cent fois plus vivant que la place du Réghistan un jour de bazar.



CAVALIERS SARTES A AFRASIAB.

Le *Starchii-Aksakal* (chef de la police indigène) occupe une tente à panneaux brodés, établie sur un remblai au point de croisement des deux avenues principales du champ de foire. Il y vient tous les jours et il



...sulmans gal... frénésie et ... à défaut d'au... les têtes des ... égorgés.

Pour la durée ... le vaste ... d'Afrâsiâb ... monde et ... forme en ... sale de la ... même, car ... tion mâle de Sa...



... jusqu'au ... soir. En vingt-quatre h... s'installent ... de boutiques, de res... ... de ... un immense campement ... de toute espèce, balançoires, ... tournantes ... de guitare, des chanteurs, ... d'histoires ... exercent leur industrie au Réghista ... alors ... vrant que la ... Réghistan un ...

Le *Starch...* chef de la p... gène, occupe ... à panneaux brodés ... blie sur un ... ... principa... ... foire. ... ... les jours et ...



... KASJAR.





UN BATCHA DE SAMARKAND.

y reçoit de nombreuses visites. Bien souvent je me suis rendu dans cette tente, allant de là regarder les courses, ou circulant au milieu de la foule en fête. J'y étais généralement le seul Européen.

A la fin de la journée, commençaient les danses exécutées par les batcha [75], ces jeunes garçons qui, dans un pays où les femmes ne dansent jamais en public [76], remplacent les almées ou les bayadères d'autres contrées.

La plupart des villes du Turkestan, de simples bourgades et même des villages possèdent leurs troupes de batcha, et il n'est pas de réjouissances privées ou publiques, il n'est pas de fêtes organisées en l'honneur d'étrangers qui puissent se passer de danses.

Les batcha ont en moyenne de huit à seize ans; quand leur barbe commence à pousser, ils quittent leur profession « artistique » pour embrasser une autre profession quelconque, à moins qu'ils ne restent chanteurs et musiciens. Souvent ils sont déjà mariés à ce moment.



UN TCHAÏ-KHANÉ A AFRASIAB.

Leur métier étant assez lucratif, ils portent en général de riches costumes. A cela près, ils ressemblent à tous les garçons de leur âge et, comme tout le monde, ils sont coiffés du turban; ils ne le déroulent qu'au moment de commencer la danse, et en faisant tomber alors, sur leurs épaules, leurs longs cheveux de fille.

Leurs exercices, toujours accompagnés de musique et de chants, sont un mélange de danses féminines et de fantaisies acrobatiques, au cours desquelles ils fixent volontiers sur leur front, et sans les laisser choir, les pièces de monnaie qu'ils quémandent des assistants.

S'il est extrêmement curieux d'assister une ou deux fois à ces exercices, on s'en lasse dans la suite, car ils ne présentent pas de grandes variantes, et



, bourgades et même de- n'a pas de réjouissance l'honneur d'étrangers

quand leur barbe com- à pousser, ils ent leur profession etique » pour em- r une autre profes- quelconque, à moins ne restent chan- rs et musiciens. Sou- nt ils sont déjà mariés ce moment.



Leur métier étant lucratif, ils portent général de riches... A cela ... tout le ... coiffés du ... déroulent ... de comm...

de chants ... au cours de ... les pièces

fois à ces exerci... grandes variations





LES DANSES DES BATCHA PENDANT LE SALI-NAOU A AFRASIAB.

ne sauraient enthousiasmer les Européens au même titre que les Asiates.

A Samarkand, pendant le Sâli-Naou, les danses des batcha prennent un caractère de réjouissances publiques et gratuites. Le spectacle en est d'autant plus curieux qu'il diffère de celui des danses que l'on peut voir chez un particulier, dans un appartement ou dans la cour d'une maison.

Chacune des journées de la semaine du Sâli-Naou se termine par un divertissement de ce genre, et par des feux d'artifice.

La police fait évacuer la partie centrale des deux avenues, et la foule se trouve ainsi rangée et accroupie le long des tchaï-khané et des boutiques, l'espace devenu libre formant une double arène à angle droit, dont la tente de l'Aksakal occupe le milieu. Une dizaine de batcha, choisis parmi les meilleurs de la ville, et répartis en trois groupes, se postent au centre et aux

deux extrémités de l'arène. Les orchestres musulmans commencent leur musique monotone de tambours et de clarinettes, et les batcha, à tour de rôle ou conjointement, pirouettent dans l'arène, leurs cheveux épars et leurs brillants khalat s'étalant horizontalement autour d'eux.

La foule, passive, admire le spectacle comme en extase. Elle ne souligne par des murmures que son mécontentement, quand un des batcha ne lui semble pas mériter le silence de son approbation.

De temps à autre, les danseurs rentrent dans le rang et se livrent avec les musiciens à des mélopées nasillardes, dépourvues de charme pour nos oreilles occidentales (77).

La nuit venue, commencent les feux d'artifice, et c'est alors, pendant plus d'une heure, un enthousiasme aussi extraordinaire qu'inattendu. Par groupes éparpillés au milieu de la foule, des Sartes, arrivés en bandes distinctes de divers quartiers de Samarkand, lancent tour à tour leurs raquettes et leurs fusées, tandis que les clameurs et les applaudissements des specta-



LA TENTE DU STARCHII-AKSAKAL DE SAMARKAND, A AFRASIAB.



LE FILS DU STARCHII-AKSAKAL DE SAMARKAND EN COSTUME DE FÊTE.

teurs saluent le succès de telle ou telle délégation. L'allégresse est inimaginable et d'autant plus intéressante qu'elle contraste vivement avec l'impassibilité ordinaire de cette population.

Vers huit heures du soir, tous les Musulmans rentrent chez eux, en attendant de revenir le lendemain.

Le plus beau jour des fêtes du Sâli-Naou est celui que le Gouverneur militaire choisit pour assister à ce qu'on appelle « la grande course ».

Pour cette circonstance on construit une vaste tente aux vives couleurs sur le point le plus élevé d'Afrâsiâb, celui qui domine à pic le fond du ravin, et d'où la vue s'étend directement sur Samarkand et les belles montagnes de l'horizon. Dans cette tente, le chef de la police indigène et les autorités musulmanes reçoivent le Gouverneur, le Vice-Gouverneur et les principales personnalités russes de Samarkand. Une longue table est dressée dans le fond de la tente pour un « lunch » mi-russe et mi-oriental.



LES SPECTATEURS DE LA GRANDE COURSE A AFRASIAB.

Comment dépeindre maintenant l'aspect d'Afrâsiâb en cette journée étonnante, où vingt à trente mille Sartes, entassés sur les sommets des pentes, circulant sur le haut plateau ou dans le creux du ravin, forment comme une fourmilière humaine, teintée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ? Chacun a endossé ses habits de gala ; les cavaliers ont mis sur leurs chevaux leurs plus belles draperies brodées ; et jusque dans les endroits les plus inaccessibles des escarpements, des indigènes de tout âge sont accrochés en grappes jaunes, roses et rouges, dans l'attente du passionnant spectacle qui va avoir lieu.

Arrivé de bonne heure au sommet de la hauteur, je n'y trouvai encore que les dignitaires musulmans vêtus de khalat de brocart, chamarrés de décorations, et les batcha assis auprès d'eux avant de prendre une part active à la fête.

Le Starchii-Aksakal avait un costume merveilleux : ample khalat de

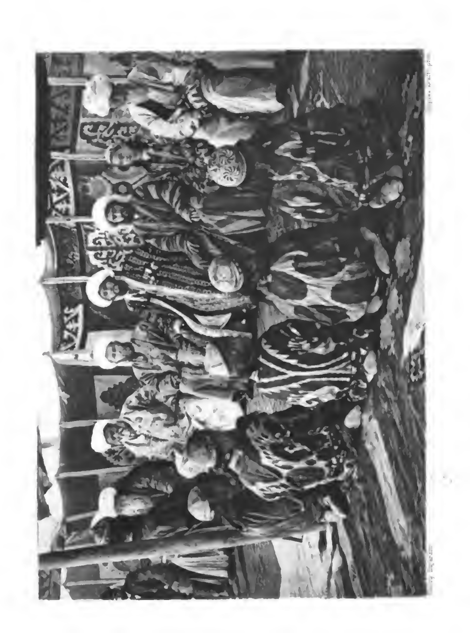


celui que le Gouvern
« grande course ».
aux vives coule
qu douzaine a le fond du ra
Samarkand belles monta
l'horizon. Dans
le chef de la
indigène et les
musulmanes
le Gouvern
le Vice-Gouverneu
principales per
nalités russes de Sam
kand. Une longue ta
est dressée dans le
de la tente pour
« lunch » mi-russe et m
oriental.

Vèssâb en cette journ
sur les sommets des p
du ravin, forment comm
couleurs de l'arc-en-ci
sur leurs cheva
dans les endroits les plus ina
de tout âge sont accrochés
attente du passionnant spectacle

au sommet de la hauteur, je n'y trouvai e
vêtus de khalat de brocart, chamarré
et de prendre une part a

ample khalat





AFRASIAB, VU DU HAUT DE LA TENTE OFFICIELLE.

velours pourpre, criblé de broderies en arabesques d'or et d'argent. Sur sa tête un turban de soie écrue, tissée d'or, s'enroulait en plis serrés; sa ceinture de soie verte, garnie de grosses plaques de vermeil, retenait son cimeterre de métal ciselé. Sous son khalat apparaissait l'extrémité du pantalon de cuir jaune, orné de broderies de couleur, et qui est le complément de son costume de cérémonie.

Les *volostnié* (c'est-à-dire les chefs des communes environnantes) étaient presque aussi parés que lui et la plupart portaient des décorations et des médailles russes. A un moment donné, le Starchii-Aksakal et plusieurs volostnié quittèrent la tente pour monter à cheval et se rendre à la rencontre du Gouverneur, aux limites de la ville sarte.

De loin on vit approcher, dans des nuages de poussière, le cortège

officiel. Le Gouverneur et sa famille furent reçus aux sons de l'hymne russe et aussitôt la grande course commença.



L'ARRIVÉE DU GOUVERNEUR MILITAIRE A AFRASIAB.

Ce fut du bord même de la tente et sur une pente presque à pic qu'on jeta à tour de rôle les cadavres des boucs égorgés, et ce fut à mi-hauteur de cette pente que le tourbillon des champions à cheval se précipita à l'assaut, pour se disputer la première prise, ou venir rapporter le trophée, en échange des présents offerts par le Gouverneur, sous forme de beaux khalat de soie.

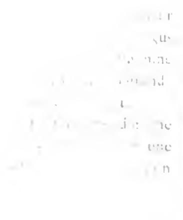
Je renonce à vouloir donner une idée de la splendeur du spectacle général. Il faut avoir été à Afrâsiâb le jour de cette grande féerie, favorisée par une lumière ardente et par une chaleur d'été, pour sentir l'orientalisme intense d'une mise en scène qui, dans un site admirable, se déroule comme une évocation des « Mille et une nuits »...



AFRASIAB PENDANT LA GRANDE COURSE.

Le Kourban-Namaz eut lieu vers la fin d'avril, le dixième jour du dernier mois de l'année lunaire musulmane. Cette « fête des sacri-







… la première pr…
… offert par le …

… la splendeur du …
… grande …
… été, pour … en-
… talisme …
… un …
… Melle et …

… le dix…
… Cette …





DIGNITAIRES MUSULMANS EN GRAND COSTUME.

fices » ou « grande fête », évoque l'idée des Pâques bibliques, car les Musulmans, se souvenant d'Abraham et d'Isaac, sacrifient à ce moment des moutons et organisent des festins après les prières spéciales, dont la plus imposante se fait dans le beau jardin de Namaz-Ga.

Pendant plusieurs jours, les Sartes se convient à tour de rôle et ils ont

fort à faire pour se rendre à toutes les invitations qu'ils ont reçues, comme pour recevoir chez eux tous les hôtes qu'ils ont invités. L'amphitryon qui offre le repas à ses voisins et connaissances prévient le *piatidéciatnik*, c'est-à-dire le chef de son quartier, et celui-ci transmet les invitations par l'office du *muezzin*. Quelquefois aussi il invite directement ses amis, ce qui l'oblige à faire de nombreuses visites.



LE SACRIFICE D'UNE CHÈVRE.

Un festin ou, pour mieux dire, un *kourban-lik* bien ordonné revient encore assez cher, car il s'agit d'offrir un repas complet et non pas seulement le mouton qui a été égorgé en cérémonie, suivant les rites (78). Il faut donc au moins un poud (soit seize kilos) de galettes de farine, quatre poud de riz, un poud et demi de thé vert, des quantités de friandises et de bonbons.

Pendant la réception, le maître de la maison se tient debout à l'entrée de sa cour, ayant à ses côtés le Chef et l'Imam de son quartier. Sans participer lui-même au festin, il répond aux saluts des arrivants et des partants, leur souhaite la bienvenue, ou les remercie de l'avoir honoré de leur visite. Les serviteurs, avec l'aide du muezzin, s'acquittent du service.

Dans les appartements des femmes, il y a des réceptions analogues.

Au parc de Namaz-Ga (ce mot signifie « lieu de prière »), ordinairement si calme et abandonné, l'animation commence dès le lever du soleil. Mais elle ne dure qu'une partie de la journée, les Sartes étant tous trop occupés chez eux ou chez les autres pour festoyer en plein air, comme pendant les fêtes du Sâli-Naou.

A Namaz-Ga, de même qu'à Afrâsiâb, on installe une foire dans l'avenue



[illegible] toutes les invitations [illegible] ont reçues, comme [illegible] hôtes qu'ils ont [illegible] l'amphitryon qui [illegible] aissances prév[illegible] *djan-dékatmik*, c'est-à-d[illegible] [illegible] celui-ci tra[illegible] [illegible] par l'o[illegible] du [illegible] il invite d[illegible] ment ses amis, ce qui l'oblige à faire de nombreuses visites.



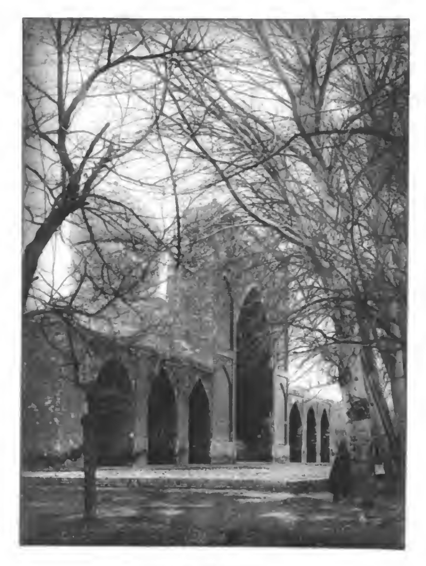
Un festin ou, pour mieux dire, un *kourban-lik* bien ordonné revient encore assez cher, car il s'agit d'offrir un repas complet et non pas seulement le mouton [illegible] a été égorgé en [illegible] suivant les [illegible]tes[illegible], il faut donc au moins un poud soit [illegible] un poud et demi de thé [illegible]

[illegible] se tient [illegible] à l'entrée [illegible] de son quartier. S[illegible] parti[illegible] [illegible] arri[illegible] et des part[illegible] [illegible]

[illegible] de [illegible] tous trop [illegible] chez eux [illegible] comme pendant les [illegible]

[illegible] de [illegible] foire dans l'a[illegible]



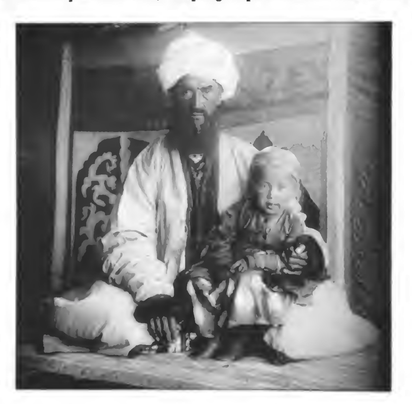


LA MOSQUÉE DE NAMAZ-GA.

principale du jardin et, tout autour du bassin, les tchaï-khané s'établissent sous les arbres immenses, qui leur font des dômes d'ombre. Des pièces de feutre et des tapis couvrent le sol et, entre les branches, des vélums de couleur dessinent encore des abris pittoresquement drapés.

Le cadre est tout autre qu'à Afrâsiâb, car ce parc verdoyant avec ses

arbres fruitiers, ses peupliers et ses platanes, donne une impression plus intime et remplie de poésie. Au milieu de la verdure fraîche des gazons et des hautes futaies, sur laquelle se détachent les riches costumes des hommes et les parures des petits enfants, chaque groupe devient un charmant tableau.



DANS UN TCHAÏ-KHANÉ DU PARC DE NAMAZ-GA.

Ici encore je n'aperçus aucun étranger et, seul Chrétien parmi tant de Musulmans, je vis le jardin se remplir petit à petit de la foule des fidèles. Tous étaient réunis quand arriva la brillante chevauchée du cortège de l'Ak-sakal. La prière commença aussitôt.

J'y assistai, mais à une certaine distance, afin d'en pouvoir fixer l'image et pour me pénétrer entièrement du captivant spectacle que j'avais sous les yeux.

Depuis le bassin jusqu'à la façade de la mosquée, des milliers de Sartes



[illegible] platanes, donne une impression plus [illegible] de la verd[illegible] fraîche des gazons et [illegible] costumes des hommes [illegible] [illegible] un charmant tableau.

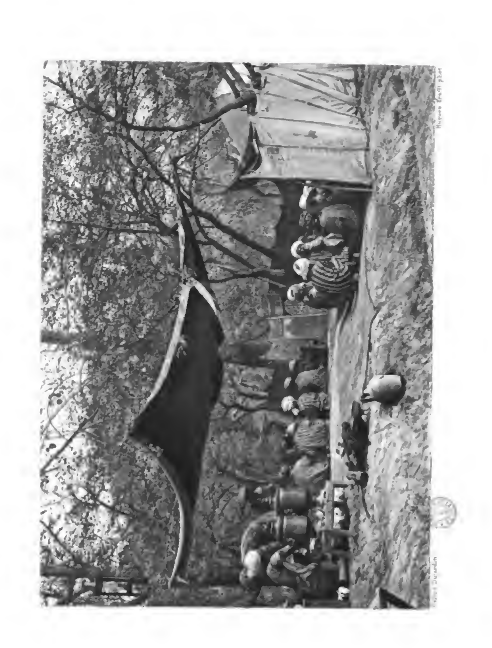


[illegible] Chrétien parmi tant de [illegible] de la foule des fidèles. [illegible] du cortège de l'Ak-

[illegible]

J'y assista[illegible] pouvoir [illegible] l'imm[illegible] et pour me pén[illegible] spectacle que j'avais sous les yeux [illegible]

[illegible] plus [illegible] des milliers de Sart







LE PARC DE NAMAZ-GA.

occupaient les dessous des arbres, à travers le feuillage desquels se jouait la lumière matinale. Sur la large terrasse et sous les arcades de la mosquée elle-même, d'autres Sartes innombrables garnissaient les nattes, étalées à leur intention.

Sur la gauche, au premier rang, on voyait une civière recouverte de linges blancs et portée par des Sartes. Elle contenait la dépouille d'un vieux Musulman, mort le matin même dans une modeste maison du quartier voisin. Depuis longtemps malade et sentant sa fin prochaine, il avait supplié Allah de lui permettre de mourir à l'aube de cette belle journée, significative pour tout Mahométan. Dieu ayant exaucé son désir, la famille du défunt, avant de le conduire à sa dernière demeure, l'avait apporté au seuil de la mosquée.

Quand, au cours de la prière générale qui fut suivie d'une prière spéciale pour l'âme de ce vieillard, si favorisé par la grâce du « Très-Haut », toute cette assemblée se prosterna face à terre, et que pendant quelques minutes, aucun bruit ne vint troubler le recueillement suprême, j'éprouvai un sentiment de véritable émotion, émotion que la plus belle nef de pierre ne m'aurait pas donnée plus profonde que ces voûtes de verdure ensoleillée.

En voyant abîmée dans la méditation cette foule, où se confondaient les représentants de toutes les classes sociales du pays, je ne pus m'empêcher de penser aux tristesses de l'indifférence, voire même de l'athéisme, qui envahissent nos empires occidentaux appelés « pays civilisés », et je me demandai quels étaient les plus heureux : nous, les Chrétiens enclins à discuter et à douter, ou ces Musulmans pétris d'une foi si entière et si forte?

En voyant l'existence sobre et patriarcale de ces populations, je me demandai si nos progrès matériels sont aussi enviables que nous le pensons; et je crois que je les estimais plus « fortunés » que nous, ces Asiates au cœur simple qui vivent pleins de respect pour les traditions de leur passé, et dont les croyances immuables se perpétueront à travers les générations à venir, aussi sûrement qu'elles ont été transmises aux générations actuelles, comme un gage de bonheur terrestre et comme une promesse de félicité future...

Je quittai le Turkestan bientôt après cette imposante assemblée du Kourban-Namaz, et je regrettai de partir.

Le cœur et l'esprit s'habituent aux vastes espaces, à une vie large et libre dans laquelle nos petites préoccupations occidentales ne tiennent plus de place, et on finit par aimer cette existence, pour l'apaisement qu'elle met dans l'âme rajeunie.

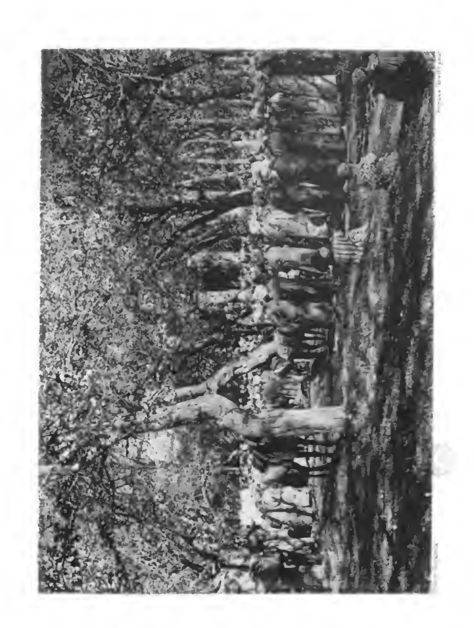
Avant de retrouver la Russie et la France, même avant de retrouver le Caucase, — dont les aspects enchanteurs devaient sembler ternes après tant de spectacles colorés et lumineux ; dont les habitants, aux allures vives et légères, ne pouvaient que surprendre après les calmes et graves



... prière ... qui fut suivie d'une prière spéciale
... si ... par la grâce ... « Très-Haut », toute
... à terre, et que pendant quelques minutes
... le recueillement ... me, j'éprouvai un se...
... émotion que la plus belle nef de pierre
... plus profonde que ... de verdure ...
... dans ... se ...
... es du pa... ne pus ...
... nce, ... âme de ... ...
... appelés ... s civili... et je ...
... chrétie... cachins a...
... si ... et ...
... ces populations, ...
... que nous le p...
... ces Asiates ...
... ns de leur pass...
... rs les générations
... rations actu... comme
... messe de ... future

... ante as...

... es, à ... vie large
... ...
plus de ... pour ...
qu'elle ...
Avant de ... avant de re...
le Caucase. — ... sembler terne...
tant de spect... habitants, aux ... ares
... les calmes et graves





OMBRAGES A DAGBIT.

Musulmans de l'Asie Centrale, — la vision de ce bel Orient s'était cependant déjà évanouie comme un rêve.

Au delà des derniers bouquets d'arbres de la Boukharie; au delà de l'immense nappe jaunâtre et paresseuse de l'antique Oxus; loin des futaies ombragées et des hautes montagnes couronnées de neiges, les sables se

succédaient en déserts lamentables jusqu'aux bords de la Caspienne, où se devinait déjà, de loin, l'agitation affairée de l'autre rive.

En route, pourtant, un voyageur sarte au khalat flamboyant venait encore faire vibrer en moi un dernier souvenir de ces oasis verdoyantes et paisibles, qui, aux origines du monde, furent peut-être le berceau de l'humanité. Au déclin des journées monotones et tristes, et pendant les haltes prolongées, il se prosternait, sans souci de ceux qui l'entouraient, au pied même des « rapides véhicules de la civilisation moderne », et il récitait, digne et recueilli, la prière du soir en dirigeant sa face vers La Mecque, c'est-à-dire vers « l'Occident ».

Il ne songeait pas, sans doute, dans sa candeur fataliste, qu'il se tournait alors, en même temps, vers cette Europe chrétienne, dont il est devenu tributaire, ainsi que vers ce « Grand Tsar Blanc » qui le couvre dorénavant de sa toute-puissante protection....



NOTES

Notes.

Dans les notes qui suivent, de même que dans le texte de l'ouvrage, l'auteur a cru devoir considérer comme termes francisés les mots étrangers qui sont d'un usage courant.

Les mots russes ont été déclinés d'après les règles de la grammaire russe. Quant aux mots orientaux, ils sont restés invariables, par raison de simplification.

AVANT-PROPOS

(*) Les cinq provinces ou gouvernements qui forment le Gouvernement général du Turkestan contiennent, d'après le tableau de recensement établi en 1897 pour tout l'Empire de Russie — le premier qui englobe aussi l'Asie Centrale, — un ensemble de population indigène, russe et étrangère de 5 260 406 habitants.

Le Gouvernement de la Transcaspie compte 372 193 habitants et 5 *ouyezdi* (districts): Krasnovodsk, Askhabad, Manghichlak, Tédjend, Merv. — Le Gouvernement de Samarkand : 857 847 habitants et 4 ouyezdi : Samarkand, Katta-Kourgan, Djizak, Khodjent. — Le Gouvernement du Syr-Daria : 1 479 848 habitants et 6 ouyezdi : Tachkent, Tchimkent, Aoulié-Ata, Kazalinsk, Pérovsk, Amou-Daria. — Le Gouvernement du Ferghana (le plus peuplé) : 1 560 411 habitants et 6 ouyezdi : Kokan, Marghélan, Andijan, Namangan, Och, Pamir. — Le Gouvernement de la Sémiretchié (ou « pays des sept rivières ») : 990 107 habitants et 6 ouyezdi : Vernii, Djarkend, Lepsinsk, Kopal, Pichpek, Prjevalsk.

Les Russes n'étant pas comptés à part, il est difficile d'évaluer leur nombre.

Les indigènes des principautés de Boukhara et de Khiva n'ont pas encore été recensés; mais on estime la population de la Boukharie à plus de deux millions d'habitants.

NOTES

NOUVELLES VILLES RUSSES

(1) Le chemin de fer transcaspien et le chemin de fer « Samarkand-Andijan », avec ses embranchements jusqu'au Nouveau-Marghélan et jusque Tachkent, portent depuis peu le nom général de « Chemin de fer de l'Asie Centrale ».

(2) Dans un avenir très prochain, les communications entre la vieille ville musulmane et la nouvelle ville russe de Boukhara seront entièrement modifiées par suite de l'établissement d'une voie ferrée dépendant de la ligne principale.

(3) L'ère de la première occupation, purement militaire, étant close, une ère d'immigration a commencé depuis une vingtaine d'années. Dans les villes et dans les campagnes, des commerçants, des industriels, des artisans, et aussi des paysans slaves, se sont établis et continuent à s'établir.

Dans les villes, la population russe augmente sensiblement; mais, dans les centres colonisés, l'immigration reste plutôt stationnaire, sauf peut-être dans la province de la Sémiretchié.

Le paysan russe ne semble pas, en effet, apte à cultiver la terre à la manière de l'indigène, qui lui sera sans doute toujours supérieur sous ce rapport, par l'habitude et les connaissances spéciales qu'il possède, quant à l'emploi raisonné des eaux d'irrigation.

(4) Le chef suprême du Gouvernement du Turkestan est revêtu du titre de « Gouverneur général et Commandant des troupes du Turkestan ».

Les Gouverneurs des cinq provinces sont des généraux. — Les chefs des ouyezdi de ces provinces s'intitulent : *Natchalnik ouyezda* et ont rang de colonel.

La ville de Tachkent est administrée par un colonel ayant le titre de *Natchalnik goroda*. Les autres villes russes sont placées sous la surveillance de Maîtres de police, lieutenants-colonels ou capitaines, ayant sous leurs ordres des *Pristava* (commissaires de police).

Les ouyezdi se subdivisent en *outchastki* (circonscriptions) et ceux-ci en *volosti* (communes), comprenant de deux mille à deux mille cinq cents habitations.

NOTES

A Boukhara et à Khiva résident des agents diplomatiques, délégués par le Ministère des Affaires Étrangères.

(5) L'*arba*, véhicule indigène par excellence, est une sorte de chariot ou plutôt de grande charrette, munie de brancards et de deux hautes roues extrêmement solides. Celles-ci sont destinées à résister aux cahots des profondes ornières des routes, et à faciliter le passage à gué des rivières.

VIEILLES VILLES INDIGÈNES

(6) L'Émir actuel de Boukhara, Saïd-Abd-oul-Akhad-Khan, qui a succédé à son père en 1885, semble ne pas aimer le séjour de sa capitale et réside de préférence dans son domaine de Kerminé, à mi-chemin entre Boukhara et Samarkand.

En été, il voyage volontiers, et se rend presque annuellement au Caucase et sur la côte de Crimée.

(7) Le dernier Khan de Kokan, Khoudoïar Khan, mort depuis 1876, a laissé plusieurs fils. L'aîné, Ibmiani-Beg, a un emploi dans les bureaux du Gouverneur général du Turkestan.

(8) Les villes indigènes sont divisées en quartiers, comprenant un nombre défini de maisons. Les chefs de ces quartiers s'appellent *piatidéciatnik* ou *starchii* (désignations russes signifiant « chef de cinquante » et « plus ancien »). Ils dépendent des *mim-bacha* (mot indigène signifiant mille têtes) comme ceux-ci dépendent eux-mêmes des *aksakal* (littéralement « barbe blanche », c'est-à-dire « personnage vénérable »).

Les divers aksakal d'une ville indigène sont sous les ordres d'un *Starchii-Aksakal* (ou Premier Aksakal). Celui-ci cumule en quelque sorte les fonctions de maire central et de chef de la police indigène. Il est sous les ordres directs du Maître de police russe, auquel il présente ses rapports quotidiens.

Dans les campagnes, le chef d'une commune, c'est-à-dire d'une *volost*, porte le titre russe de *volostnoï*.

Tous ces dignitaires sont des Musulmans.

(9) Parmi les bazars réservés aux fruits, ceux des melons ont un coloris extraordinaire. Les étalages s'y touchent de si près que les melons forment, sur une centaine de mètres, une succession ininterrompue de boules oblongues, suspendues, les unes à côté et au-dessus des autres, comme d'énormes œufs de Pâques, sur l'enveloppe desquels se jouent toutes les nuances imaginables du jaune.

Ainsi attachés, les melons se conservent très longtemps, et si parfaitement qu'on peut les manger comme frais presque un an après la récolte.

(10) La mosquée est spécialement un endroit où les Musulmans font la prière en commun. Toutefois, en dehors des heures de la prière, la mosquée peut être affectée à des cours d'enseignement sur la théologie, le droit et la grammaire arabes.

Le médressé, ou *madrassah*, est avant tout une sorte de collège. Mais la chapelle, qu'il contient toujours, est ouverte au public et peut devenir ainsi une véritable mosquée.

(11) Pour plus de détails sur les *Sartes*, voir le chapitre « Types et Costumes ».

(12) De toutes les industries locales, celle du tissage de la soie est non seulement une des plus anciennes, mais certainement une des plus importantes, bien qu'elle se fasse sur des métiers assez primitifs, à domicile, et non dans des fabriques aménagées d'après les idées modernes. Les Sartes travaillent individuellement chez eux dans leurs maisons, comme travaillaient nos pères, ou bien ils sont employés chez des Sartes plus riches possédant plusieurs métiers et occupant plusieurs tisserands.

Les soieries fabriquées comprennent diverses espèces. La plus chère est la soie dite « royale », ou *châhi*. Une autre espèce se fait moitié en soie, moitié en papier, et s'appelle *adrass*. Il y a encore la soie appelée *kanaouss*, le foulard de soie appelé *ipavlik*, etc...

Les plus beaux velours de soie (*barkhart*) se fabriquent à Boukhara et à Samarkand.

L'élevage du ver à soie est non moins primitif que la confection des tissus. La fécondation de la graine a lieu la plupart du temps dans des chiffons que portent sur elles les femmes, qui s'occupent seules de cet élevage.

Il y a vingt-cinq ans, les vers à soie eurent à souffrir d'une maladie qui diminua considérablement le rendement général. Depuis, le Gouvernement russe a pris des mesures radicales pour soutenir et faire revivre la sériciculture. Il a répandu l'ensei-

gnement rationnel, indispensable à une meilleure production; il a organisé des stations de graines; enfin, il a autorisé l'importation de graines venant de l'étranger.

(13) *Khalat* est un mot persan employé dans tout l'Orient pour désigner un vêtement d'honneur, résultant du don d'un souverain ou d'un chef. Ce terme a été vulgarisé de façon à signifier d'une manière générale « vêtement supérieur ».

(14) En fait d'objets de maroquinerie on trouve, chez les bouquinistes des grands bazars, des reliures d'une très jolie ornementation, ainsi que des portefeuilles ou enveloppes de cuir très artistiquement gaufré. Ces portefeuilles sont devenus fort rares. Une des inscriptions, les plus souvent répétées dans leurs ornements, est la suivante : « Seigneur, je te souhaite de vivre mille années; que chacune de ces années soit de mille mois, chaque mois de mille jours, chaque jour de mille heures et chaque heure de mille secondes ». Suivent la signature de l'artisan et la date de son œuvre.

(15) *Moullah* est un mot provenant de l'arabe *mawla*, qui signifie « maître ». En Perse et au Turkestan on désigne ainsi tout individu ayant une certaine instruction et un caractère religieux.

(16) Le mot *vakouf* (*waqf* en arabe) signifie, d'après la loi, « donation de l'usufruit d'un bien à une œuvre charitable », créée en vue d'être agréable à Dieu.

Les donations de ce genre servent plus spécialement à la fondation et à l'entretien de médressés, mais elles peuvent aussi s'appliquer à d'autres créations de bienfaisance, telles que cimetières, karavan-saraï pour voyageurs, réservoirs, puits, ou fondations pour l'usage de tous. Les biens vakouf, étant inaliénables, ne peuvent être vendus ni échangés, sauf dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, prévues et indiquées par la loi musulmane.

Au Turkestan Russe, ils sont soumis, comme ailleurs, à l'impôt et n'ont plus le droit d'être agrandis. Tout en étant devenus propriété de l'État ils sont restés, comme les propriétés individuelles, « possessions reconnues » d'après le *Chariat* ou commentaire du Coran, alors que les terres occupées par les nomades ont été déclarées terres domaniales, et que tous les territoires « disponibles » ont été mis sous le régime direct de la loi russe.

NOTES

GRANDS MONUMENTS DE SAMARKAND

(17) Féridoun (en avestique Thraêtanna) est un héros de l'*Avesta*. Avant lui, la terre ne formait qu'un seul empire, commandé par Azhi Dahâk, le tyran qui régna mille ans.

Le troisième millénium commença avec Féridoun, qui divisa la terre entre ses trois fils : Salm, Tûj et Iraj, représentant l'Occident barbare, l'Orient barbare (Touran), et l'Iran. Les deux aînés, jaloux de voir l'Iran, la plus belle partie de la terre, donnée à leur cadet, le tuèrent avec toute sa famille. Mais Manutchithra Aïryava, né d'un inceste, vengea Iraj, et alors commença la lutte entre Afrâsiâb, descendant de Tûj, et l'Iran.

Car Afrâsiâb est, dans l'épopée légendaire persane, le champion du Touran (c'est-à-dire de la race non iranienne) dans la lutte héréditaire contre l'Iran. La forme avestique de son nom est Franhrasyan. Ce héros, étant tout à fait mythologique, ne peut avoir créé une ville qui porte son nom.

Voir l'Avesta et le *Boundehesh*. Voir aussi le *Châh-Nama*, ou « Livre des Rois » de Firdousi (poète persan mort en 1020), t. I, chant 6e; traduction française de J. Mohl, 1876. Voir : James Darmesteter, le Zend-Avesta, 1892, t. II, p. 399 et 400.

Rappelons ici que l'Avesta — *abastâ* (« loi ») en vieux perse — est l'ensemble des textes sacrés de l'ancienne religion de la Perse, ou Zoroastrisme. Écrit en langue zend, (dialecte iranien comme le vieux perse des Achéménides) l'Avesta, que nous possédons aujourd'hui, n'est qu'un débris de l'Avesta primitif, tel qu'il existait au temps d'Alexandre.

Le Boundehesh (« la création ») est un ouvrage très important pour l'histoire de la religion avestique. Il a été écrit en *pehlvi*, et se compose de fragments de diverses époques. La dernière rédaction paraît avoir été faite en Perse au XIe siècle de notre ère.

(18) Marakanda et Samarkand étant la même ville (ainsi que l'admettent aujourd'hui tous les savants), l'étymologie de *Hamarakanda*, indiquée par M. E. Drouin, semble la plus sérieuse. *Hamara* signifie en vieux perse : « marché ».

Si Marakanda est le nom donné par les auteurs anciens déjà mentionnés, la forme « Samarkand » n'apparaît qu'avec les historiens arabes Tabari et Masoudi (morts en 922 et 956), forme que les historiens chinois du VIe siècle rendaient cependant déjà par *Sa-mo-kian*. On trouve aussi en turk la forme *Simiskand*, que les Chinois ont transcrite par *Si-mi-se-ki-an*. Au Moyen Age, Marco Polo, Rubruquis et Clavijo ont écrit *Semiskant*.

Quant à la prétendue expédition d'un chef arabe, Chamar, qui, vers l'an 510, serait venu en Sogdiane et aurait été le fondateur de la ville (v. Tabari), c'est une légende fantaisiste comme on en trouve chez les auteurs orientaux. (Voir : Tomaschek, « Central-Asiatische Studien. Sogdiana ». Vienne, 1877.)

(19) La première mention graphique de la Sogdiane se trouve dans l'inscription de Bisoutoun ou Behistoun (Baghistan), Perse.

Cette inscription, tracée sur un rocher en caractères assyriens, persans et susiens, date du VIe siècle avant J.-C. et range la Sogdiane, de même que la Bactriane (la région située entre les monts Paropamisades et l'Oxus), au nombre des satrapies de l'empire perse de Darius Hystaspès, qui régna de 521 à 492. Cyrus Ier, fondateur de la monarchie, avait subjugué ces deux contrées ainsi que la Margiane et la Khorazmie. Sur les bords du Iaxartès et près de la ville actuelle de Khodjent, il avait fondé une cité qui s'appelait Cyropolis.

Le puissant empire de Perse ayant croulé devant Alexandre le Grand, la marche victorieuse du Macédonien se poursuivit jusqu'à ces mêmes rives du Iaxartès (333 à 328). Il est probable qu'en descendant vers l'Inde, Alexandre se rendit aussi à l'Iskander-Koul, lac qui porte encore son nom, car l'Asie Centrale est restée remplie de la mémoire d'Alexandre et du souvenir de ses conquêtes.

Mentionné par divers commentateurs du Coran, qui l'appellent Sakandar, roi de Perse et de Grèce, etc..., Alexandre est, d'ailleurs, pour tous les Musulmans « le héros aux deux cornes » (*Zou-'L-Qarnaïn*), dont il est question dans le Coran.

(20) La mort prématurée d'Alexandre ayant fait passer la Bactriane et la Sogdiane (appelée aussi Transoxiane avec tous les pays au delà de l'Oxus) entre les mains de Séleucus et de ses descendants, Diodote, gouverneur à la solde des Séleucides, se révolta, vers 256 avant J.-C., et fonda le royaume, dit royaume macédonien, de Bactriane. Arsacès établissait en même temps en Perse le pouvoir des Parthes, ou Arsacides. Ce fut le signal de luttes et de rivalités qui se compliquèrent ensuite de l'irruption de tribus errantes, venues du nord-est de l'Asie Centrale.

Les envahisseurs étaient les Yué-Tchi (Thibétains suivant les uns, Turks suivant les autres), qui représentaient une branche des Toung-Nou ou Tatars orientaux. Chassés de leurs territoires par les Tatars occidentaux (les Hioung-Nou ou Huns), les Yué-

Tchi descendirent d'abord sur Kachgar, Yarkand et Khotan, puis, vers 120 avant J.-C., ils pénétrèrent jusqu'en Bactriane.

En raison de cet important déplacement de population, l'empire gréco-bactrien sombra. Il était parvenu à un haut degré de civilisation et de culture artistique, ainsi que le prouve la beauté des monnaies de cette époque.

Pendant plus de cinq cents ans, les Yué-Tchi se maintinrent dans les pays voisins de l'Oxus, mais ils furent vaincus par de nouveaux envahisseurs, les Ephthalites ou Huns blancs. Ceux-ci étaient probablement de la même origine que les Yué-Tchi; cependant ils sont appelés Yétha par les Chinois, qui les distinguent nettement des Yué-Tchi.

Les Ephthalites arrivèrent en Transoxiane vers l'année 425 de notre ère, tandis qu'Attila envahissait l'Europe. Ils dominèrent sur la Sogdiane et la Bactriane durant cent cinquante ans environ, et furent pendant ce temps, comme avant eux les Yué-Tchi, en rapports belliqueux ou pacifiques avec les Sassanides qui, disciples de Zoroastre et adorateurs du feu, avaient remplacé les Arsacides en Perse dès le commencement du IIIe siècle. Au milieu du VIe siècle, les Ephthalites se trouvèrent, d'un autre côté, aux prises avec les Turks proprement dits.

(21) Les Turks, qui envahirent la Transoxiane vers 560, étaient les Turks occidentaux appelés Tiou-Kioué par les Chinois. Ils venaient des régions situées entre l'Altaï et le Iaxartès, c'est-à-dire du nord-est du Turkestan Russe actuel.

Par contre, les Turks orientaux occupaient alors la partie de la Mongolie située entre le haut Iénisséi et la Sélenga, ainsi qu'il appert des découvertes récentes (1889-1890) d'inscriptions en vieux turk sibérien. Ils formèrent un vaste empire et guerroyèrent avec les Chinois jusqu'en 745, époque à laquelle ils furent vaincus par un autre peuple de race turke, celui des Ouïgour. Les Turks orientaux se dispersèrent alors dans les provinces chinoises de Chen-Si, de Ho-Nan et de Kiang-Sou.

Les Ouïgour formèrent à leur tour un puissant royaume, gagné peu à peu à l'Islamisme, mentionné par les auteurs arabes sous le nom de royaume de Togouz-Ouïgour, et dont les capitales furent successivement Karakoroum, Kao-Tchang et Bélasagoun.

On voit par ce qui précède que, tandis que la branche orientale des Turks disparaît de l'histoire à la fin du VIIIe siècle, les Turks occidentaux, au contraire, commencent, dès le VIe siècle, à jouer le rôle considérable auquel ils étaient destinés.

Ajoutons encore que de la Transoxiane les Turks occidentaux s'étendirent petit à petit sur l'ancienne Bactriane, sur la Perse, et qu'à partir du XIe siècle, sous les Seldjou-

cides, ils envahirent encore l'Asie Mineure, l'Arménie et la Géorgie. Un Seldjoucide fameux fut le Sultan Sandjar, pendant le règne duquel (1117-1157) Merv se trouva au faîte de la puissance et de la richesse. Les ruines de la grande mosquée, dans laquelle Sandjar est inhumé, comptent parmi les vestiges de la vieille cité, à tout jamais détruite.

En 1453, enfin, la prise de Constantinople ouvrit l'Europe aux Turks et leur permit de fonder l'empire des Osmanlis.

(22) Devenus maîtres de la Perse, de Merv, de Balkh (l'ancienne Bactra) et de tout le pays au sud de l'Oxus, les Arabes se répandirent rapidement en Transoxiane et bientôt même jusqu'aux confins du Thibet.

Au début du IXe siècle, la ville de Merv fut temporairement choisie comme siège du pouvoir de Mamoun (l'un des deux fils de Haroun-ar-Rachid). Dans la suite, cependant, la domination des Khalifes prit un caractère plutôt religieux que politique, car les gouverneurs locaux devinrent de plus en plus indépendants et fondèrent des dynasties individuelles. Parmi ces princes, il faut citer les Samanides, sous lesquels Boukhara prit le grand essor de prospérité et de culture intellectuelle qui lui assura le titre de « Noble » dont elle s'enorgueillit encore.

(23) Les Turks s'étaient fixés aussi dans le Kharizm (l'ancienne Khorazmie, le pays de Khiva actuel) et, du XIe au XIIIe siècle, ils firent de l'Asie Centrale entière le théâtre des luttes et des compétitions auxquelles se livrèrent les chefs de leurs diverses peuplades.

Ces guerres ne furent arrêtées, au commencement du XIIIe siècle, que par l'invasion de Djinghis-Khan ; mais il faut compter celle-ci au nombre des invasions turkes, car, si Djinghis était lui-même un Mongol, les hordes qu'il conduisait se composaient, pour la plus grande partie, de populations turkes.

(24) Les caractères koufiques (de Koufah, capitale du premier Khalife Abbaside en 750, ville qui se trouvait sur l'Euphrate) sont, dit-on, les caractères les plus anciens de l'écriture arabe. Ils ont, en tout cas, servi pour les premières copies du Coran. Les caractères *neskhi* sont les caractères arabes que l'on emploie encore actuellement et qui forment, ainsi que les caractères koufiques, toutes les inscriptions ornementales des monuments de Samarkand.

(25) Le nom de Tamerlan est une corruption de la réunion des deux mots : *Timour-Lenk*, c'est-à-dire Timour le Boiteux. Le grand Émir boitait, en effet, par suite d'une infirmité qui lui était restée d'une blessure reçue dans une de ses premières campagnes.

Né en 1333 à Kéch (ville située entre Samarkand et Karchi), Timour était fils de Amir Tourghaï, qui gouvernait la région.

De bonne heure, Timour se révéla dominateur et conquérant. Dès 1360, il avait soumis les tribus révoltées des régions limitrophes, et, en 1370, il était seul maître de tout le royaume du Djaghataï, après avoir mis fin à la guerre civile, qui rongeait le pays. Il choisit Samarkand comme capitale, et entreprit ses rapides conquêtes, en envahissant la Perse, le Caucase (1390) et en pénétrant dans le sud-est de la Russie d'Europe (1395). Rentré à Samarkand, il dirigea ses pas vers les plaines de l'Hindoustan et revint en 1398, chargé des plus riches dépouilles.

Bagdad détruit, et Damas pris par lui au cours d'une nouvelle expédition vers l'Asie Mineure, il vainquit, en 1402, à Ancyre, le sultan Bajazet I[er]. Constantinople et tout l'Empire d'Orient se trouvèrent alors à sa merci. Peu s'en fallut qu'il n'envahit à ce moment le reste de l'Europe. Mais il retourna encore une fois à Samarkand, pour y continuer les pieuses fondations et les admirables constructions qu'il avait commencées.

Il mourut trois ans après à Othrar, alors qu'il méditait une expédition grandiose, qui devait mettre la Chine à ses pieds.

D'après ses biographes, Timour parlait le turk, le persan et le mongol ; il aimait à s'entourer d'hommes de science et de lettres, tels que physiciens, astronomes, législateurs et théologiens. Il était sobre, actif et intrépide, mais d'un abord sévère et sombre. Il avait une grande égalité d'âme, un jugement sain des hommes et des choses. Aussi préférait-il la franchise à tout faux-fuyant, et même une vérité cruelle à un mensonge agréable. Sûr de lui-même, il ne revenait jamais sur une décision prise ou un ordre donné. Jamais il ne regrettait le passé ; jamais, non plus, il n'escomptait des satisfactions à venir.

S'il aspirait personnellement à la monarchie universelle, ses successeurs ne surent pas conserver, intact, même le noyau de l'empire qu'il avait créé, et qui se démembra bientôt dans la suite.

(26) Revue des Deux Mondes : 15 février 1893.

NOTES

(27) D'après l'archéologue russe Simakoff, auteur de « l'Art en Asie Centrale », l'ornementation des faïences émaillées de Samarkand serait une imitation de modèles décoratifs, introduits par les Mongols en Asie Centrale.

Cette question, cependant, reste ouverte comme bien d'autres relatives au passé d'un pays encore mystérieux sous tant de rapports.

(28) Les inscriptions de Châh-Zindé, traduites par l'Orientaliste Albrecht, sont mentionnées dans la brochure : « Die Baudenkmale von Samarkand ». Prof. Zdenko, Ritter Schubert von Soldern. Vienne, 1898.

(29) Le *Kourban-Namaz* est une des plus importantes fêtes religieuses de l'Islam. Il en sera question en détail au chapitre « Grandes Fêtes Musulmanes ».

(30) *El-Khizr* est le nom que donne le Coran (S. XVIII, v. 62) à un personnage qui se rencontra avec Moïse et qui, suivant la légende, est encore vivant. Il peut se montrer de temps à autre à La Mecque, par exemple, ou à Jérusalem. D'après l'opinion, généralement admise, il serait un des prophètes d'Israël.

(31) On sait que l'Islam admet la naissance miraculeuse de Jésus (*Isa-el-Masih*) et que les Musulmans donnent au Christ le surnom d' « Esprit de Dieu » comme ils ont donné à Abraham celui d' « Ami de Dieu », et à Moïse celui d' « Interlocuteur de Dieu ». Ils considèrent Jésus, avec Moïse et Mahomet, comme les Prophètes chargés par Dieu de révéler une religion nouvelle. Suivant les commentateurs du Coran, Jésus-Christ (« le Fils de Marie », « le Messie, » etc...) réapparaîtra sur la terre et y revivra pendant quarante-cinq ans.

(32) La légende du « Roi-Vivant » a été récemment publiée en Russie, avec tous les détails prolifiques que comporte la version musulmane.

(33) Elie (en arabe *Ilyas*) est un des grands prophètes reconnus par l'Islam. Son nom est mentionné plusieurs fois dans le Coran.

(34) La citadelle de Samarkand est, croit-on, l'endroit où Alexandre tua Clitus dans un moment de fureur, et pendant une orgie.

(35) A la suite de sa décadence graduelle, qui s'accentua sous la domination de plus en plus affaiblie des derniers Timourides, assaillis par les Turks-Ouzbeg, Samarkand ne compta plus que comme deuxième capitale des états des Khans de Boukhara. (Voir note 64.)

(36) Les changeurs font des affaires importantes, car ils sont les intermédiaires indispensables pour toute transaction de détail entre indigènes, comme entre Russes et indigènes. La monnaie et le papier russes ont bien cours dans tout le Turkestan, mais leur acceptation nécessite toujours un calcul assez laborieux, puisque les marchands sartes ne comptent que d'après leurs vieilles monnaies d'or, d'argent ou de cuivre, c'est-à-dire la *tilla* de Kokan qui représente dix-neuf *tenga* (soit neuf à dix francs), la *tenga* de Boukhara et le *poul* qui valent respectivement cinquante centimes et un centime environ.

(37) Le vendredi, sabbat des Musulmans, est appelé par eux « Jour de l'Assemblée ».

D'après la « Tradition » (*Hadis*) rapportée par les disciples de Mahomet, le Prophète a désigné ce jour de prières communes suivant l'ordre de Dieu, et parce que le vendredi serait le jour de la création d'Adam, celui de son expulsion du Paradis, de son repentir et de sa mort. Le vendredi serait aussi le jour de la Résurrection des morts.

Au cours de cette journée bénie, il est une heure, connue seulement de Dieu, pendant laquelle chaque Musulman repentant est certain d'être exaucé.

Les prières récitées en assemblée ayant pour les Musulmans une valeur bien plus grande que celles dites par eux dans la solitude, on conçoit l'importance qu'ils donnent à toutes les prières faites en commun, et surtout à celles du vendredi.

On sait que partout où ils se trouvent, seuls ou en congrégation, les Musulmans doivent dire au moins cinq prières quotidiennes : avant le lever du jour, à midi, au milieu de l'après-midi, aussitôt après le coucher du soleil, enfin au commencement de la nuit.

(38) Situé au centre du mur de fond d'une mosquée, le *mihrab* représente une niche haute, plus ou moins ornée, devant laquelle l'*Imam* (voir note 60) se place pour diriger les prières communes.

NOTES

(39) On connaît le rôle considérable que les ablutions jouent dans la vie des Musulmans. Usuelles avant et après chaque repas, elles deviennent indispensables avant chacune des prières quotidiennes, et visent alors toutes les parties du corps plus spécialement soumises aux souillures extérieures ou naturelles. Les ablutions totales sont nécessaires après certains moments et après certaines périodes d'impureté.

(40) Ce tombeau, érigé en pleine place publique, est particulièrement vénéré par les indigènes des campagnes et par les nomades. Ils amènent ici leurs chevaux malades, afin d'obtenir leur guérison au moyen de ce pèlerinage.

(41) Anzob est un hameau perdu sur les flancs abrupts des montagnes de la région du Fan-Daria. L'épidémie violente qui y éclata, et que l'on considéra comme la peste, enleva la moitié des habitants. Des mesures extrêmement rigoureuses, et couronnées de plein succès, furent prises aussitôt pour éviter toute propagation.

S. A. le Prince Alexandre Pétrovitch d'Oldenbourg vint en personne de Saint-Pétersbourg pour diriger les opérations. La commission, amenée par lui, garda son quartier général à Samarkand jusqu'au printemps de 1899.

CAMPAGNE ET PAYSAGES

(42) Le Zerafchan, ou Sogd, et le Syr-Daria, ou Sihoun, sont le Polytimetus et le Iaxartès des Anciens. L'Amou-Daria, ou Djihoun, qui limite la Boukharie du côté de la Transcaspie, est l'ancien Oxus. Aucun de ces fleuves ne se jette dans une mer proprement dite, puisque le Syr-Daria et l'Amou-Daria déversent leurs eaux dans l'Aral, qui est plutôt un immense lac. Quant au Zerafchan, qui était autrefois un affluent de l'Amou-Daria, il se perd maintenant dans les sables à quelque distance de Boukhara.

(43) L'élevage des moutons est très considérable dans toutes les régions occupées par les nomades. Aussi la production de la laine atteint-elle de très grands chiffres, près de trente millions de kilogrammes. La race ovine porte le nom de *kourdiouk*, et se distingue par un gros dépôt de graisse placé au bas des reins de l'animal. En Boukharie on élève aussi les moutons *kara-koul*. Les peaux des agneaux de cette race sont très recherchées et bien connues en Occident.

Dans les montagnes existe à l'état sauvage l'énorme mouton à cornes puissantes, appelé « Ovis Poli », gibier qui a déjà tenté divers chasseurs entreprenants venus d'Europe ou d'Amérique uniquement pour sacrifier à ce sport.

A propos de gibier, mentionnons que l'on trouve au Turkestan des lièvres, des antilopes, des cerfs, des renards, des sangliers, des panthères. Parmi les oiseaux, la tourterelle, la perdrix, le héron, le faisan, le canard et l'oie sauvages existent en grand nombre. Les indigènes fournissent ce gibier (le faisan surtout) à des prix dérisoires de bon marché.

(44) Dans toute l'Asie Centrale, même dans les régions les plus abritées, il n'existe ni orangers, ni citronniers, ni même des oliviers.

(45) Le sol des régions cultivées, formé de *lœss* et de glaises lœssoïdes, remarquables par leur extraordinaire fécondité, dès que l'arrosage y est suffisant, se dessèche rapidement pendant les chaleurs de l'été. Sa croûte supérieure, très friable, se change alors en une fine poussière qui tourbillonne en véritables nuages, troublant l'atmosphère au point de la rendre opaque à certains moments.

(46) La production agricole du Turkestan est, d'après les statistiques les plus récentes, d'environ 19 millions d'hectolitres de blé, de riz, d'orge et d'autres grains.

Le blé, principale céréale du pays, se cultive surtout dans les régions irriguées; tandis que le blé de printemps, ou petit blé, peut se cultiver également sur les terres non irriguées, simplement fertilisées par l'humidité atmosphérique, et appelées *boghara*. L'orge est aussi une céréale très importante. Elle sert à l'alimentation des chevaux, avec la luzerne (principale plante fourragère de l'Asie Centrale) et le *djougar*, plante qui atteint jusqu'à trois mètres de haut et dont les tiges, une fois séchées, sont utilisées comme combustible. Le riz se cultive surtout dans les régions chaudes et bien irriguées. Les indigènes produisent encore du millet, du maïs, du safran, du chanvre et, en fait de plantes oléagineuses, le sésame, le lin et le coton.

La culture de cette dernière plante a existé de tout temps au Turkestan, mais sous une variété herbacée. A la suite d'essais d'acclimatation de coton américain, celui-ci a fini par supplanter presque entièrement le coton indigène. Les plantations les plus importantes se trouvent dans le Ferghana, dans la partie sud de la province du Syr-Daria et dans la province de Samarkand. Leur ensemble représente 250 000 hectares

de cultures, dont le rendement moyen serait d'environ 70 millions de kilogrammes de fibres. A la production du Turkestan s'ajoutent celles de la Boukharie et de Khiva qui représentent, de leur côté, une vingtaine de millions de kilogrammes de coton indigène.

Décortiqué sur place, dans des fabriques « ad hoc », tout le coton qui n'est pas nécessaire aux indigènes est envoyé en Russie, formant ainsi une des exportations les plus considérables du pays.

(47) Les graines de ver à soie d'importation étrangère viennent en partie de Turquie, mais surtout de France, et sont vérifiées, au moment de leur livraison, par un contrôle sévère.

Afin de donner une idée du développement extraordinaire de l'importation des graines de ver à soie, nous citerons le nom de M. Aloïsi, un Corse établi depuis de longues années au Ferghana, et qui, après avoir commencé il y a dix ans environ par une importation de 500 boîtes de graines, en fournit actuellement aux sériciculteurs plus de 100000, contenant chacune entre 25000 et 30000 œufs de graines. Encore son commerce lutte-t-il avec une concurrence considérable faite par d'autres importateurs. M. Aloïsi a publié un travail intéressant, intitulé « Instruction Populaire de Sériciculture » (Bourg, imprimerie Villefranche, 1897).

(48) Certains jardins contiennent souvent, dans une de leurs parties réservées ou en rideaux de bordure, de vastes plantations de peupliers et de saules, destinées à l'exploitation. Ces arbres, une fois débités, servent de bois de construction ou de bois de combustible.

(49) Il y a peu de fleurs dans les jardins sartes. A part l'iris, on n'y trouve guère que la violette, la rose simple, la balsamine (employée pour faire une couleur jaune qui remplace le *henné*), le basilic, la mauve et quelques autres espèces agrestes.

(50) Le mot *oulama* est un titre donné aux docteurs en théologie et en droit musulman, dont les avis et les décisions réglementent les questions d'ordre privé et public.

(51) Faits de solide et d'épais parchemin, les trois centcin quante feuillets du Coran d'Othman mesurent de soixante à soixante-dix centimètres, et le texte occupe

la plus grande partie de chaque feuillet. Ça et là des motifs d'ornementation, dessinés sous forme de bandes, de médaillons, et coloriés en vert, jaune, bleu, blanc et rouge, se mélangent aux énormes et superbes caractères koufiques qui se suivent, sans points diacritiques, en traits larges et puissants.

Les rapports relatant l'acquisition et la transmission du manuscrit (rapports conservés également à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg), sont fort intéressants à consulter. On y lit aussi plusieurs versions sur la façon dont Khodja-Akhrar serait devenu possesseur du Coran d'Othman.

L'une dit que quelques-uns de ses disciples, revenant du pèlerinage de La Mecque, et après avoir été les hôtes du Sultan de Constantinople, rapportèrent à leur maître ce Coran sous forme de présent offert par le Khalife.

Une autre version, très prolixe, relate l'événement comme suit : un *mouride* (disciple) d'Akhrar était à Roum (Constantinople) lorsque le Khalife, malade et en danger de mort, ne pouvait obtenir de secours auprès d'aucun médecin du pays. Le mouride, approvisionné de remèdes et d'amulettes qui lui avaient permis de faire déjà des guérisons retentissantes, fut appelé auprès du Khalife, et réussit à lui rendre la santé. En récompense de ce service, le Khalife promit au mouride de lui donner ce qu'il voudrait, et celui-ci, connaissant l'existence du Coran vénéré, demanda ce livre.

La légende musulmane fournit de minutieux détails sur le courroux que ressentit le Khalife à cette demande inattendue, et sur les moyens qu'il employa pour revenir sur sa parole. En tout cas le mouride entra en possession du document sacré et l'envoya aussitôt à Samarkand, où la gloire de Khodja-Akhrar augmenta encore, dès que la nouvelle de ce précieux don fut connue.

A sa mort, Akhrar légua le Coran au médressé qu'il avait construit.

(52) Quand les Russes s'installèrent au Turkestan, le pays était beaucoup moins riche en irrigations qu'il ne l'avait été autrefois. Le Zerafchan, par exemple, fournissait beaucoup moins d'eau vers le point le plus bas de son cours, où son ensablement continue d'ailleurs de plus en plus. Pour des raisons analogues, comme pour d'autres causes encore, les canaux d'irrigation avaient diminué en nombre, ou avaient même disparu dans maintes régions du territoire.

Tel était le cas de la *golodnaïa-step* (« steppe de la faim »), située au nord de la province de Samarkand, sur la rive gauche du Syr-Daria, et qui fut, dit-on, irriguée et cultivée dans les siècles passés. On s'occupe maintenant de la sillonner de nouveaux arik, les travaux

de nivellement exécutés d'après les ordres du Ministère de l'Agriculture et des Domaines de l'État (travaux commencés depuis 1895), ayant démontré que les eaux du Syr-Daria peuvent être employées avec succès pour l'irriguer. Elles pourront servir aussi à arroser la volost d'Ouralsk, au district de Khodjent, sur la rive droite du Syr-Daria.

Dans les vallées des rivières Khodja-Bakirkhan et Ak-Sou, qui sont du même district, les irrigations pourraient être étendues également ; de sorte que, si on réussit à réaliser entièrement le projet qui a été conçu, cette région seule aurait deux fois plus de terres fertilisées que la région de Samarkand, qui est de 400 000 déciatines environ, soit à peu près de 582 680 hectares.

D'autres territoires, encore, pourraient être mieux fécondés par une plus grande ramification des eaux. Même les régions déjà traversées par les canaux qui dérivent du Zerafchan pourraient être augmentées d'un tiers supplémentaire.

L'amélioration et l'extension du système irrigateur seront de la plus grande importance pour le pays entier, puisque les terres actuellement cultivées, tout en formant un ensemble de deux millions et demi d'hectares (en chiffres ronds), ne représentent que 1,3 p. 100 de la superficie totale du Turkestan Russe.

(53) En dehors des régions où le lœss n'est plus humecté par les irrigations, et là où commencent les sables et les glaises (souvent mélangés de sel) ; là, en un mot, où, loin des montagnes, existaient autrefois des mers, règnent les vastes steppes et les déserts. Leurs plateaux incultes prennent souvent naissance au milieu des régions fertiles qu'ils traversent ou qu'ils séparent entre elles.

Au premier printemps, ces steppes sablonneuses se couvrent d'une végétation éphémère d'herbes et de fleurs, rapidement séchées aux rayons du soleil.

Quant aux déserts de sable, ils ne sont pas uniformément plats ni entièrement arides. Par endroits, ils ondulent en mamelons, piqués çà et là de végétation clairsemée. Ailleurs, ils sont tracés en sillons garnis d'une végétation assez fournie, et isolés les uns des autres par des collines peu élevées.

C'est dans la province de la Transcaspie que s'étendent les déserts de dunes fixes, et aussi de dunes mouvantes. Celles-ci se déplacent quelquefois quand les vents du nord soufflent violemment.

(54) Les hautes futaies d'Ourgout sont peut-être les derniers restes des forêts qui couvraient les versants des montagnes voisines. Dans ce cas, elles ont disparu ici

comme dans beaucoup d'autres régions montagneuses du Turkestan, où elles furent exploitées sans merci depuis des siècles.

Les forêts les plus vastes se trouvaient autrefois sur les versants des monts Thian-Chan (Monts Célestes) et du Pamiro-Alaïsk ; elles descendaient jusqu'aux cultures des plaines. Aujourd'hui il n'y a plus de forêts que dans les régions très difficiles d'accès. Les plus belles et les plus précieuses sont les immenses forêts de noyers qui occupent 200 000 hectares dans les montagnes du Ferghana oriental. Ces noyers, et en particulier les énormes loupes qu'ils portent, ont une très grande valeur, à peine encore mise à profit.

Les raisons d'éloignement, qui sauvegardent les forêts, sont aussi celles qui empêchent jusqu'à présent l'exploitation des énormes richesses minières du Turkestan. A ces causes de distance s'ajoutent les difficultés de communications directes, le manque d'initiative privée et aussi le manque de capitaux, de sorte qu'un petit nombre seulement de mines est exploité, bien que de tous côtés on ait découvert des gisements de houille, de naphte, de cuivre, de fer, de manganèse, de plomb, de soufre, de graphite, etc... et même du minerai d'or. Ainsi le Zerafchan tire son nom des paillettes d'or que les indigènes recherchent encore dans son lit.

Les exploitations de sel gemme et de sel minéral sont actuellement les seules importantes.

HABITATIONS ET MŒURS

(55) Il est à remarquer que les agglomérations citadines et rurales du Turkestan sont toujours fort proprement tenues. On n'y voit jamais de ces amoncellements d'immondices et de détritus repoussants, si ordinaires en Orient, et qui entachent les centres les plus populeux, comme les sites les plus pittoresques.

(56) Les bains ressemblent à tous les bains d'autres pays musulmans.

(57) Le tabac que mâchent les Sartes est du tabac vert, tandis que le tabac qu'ils fument dans les *tchillim* est du tabac blanc. Ils cultivent eux-mêmes ces deux espèces de tabac.

Quant aux courges, avec lesquelles ils fabriquent leurs pipes et leurs tabatières, elles servent aussi à la confection de récipients d'eau, d'huile, etc...

NOTES

(58) Le vin appelé *moussallas* est une boisson conforme à la loi, du moins d'après Abou Hanifah. Ce maître est regardé comme un des grands oracles de la jurisprudence sounnite ; il vécut au VIIIe siècle, et ses doctrines, qui créèrent le rite *hanéfite*, sont acceptées par tous les Turks.

On peut rappeler ici que les divers Musulmans Sounnites (v. note 65) observent quatre rites différents : *hanéfite, malékite, chaféiite, hanbalite*. Les Turks sont Hanéfites; les Musulmans de l'Afrique sont Malékites ; les Égyptiens sont Chaféiites pour la plupart, et les Hanbalites, peu nombreux, ne se rencontrent qu'en Mésopotamie et en Syrie.

(59) Les Sartes mangent très rarement du bœuf et de la vache, puisqu'ils ont du mouton en abondance. Aussi n'élèvent-ils les bêtes à cornes que comme bêtes de travail et bêtes à lait. Les nomades mangent du mouton et du cheval.

(60) Le mot *Imam* veut dire exactement « le bélier qui porte la clochette et dirige le troupeau ». Les Musulmans se servent de ce terme dans plusieurs sens. Ils désignent sous ce nom le ministre responsable de l'administration et du culte d'une mosquée. Mais, dans une congrégation ou assemblée quelconque, ils accordent aussi ce titre au personnage le plus vénérable d'entre eux, et qui est chargé de faire office d'Imam en dirigeant les prières communes.

(61) Nous ne prétendons pas ériger en usages invariables les détails résumés à propos des mariages. Ceux que nous citons représentent plutôt une moyenne, résultant des diverses informations recueillies auprès de plusieurs Musulmans du Turkestan.

(62) En principe, il n'existe de monuments durables que sur les tombes de personnages particulièrement vénérés. Dans certains endroits, cependant, comme à Boukhara par exemple, il y a des cimetières uniquement composés de sépultures oblongues, faites de briques et recouvertes de plâtre.

TYPES ET COSTUMES

(63) Nestorius, prêtre syrien, fut patriarche de Constantinople au Ve siècle ; mais le Concile général d'Éphèse de 431 le déclara déchu de cette dignité, considérant

comme hérétique l'opinion qu'il avait de la personnalité du Christ. A cette époque, tous ses adeptes furent chassés d'Europe; ils se réfugièrent sur le continent d'Asie et se fixèrent même en Chine. Les Nestoriens eurent des évêchés à Merv, Hérat et Samarkand et ils furent tolérés en Asie Centrale jusqu'au règne de Tamerlan.

Dans les terrains déserts d'Afrâsiâb, près de Samarkand, on trouve des vases ornementés de croix chrétiennes, qui datent certainement de leur séjour au Turkestan. L'auteur a rapporté de ces poteries, ainsi que des fragments de poteries musulmanes du Moyen Age, et les a offerts, avec des faïences émaillées de différentes époques musulmanes, au Musée de la Manufacture Nationale de Sèvres et au Musée de l'Union Centrale des Arts Décoratifs.

(64) Tandis que les successeurs de Timour gouvernaient encore dans l'ancienne Transoxiane dont le nom était devenu Mawa-en-nahar (« entre les fleuves ») en arabe, les Turks-Ouzbeg occupaient toute la contrée des steppes au nord de la mer d'Aral. C'est de là qu'ils vinrent s'établir au centre de l'Asie, et pour ne plus le quitter.

Les Chéïbanides furent les premiers chefs Ouzbeg qui régnèrent à Boukhara, après en avoir fait leur capitale. De cette époque date le Khanat dit de Boukhara. Aux Chéïbanides succédèrent les Achtarkhanides, et à ceux-ci les Manghites, dont la dynastie est encore représentée par l'Émir actuel.

A partir du XVIIIe siècle, les souverains de Boukhara furent en guerres presque constantes avec les Khans de Kokan, jusqu'au jour où la question de la suprématie en Asie Centrale fut résolue en faveur de la Russie.

(65) Parmi les diverses sectes qui divisent l'Islam, celle des *Sounnites* est de beaucoup la plus importante. Sa totalité, répartie sur les différents pays mahométans, serait de 150 millions au moins, tandis que celle des *Chiites* ne se chiffrerait qu'à 15 millions d'individus, dont plus de la moitié peuplent la Perse.

La différence fondamentale entre Sounnites et Chiites est la suivante : Les Sounnites reconnaissent les trois Khalifes Abou-Bakr, Omar et Othman comme successeurs légaux de Mahomet, alors que les Chiites regardent ces Khalifes comme des usurpateurs et n'acceptent pour premier Imam, ou Khalife légitime, que Ali, cousin de Mahomet, mari de sa fille Fatimah; ils le croient égal en sainteté à Mahomet.

En outre, tandis que les Sounnites regardent la *Sounnah* (textuellement « voie, ligne de conduite », terme appliqué à la « Tradition » relative aux actions et aux pré-

ceptes de Mahomet, ainsi qu'à tout ce qui a été fait et dit en sa présence), comme un corps de doctrine, voire même comme une autorité canonique, les Chiites attachent moins d'importance à la Sounnah et l'envisagent seulement comme le résultat d'un travail secondaire, qui ne mérite qu'une confiance limitée.

Si les Chiites, se considérant comme Musulmans orthodoxes, s'arrogent le titre de vrais croyants, les Sounnites ont naturellement la même prétention.

Il existe d'autres causes de désaccord et même d'animosité entre Sounnites et Chiites, mais il serait trop long de les énumérer. Disons seulement encore que, chez les Chiites, les extrêmes se touchent en matière de croyance. Cependant, s'il y a beaucoup à craindre comme à espérer d'eux, leur avenir, ainsi que le constate Hughes dans son « Dictionary of Islam », ne touche qu'indirectement celui du monde musulman en général.

(66) Un *Ichan* célèbre de ces derniers temps fut Mohamed-Ali, le fomentateur de la révolte à main armée qui eut lieu, au printemps de 1898, à Andijan. Les Kirghiz de la région étaient ses principaux adeptes.

(67) Le dialecte *farsi* est aussi la langue des *Parsis*, qui perpétuent dans l'Inde le culte de Zoroastre, disparu en Asie Centrale sous la pression de l'Islam.

(68) Les *kazi*, juges indigènes établis dans chaque volost, sont chargés des litiges ordinaires entre indigènes, et les règlent d'après la loi musulmane. Les litiges entre indigènes et Russes, indigènes et étrangers, ainsi que toutes les questions criminelles, dépendent de la juridiction des juges russes, délégués par le Ministère de la Justice.

(69) On compte dans le Turkestan plus de deux cents médressés et près de quatre mille cinq cents *maktab* ou écoles élémentaires.

(70) L'élevage du cheval est encore aujourd'hui une des industries principales des indigènes nomades de l'Asie Centrale. Ceux-ci élèvent les chevaux avant tout comme bêtes de selle et de somme; mais ils utilisent aussi leur chair comme aliment, et ils en vendent les peaux, qui sont converties en cuirs d'une certaine valeur. Avec le lait de leurs juments, les nomades font, comme les Tatars, une boisson fermentée appelée *koumiss*, boisson qu'ils consomment de préférence à toute autre.

Les races chevalines de l'Asie Centrale sont depuis longtemps célèbres. Elles comprennent la race kirghiz et la race turkomane. Les produits résultant des croisements de ces deux races portent le nom de chevaux *kara-baïr*. Le cheval kirghiz est très résistant à la fatigue et très rapide; le cheval turkoman, dont le sang est cependant mélangé de sang arabe, est moins endurant. Quant au cheval *kara-baïr*, il tient le milieu entre les deux. C'est en Boukharie qu'on l'élève avec le plus de soin, et qu'on obtient les meilleurs produits de cette race mixte. Les chevaux de selle marchent tous à l'amble.

(71) On peut se former une idée exacte du travail patient qu'exige la confection des selles sartes, en examinant, dans une des salles du musée de Tachkent, l'exposition très intéressante de tous les outils, des couleurs, etc., qui servent à cette fabrication. On y voit, disposés dans un ordre méthodique, les gabarits qui représentent les phases successives du travail, depuis la carcasse rudimentaire de bois blanc jusqu'à la selle terminée, incrustée de minces lamelles de corne de cerf et peinte d'ornements de couleur.

Le prix moyen d'une selle aussi minutieusement travaillée ne dépasse pas dix roubles, soit environ vingt-sept francs.

GRANDES FÊTES MUSULMANES

(72) En Perse et en Asie Centrale, on prononce les « d » comme les « z ». C'est ainsi que l'on dit *ramazan* au lieu de *ramadan; el-Khizr* au lieu de *el-Khidr*, etc... Les « a » se prononcent souvent plutôt comme les « o », et les autres voyelles, en particulier les « i », les « e », ont aussi des résonances assez indistinctes, de sorte qu'il est difficile de noter exactement certaines particularités de prononciation.

(73) L'année musulmane a onze jours de moins que l'année chrétienne. Cette différence représente donc un an sur une durée de trente-trois ans, ou environ trois ans par siècle. Pour convertir une date musulmane en date chrétienne, il faut retrancher de cette date trois années pour chaque siècle de l'Hégire. En ajoutant le nombre de 622 au chiffre ainsi obtenu, on trouve approximativement la date correspondante de notre ère. En supposant qu'il s'agisse de l'an 1200 de l'Hégire et en retranchant 36 (soit 3 fois 12) de 1200, il reste 1164 à augmenter de 622, ce qui donne 1786.

En supposant une conversion inverse, soit pour l'année 1900 de notre ère, et en retranchant de ce chiffre 622, il convient d'y ajouter 39 (soit 3 fois 13), et on obtient ainsi le chiffre de 1317, comme date correspondante de l'Hégire.

(74) Chaïk-Ayandi-Taour, émigré de Stamboul au XIVe ou XVe siècle, était un homme savant, riche et charitable. Mort en odeur de sainteté, il laissa son nom à un vaste quartier de Tachkent, de même qu'au cimetière où il est inhumé. Un de ses descendants fut Khodja-Akhrar, particulièrement vénéré en Asie Centrale, et dont il a été question à propos de Samarkand et du Coran d'Othman.

(75) Le mot *batcha* signifie littéralement : petit garçon.

(76) Les femmes, ou du moins les courtisanes, savent aussi danser et chanter; mais leurs exercices sont d'un ordre absolument privé. On ne peut s'en rendre compte que chez elles, dans leurs habitations.

(77) Les chants d'origine turke, persane ou autre, abondent. Un des plus populaires est le suivant, qui a été traduit sur ma demande, et qui ne manque pas de poésie. C'est un chant ouzbeg.

TEXTE

Ne détourne pas ton regard de moi,
Car, si tu couvrais tes yeux de ta main,
Tout mon amour s'évanouirait.
Où vit-on jamais femme plus belle que toi?
Ne refuse pas la prière de celui qui t'aime,
Et qui te demande si peu.
Ne me fais pas tant souffrir et ne brise pas mon cœur,
Car je suis enchaîné à toi et ne puis vivre sans te voir.
Comme un oiseau ma pensée te poursuit toujours,
Mais, toi, tu voltiges ailleurs.
A qui parlerais-je d'amour sinon à toi?
A qui dirais-je le chagrin dont mon âme est remplie?
Sur ta route je tourbillonne comme la poussière,
Espérant au moins que tu la fouleras à tes pieds;
Mais tu ne désires même pas cela!
Si la terre qui te porte était à moi,
Je ne souhaiterais rien d'autre au monde,
Et le monde lui-même ne compterait plus pour moi.

Verse-moi une coupe de vin pour que j'y noie mon cœur;
De grâce, fais-moi cette aumône.....

Les instruments de musique les plus répandus sont le *doutar*, longue guitare à deux cordes; la *sounaïtchè*, clarinette; et le *dairadass*, tambour plat.

Notons encore que les populations turkes ont toujours eu une inclination marquée pour la musique, le chant et les danses.

(78) Celui qui est chargé de tuer un animal doit l'égorger avec un couteau qui coupe les artères carotides, et il doit dire en même temps : *Bismillah* (« au nom de Dieu »). C'est ainsi seulement que l'animal peut servir de nourriture conforme à la loi musulmane.



L'auteur est heureux d'adresser ici l'expression de tous ses remerciements à M. E. Drouin, *Orientaliste, Secrétaire-Bibliothécaire de la Société Asiatique*, *à* M. O. Houdas, *Professeur à l'École des Langues orientales vivantes, et à* M. J. Deniker, *Bibliothécaire du Muséum, qui ont bien voulu l'aider de leurs obligeants avis pour une partie des notes de cet ouvrage.*



TABLES

Table des Gravures hors Texte

TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

Table des Gravures dans le Texte

I

NOUVELLES VILLES RUSSES

II

VIEILLES VILLES INDIGÈNES

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

III

GRANDS MONUMENTS DE SAMARKAND

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

IV

CAMPAGNE ET PAYSAGES

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

V

HABITATIONS ET MŒURS

VI

TYPES ET COSTUMES

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

VII

GRANDES FÊTES MUSULMANES

TABLE DES MATIÈRES

(DIVISIONS DU LIVRE



LE TEXTE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ PAR *M. CH. HÉRISSEY*, A ÉVREUX * * * * * * *

LES PLANCHES HORS TEXTE HÉLIOGRAVURE SORTENT DES ATELIERS DE *M. DUJARDIN*, PARIS

LE TIRAGE DES PLANCHES HORS TEXTE A ÉTÉ EXÉCUTÉ PAR *M. WITTMANN*, PARIS * * * * *

LES GRAVURES DANS LE TEXTE ONT ÉTÉ TIRÉES EN PHOTOTYPIE PAR *MM. BERTHAUD*, PARIS *

